

au cher Directeur Edouard Trogan
son ami

André Pératé

janvier 1921



LES PETITES FLEURS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

TRADUITES DE L'ITALIEN PAR ANDRÉ PÉRATÉ

ILLUSTRATIONS DE MAURICE DENIS, GRAVÉES SUR BOIS PAR JACQUES BELTRAND, A L'ART CATHOLIQUE, SIX, PLACE SAINT SULPICE, A PARIS

MCMXIX

PRÉFACE





N moine vêtu de bure s'est agenouillé devant la tombe de saint François; il a déposé sur la pierre une couronne de fleurs des champs et des bois, cueillies dans les ermitages de la plaine et de la montagne; et depuis six cents ans ces petites fleurs demeurées fraîches ont gardé leur délicieuse odeur. Ces fleurs sont les conversations familières du saint et de ses premiers disciples; et nulle part ne nous apparaît plus nettement la douce, joyeuse et amoureuse figure de ce pasteur d'âmes innocentes, qui couraient à sa parole et à son geste comme les brebis à l'eau des fontaines. Les premiers disciples, et, entre tous, frère Léon, l'enfant bien-aimé, la " petite brebis de Dieu ", ont suivi docilement leur père jusqu'en ses plus longs voyages; ils se sont assis à ses pieds, pour l'écouter parler, dans les ravins de l'Ombrie et des Marches; ils lui ont fait escorte sur la cime de l'Alverne, où il devait recevoir les insignes ensanglantés du Christ; ils ont enfin, pour lui obéir, près du lit où il gisait dépouillé, chanté la bienvenue à " notre sœur la mort corporelle "; avec sa suprême bénédiction un peu de son âme s'est perpétué en eux; et, dans ce vivant souvenir, autour des pauvres cellules consacrées jadis par sa présence, les petites fleurs d'une merveilleuse légende, semées, cultivées dévotement, se sont épanouies.

Les évangiles de saint François, qui ont leur texte en quelque sorte canonique, ont aussi leurs apocryphes. Tandis que le premier essai d'une Vie du saint, que Thomas de Celano terminait dès 1229, enguirlandait de périodes cicéroniennes les traditions contrôlées pour la canonisation, des récits plus naïfs et plus tendres déjà passaient de bouche en bouche, et des mains savantes

en même temps que pieuses les inscrivaient sur le parchemin. Ainsi fut composée, en 1246, dans le petit couvent de Greccio, la Légende des Trois Compagnons. qui étaient les frères Léon et Rufin, d'Assise, et frère Ange, de Rieti; et, presque aussitôt, la seconde biographie de Celano en reprit les traits, sous l'enveloppe trop jolie de son latin. Mais voici que, en 1263, la poésie des anciens narrateurs est proscrite, et, sur l'ordre formel du Chapitre général de Pise, leurs manuscrits supprimés; la Légende de saint Bonaventure, qui vient de paraître, a été agréée officiellement, à l'exclusion de toute autre. Durant un demi-siècle, la vie et les miracles de saint François ne furent plus révélés au monde que par ce seul texte, si noble d'ailleurs, édifiant et délicat, et bien digne d'inspirer les pures fresques de Giotto dans la basilique haute d'Assise.

Longtemps, aux réfectoires des couvents franciscains, les douces phrases latines de saint Bonaventure furent lues et méditées; mais lorsque les frères conversaient parmi les oliviers, lorsqu'ils s'en allaient deux par deux sur la poussière des chemins avec leurs besaces de mendiants, ils se racontaient les vieilles histoires plus belles encore, celles qu'ils avaient entendues des premiers amis du saint; et de nouveau tout un recueil se préparait, toute une gerbe se liait, pareille à celle que les Trois Compagons avaient rassemblée, mais plus abondante, plus parfumée, plus suavement agreste : ce sont les *Fioretti*. Dans la lettre qu'ils adressaient à Crescent de Jesi, le général de l'Ordre, pour lui faire agréer le recueil de leurs souvenirs, les Trois Compagnons, donnant les preuves de leur sincérité, et citant leurs témoins, ajoutaient ceci: "Il ne nous a pas suffi de narrer seulement les miracles, qui ne font pas la sainteté, mais la démontrent; nous avons souhaité encore présenter les exemples de la sainte conversation et de la pieuse intention de notre père... Lesquelles choses nous n'écrivons point par manière de légende, puisque déjà des légendes ont été faites de sa vie et des miracles que le Seigneur a opérés par lui. Mais nous avons cueilli comme en une agréable prairie quelques fleurs qui sont à notre sentiment plus belles, sans suivre une histoire continue, mais laissant à dessein bien des choses qui dans les susdites légendes sont exposées en un langage aussi véritable qu'élégant, auxquelles vous pourrez faire insérer ce peu que nous écrivons, si votre sagesse le juge convenable. Car nous croyons que s'il eût été connu des vénérables hommes qui ont rédigé les susdites légendes, ils se seraient gardés de l'omettre, et l'auraient tout au moins en partie décoré de leur beau langage, et transmis à la mémoire de la postérité."

Méditons avec respect ces humbles paroles : elles sont la vraie préface de nos Petites Fleurs ; elles en disent par avance l'esprit, sinon le charme ; elles en donnent même le titre. Cependant, alors que les récits des Trois Compagnons, tout au contraire de ce qu'ils annoncent, ont formé, dans leur latin facile, une légende suivie, qui devait, au commencement du siècle suivant, se fondre en un livre didactique, le Miroir de la Perfection du frère mineur, les *Fioretti* seuls gardent cette fraîche apparence de gerbe rustique, où brillent les unes près des autres, soustraites, par une heureuse fortune, aux artifices trop savants et pieux, les Vies des premiers disciples, Bernard, Léon, Massée, Rufin et Silvestre, toutes mêlées à celle du bienheureux père ; et sainte Claire y a sa tendre part, comme Madeleine aux pieds de Jésus.

C'est là le fond même du recueil, qui provient des ermitages ombriens, et que l'on peut rattacher à ces rouleaux de parchemin où nous savons que frère Léon, vieilli, aimait à noter ses souvenirs, pour en faire don aux pauvres dames, aux chères recluses de Saint-Damien. Une seconde partie, plus récente, car elle contient, entre autres souvenirs, ceux du frère Jean de l'Alverne, mort en 1322, rassemble les légendes cueillies aux ermitages des Marches, et nous apprenons cette fois qui a lié la gerbe, car il se nomme en plus d'un passage : c'est un frère Hugolin de Monte Giorgio, que Célestin V fit évêque de Teramo, dans les Abruzzes, et que Boniface VIII déposa en 1295. Peut-être est-ce à lui encore qu'il faut attribuer une part des Considérations sur les Stigmates, cet évangile brûlant de la Passion de saint François, que l'on trouve joint à presque tous les manuscrits et aux premières éditions des Petites Fleurs ; mais les derniers chapitres en sont plus tardifs. Quant à la Vie de frère Genièvre et à celle de frère Gilles, ordinairement insérées dans les éditions modernes, leurs textes, bien que des plus anciens, ne font partie d'aucune de celles du XV[e] siècle.

On le voit, cette histoire de la formation des *Fioretti* n'est pas encore éclaircie, et il nous faut attendre une édition critique, pour fixer le nombre des chapitres, et résoudre la question controversée du texte original. Mais nous touchons ici à un point délicat. Les *Fioretti* nous apparaissent comme l'un des premiers et des plus parfaits monuments des lettres italiennes ; le nouveau langage s'y épanche avec la joie et l'abondance d'une source au printemps. Or il existe un texte latin qu'a publié l'éminent historien de saint François, M. Paul Sabatier, et qu'il nous donne pour l'original dont cet italien suave serait une version, les *Actus beati Francisci et sociorum ejus*. Pourquoi l'original ? les *Actus* ne sont, eux, qu'une compilation, qui englobe,

avec la plupart des *Fioretti* (six chapitres manquent, sur cinquante-trois), un certain nombre d'autres légendes que l'on retrouve en divers recueils; et si, plus d'une fois, il n'y a pas identité entre les deux textes, on peut être assuré que c'est toujours à l'avantage de l'italien.

Cet italien, qui n'a cessé d'enchanter les âmes les plus simples, il est consacré; essayer de mettre le latin en français serait se condamner à la plus incolore et morte adaptation. Mais, italien ou latin, on s'étonnera que la France ait ignoré si longtemps ce chef-d'œuvre. La grande histoire franciscaine de Marc de Lisbonne, fleuve trouble et débordant, où toutes les vieilles légendes, où tous les apocryphes se sont déversés, a été traduite, sous le règne de Louis XIII, en un langage charmant; les *Fioretti* ne l'ont pas été avant le XIXe siècle. Le premier, notre saint et savant Ozanam, pour son livre des Poètes franciscains, fit un choix des plus beaux chapitres ; et il faudra toujours déplorer qu'une modestie excessive l'ait empêché de continuer son travail, lorsque l'abbé Riche vint lui présenter la traduction qu'il devait publier en 1848 ; car cette traduction de l'abbé Riche est honnêtement médiocre, et celle d'Ozanam a la grâce et la pureté de notre langue du XVIIe siècle. D'autres, plus récentes, ont paru, qui peut-être observaient de plus près le texte italien, et le succès enfin, et la mode même sont venus aux Petites Fleurs de saint François. Est-ce bien cependant tout ce qu'on pouvait souhaiter, et n'y avait-il pas moyen d'aller plus près, au cœur de la prairie émaillée, et de rendre la douce ingénuité enfantine qui sourit et balbutie un peu en bavardant? Ces voix inimitables de la nature, ce bêlement des agneaux et ce roucoulement des tourterelles, il n'est guère à propos de les faire passer dans le langage d'un Fénelon. La prose italienne des anciens conteurs, une prose déjà fleurie, déjà mûrie deux siècles avant la nôtre, ne se reflète fidèlement qu'aux écrits de notre XVIe siècle et des premières années qui le suivent, si bien que le parler de saint François de Sales demeure le mieux approprié sans doute à nous présenter le vivant portrait d'un saint François d'Assise. Telle est la raison d'un décalque où je me suis efforcé à rendre, avec le sens précis des mots, le rythme de leur agencement, supprimant seuls les archaïsmes de l'orthographe, les épines des jolies roses sauvages.

Je me suis attaché à l'unique édition que l'on puisse appeler savante, publiée en 1822, à Vérone, par l'abbé Cesari; j'ai choisi parmi ses variantes, les complétant par celles de l'édition qu'a donnée en 1900 M. Luigi Manzoni, d'après un manuscrit ombrien de 1396. Ne faisant pas œuvre érudite, j'ai cru pouvoir introduire en place convenable, au courant des récits, un cha-

pitre rejeté en appendice dans le volume de 1822, ainsi que l' "Exemple de frère Léon", qui termine, on ne sait pourquoi, les diverses éditions de la Vie de frère Genièvre ; que n'ai-je rendu le ton dont j'entendis raconter cet Exemple à l'Alverne même, le saint jour de la fête des Stigmates, par un frère jeune et candide, vrai rejeton du disciple bien-aimé de saint François ! Et c'est de l'Alverne aussi que vient l'émouvant Adieu narré par frère Massée, que l'on trouvera parmi les derniers chapitres du livre.

A quoi bon un plus long discours ? la meilleure des traductions n'est-elle pas encore l'image, et Giotto ne nous rend-il point saint François plus réel que n'a pu faire saint Bonaventure ? Après un tel nombre d'éditions et de manuscrits, il restait cette chose étrange, qu'un des plus délicieux et pittoresques livres de tous les temps n'avait jamais été illustré. Les grands peintres de la légende franciscaine, Giotto, Gozzoli, Ghirlandajo, ont commenté le texte officiel ; ils ont ignoré l'apocryphe. Un seul manuscrit du XV[e] siècle, à la Bibliothèque Laurentienne de Florence, est orné de dessins à la plume quelquefois assez gracieux. Les incunables ont des frontispices seulement, dont quelques-uns, il est vrai, fort beaux, à Venise, en 1495, à Florence, en 1497 ; et il faut attendre la fin du XVI[e] siècle pour rencontrer à Venise, dans la vieille librairie de Sessa, un petit volume " orné de figures nouvelles ", gravées sur bois, d'une médiocrité et d'une monotonie singulières ; j'en retrouve l'imitation en d'autres livrets du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, inconnus des bibliographes, à Macerata, à Bassano (celui de Macerata, de 1624, m'a prêté la légende du titre).

Et ç'a été tout, jusqu'à l'apparition d'images aujourd'hui célèbres, qui ont ému l'admiration unanime, conquis les cœurs les plus rebelles, suscité aussi, l'on devait s'y attendre, des illustrations rivales ; mais que leur pourrait-on ajouter ? Maurice Denis y a mis, avec les gestes mêmes du saint et de ses naïfs disciples, toute la nature si ardemment aimée, les vignes et les oliviers d'Assise, et les cellules taillées dans le roc des Carceri, et les collines plus âpres et austères des Marches, et les falaises et la haute forêt de l'Alverne. Pélerin pieux, comme notre cher Jœrgensen, il a visité tous les sanctuaires franciscains, il a suivi les pas du Poverello ; mais ses notes furent les rapides et fraîches aquarelles de ses carnets de route. Puis de quel zèle, de quel courage il conduisit ses petits tableaux ! Le parfait interprète de la *Vita Nova* de Dante, qui avait su rendre, dans le cadre des paysages florentins, tout le charme impalpable du plus mystique amour, a renoué la tradition interrompue ; il s'est fait le contemporain de Giotto ; avec quelle

ingénue et malicieuse tendresse d'une âme toute moderne ! l'Intelligence et la Piété se sont reconnues et embrassées au tournant de ces feuilles lumineuses.

Alors commença le travail de notre éditeur, de notre ami Jacques Beltrand. Pendant plus de trois années, aidé de ses frères, il s'est penché sur les dures plaques de buis où ses couteaux entaillaient la surface luisante, réservaient les fines arêtes pour recevoir les couleurs : long cantique de sainte Patience, chanté de la même voix allègre, et dont chaque strophe nouvelle nous découvrait de nouvelles pages fleuries. Et, après tant de fervents espoirs et de craintes non moindres, la récompense est venue, la chère œuvre a pris fin.

Hélas, trop peu la connaissent ! Cette grande édition des *Fioretti* n'a été franciscaine que de nom, puisqu'elle ne pouvait être populaire; elle ressemble aux splendides manuscrits du moyen âge, encadrés et parsemés de fleurs qui réjouissent encore nos yeux. Nous avons recousu d'un fil d'or les haillons vénérables de Madame Pauvreté ; nous l'avons couronnée de fleurs des champs qui sont des pierres précieuses. Que saint François pardonne aux trois compagnons devoués à le servir ! Mais voici que, pour mieux leur mériter ce pardon, un éditeur ami reprend leur œuvre, et il en tire un livre de prix et d'aspect modeste, accessible à tous. Maurice Denis a dessiné de nouveau les images que Jacques Beltrand a de nouveau gravées. On ne verra plus ici que du noir et du blanc, discrètement avivés d'un beau rouge, comme aux éditions d'autrefois, de France et d'Italie; du moins avons-nous tenté de continuer ces nobles éditions du XVe et du XVIe siècle, par un accord aussi net que possible de la typographie et de la gravure. Y avons-nous réussi, je ne sais ; l'âme du doux livre sera toujours plus pure que son vêtement. Puissent nos lecteurs se pénétrer de cette âme, et tous apprendre, avec frère Léon, ce qu'est la joie parfaite !

A. P.


PETITES FLEVRS
DE SAINT FRANÇOIS
ESQVELLES SONT CONTENVES SA VIE ET
SA MORT · ET LES MIRACLES QV'IL FIT
EN DIVERSES PARTIES DV MONDE · ET PEVT
A L'EVR EXEMPLE TOVT FIDÈLE CHRÉTIEN
S'ACHEMINER AV CIEL
MAVD



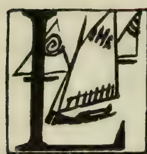
AU NOM DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST CRUCIFIÉ, ET DE SA MÈRE LA VIERGE MARIE. EN CE LIVRE SONT CONTENUES CERTAINES PETITES FLEURS, MIRACLES ET DÉVOTS EXEMPLES DU GLORIEUX PETIT PAUVRE DU CHRIST MONSIEUR SAINT FRANÇOIS, ET DE QUELQUES SIENS SAINTS COMPAGNONS. A LA LOUANGE DE JÉSUS CHRIST. AMEN.



EN premier est à considérer que le glorieux monsieur saint François en tous les actes de sa vie fut conforme au Christ béni : pour ce que, comme le Christ au commencement de sa prédication élut douze apôtres, à mépriser toute chose mondaine et le suivre en pauvreté et dans les autres vertus, ainsi saint François élut au commencement du fondement de son Ordre douze compagnons, possesseurs de la très haute pauvreté ; et comme un des douze Apôtres du Christ, réprouvé de Dieu, finalement se pendit par la gorge, ainsi un des douze compagnons de saint François, qui eut nom frère Jean de la Chapelle, apostasia et finalement se pendit soi-même par la gorge. Et cela est aux élus grand exemple et matière d'humilité et de crainte ; considérant que nul n'est certain de devoir persévérer jusques à la fin dans la grâce de Dieu. Et comme ces douze apôtres furent devant tout le monde merveilleux de sainteté et pleins de l'Esprit Saint, ainsi ces très saints compagnons de saint François furent hommes de telle sainteté, que du temps des apôtres à nos jours le monde n'eut

aussi merveilleux et saints hommes ; pour autant qu'un d'eux fut ravi jusques au troisième ciel, comme saint Paul, et icelui fut frère Gilles ; un d'eux, à savoir frère Philippe le Long, fut touché aux lèvres par l'Ange avec le charbon de feu, comme fut Isaïe prophète ; un d'eux, et ce fut frère Silvestre, parlait avec Dieu, comme fait un ami avec l'autre, en la manière que fit Moïse ; un volait par subtilité d'intellect jusques à la lumière de la divine Sapience, comme l'aigle, à savoir Jean Évangéliste, et icelui fut frère Bernard le très humble, lequel très profondément exposait la sainte Écriture ; un d'eux fut sanctifié par Dieu et canonisé au ciel, vivant encore dans le monde, et icelui fut frère Rufin gentilhomme d'Assise : et ainsi furent tous privilégiés de signe particulier de sainteté, comme par la suite se déclarera.

DE FRÈRE BERNARD DE QUINTEVAL, PREMIER COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS


E premier compagnon de saint François fut frère Bernard d'Assise, lequel se convertit en cette manière. Étant saint François encore en habit séculier, bien que déjà il eût méprisé le monde, et allant tout dépité et mortifié par la pénitence, à tant que de moult était réputé stupide, et comme fol honni et chassé à coups de pierres et avec fangeux outrages par ses parents et par les étrangers, et lui en toutes injures et moqueries passant patiemment, comme sourd et muet : monsieur Bernard d'Assise, lequel était des plus nobles et riches et sages de la cité, commença de considérer sagement en saint François le si excessif mépris du monde, la grande patience dans les injures, et que jà pendant deux années, ainsi abominé et méprisé de toutes personnes, toujours paraissait plus constant et patient ; commença de penser et dire en soi-même :

Par aucune façon ne peut être que ce François n'ait grande grâce de Dieu ; et donc l'invita le soir à souper et loger : et saint François accepta, et soupa le soir avec lui et logea. Et alors monsieur Bernard se mit à cœur de contempler sa sainteté : dont il lui fit apprêter un lit dans sa propre chambre, en laquelle de nuit toujours ardait une lampe. Et saint François pour celer sa sainteté, incontinent qu'il fut entré dans la chambre, se jeta dessus le lit et fit mine de dormir ; et monsieur Bernard pareillement après un peu de temps se mit à gésir, et commença de ronfler fort, tout comme s'il dormait moult profondément. Dont saint François, croyant vraiment que monsieur Bernard dormît, sur le premier somme se leva du lit et se mit en oraison, levant les yeux et les mains au ciel, et avec grandissime dévotion et ferveur disait : Mon Dieu, mon Dieu, et ainsi disant et pleurant fort, demeura jusques au matin, toujours répétant : Mon Dieu, mon Dieu, et rien autre ; et ce disait saint François, contemplant et admirant l'excellence de la divine Majesté, laquelle daignait condescendre au monde qui périssait, et par son même Fils s'apprêtait à pourvoir le remède de salut à son âme et à celle des autres. Et partant, illuminé d'esprit de prophétie, prévoyant les grandes choses que Dieu devait faire par son moyen et celui de son Ordre, et considérant son insuffisance et peu de vertu, appelait et priait Dieu qu'avec sa pitié et omnipotence, sans laquelle rien ne peut l'humaine fragilité, suppléât, aidât et accomplît ce que par soi il ne pouvait. Voyant monsieur Bernard, par la lumière de la lampe, les actes très dévots de saint François, et considérant dévotement les paroles qu'il disait, fut touché et inspiré de l'Esprit Saint à changer sa vie ; pourquoi, venu le matin, appela saint François et dit ainsi : Frère François, j'ai du tout disposé dans mon cœur d'abandonner le monde et te suivre en ce que tu me commanderas. Oyant ce saint François, se réjouit en esprit, et dit ainsi : Monsieur Bernard, ce que vous dites est œuvre si grande

et merveilleuse, que de ce faut requérir conseil de notre Seigneur Jésus Christ, et le prier que lui plaise de nous montrer sur ce sa volonté et nous enseigner comme nous pouvons le mettre à exécution ; et partant allons ensemble à l'évêché, où est un bon prêtre, et ferons dire la messe ; puis demeurerons en oraison jusques à tierce, priant Dieu que par trois ouvertures du missel il nous démontre la voie que lui plaît que nous choisissions. Répondit monsieur Bernard que moult lui plaisait. Dont alors se mirent en route, et allèrent à l'évêché : et après qu'eurent ouï la messe, et furent demeurés en oraison jusques à tierce, le prêtre, sur les prières de saint François, pris le missel et fait le signe de la très sainte croix, l'ouvrit au nom de notre Seigneur Jésus Christ trois fois : et dans la première ouverture apparut cette parole que dit le Christ dans l'Évangile au jouvenceau qui lui demanda la voie de la perfection : Si tu veux être parfait, va, et vends ce que tu as, et le donne aux pauvres et me suis ; dans la seconde ouverture apparut cette parole que le Christ dit aux apôtres quand il les manda prêcher : Ne portez aucune chose par le chemin, ni bâton, ni bourse, ni chaussures, ni argent ; voulant par ce les enseigner, que toute leur espérance du vivre devaient mettre en Dieu, et avoir toute leur attention à prêcher le saint Évangile ; dans la tierce ouverture du missel apparut cette parole que dit le Christ : Qui veut venir après moi, s'abandonne soi-même, et prenne sa croix, et me suive. Alors dit saint François à monsieur Bernard : Voici le conseil que le Christ nous donne ; va donc et fais complètement ce que tu as ouï ; et soit béni notre Seigneur Jésus Christ, lequel a daigné nous montrer sa voie évangélique. Ouïes ces paroles, monsieur Bernard se partit, et vendit ce qu'il avait, et était moult riche ; et avec grande allégresse distribua toute chose aux pauvres et aux veuves et aux orphelins, aux prisonniers, aux monastères et aux hôpitaux et pèlerins ; et en toute chose saint François fidèlement et prudemment l'aidait. Ce voyant un, qui avait nom

monsieur Silvestre, que saint François donnait et faisait donner tant d'argent aux pauvres, serré d'avarice, dit à saint François : Tu ne m'as payé entièrement de ces pierres que tu achetas de moi pour réparer l'église : et partant, ores que tu as argent, paie-moi. Alors saint François, s'émerveillant de son avarice, et ne voulant disputer avec lui, comme vrai observateur du saint Évangile, mit les mains au giron de monsieur Bernard ; et emplies qu'il les eut d'argent, les mit au giron de monsieur Silvestre, disant que, si davantage en voulait, davantage lui en donnerait. Content de cet argent, monsieur Silvestre se partit et retourna au logis : et le soir, repensant ce qu'il avait fait le jour, et se reprenant de son avarice, et considérant la ferveur de monsieur Bernard et la sainteté de saint François, la nuit suivante et deux autres nuits eut de Dieu une vision telle, que de la bouche de saint François issait une croix d'or, de qui le sommet touchait le ciel, et les bras s'étendaient de l'Orient jusques à l'Occident. Pour cette vision il donna par amour de Dieu ce qu'il avait, et se fit frère mineur ; et fut dans l'Ordre de telle sainteté et grâce, qu'il parlait avec Dieu, comme fait un ami avec l'autre, selon que saint François plusieurs fois éprouva, et plus bas se déclarera. Monsieur Bernard semblablement eut telle grâce de Dieu qu'il était souvent ravi à Dieu en contemplation : et saint François disait de lui qu'il était digne de toute révérence, et qu'il avait fondé cet Ordre ; pour autant qu'il était le premier qui avait abandonné le monde, ne se réservant rien, mais donnant toute chose aux pauvres du Christ, et avait commencé la pauvreté évangélique, s'offrant nu dans les bras du Crucifix ; lequel soit de nous béni in secula seculorum. Amen.



COMMENT SAINT FRANÇOIS, POUR UNE MAUVAISE PENSÉE QU'IL EUT CONTRE FRÈRE BERNARD, COMMANDA AUDIT FRÈRE BERNARD QUE TROIS FOIS LUI MARCHAT AVEC LES PIEDS SUR LA GORGE ET SUR LA BOUCHE

LE très dévot serviteur du Crucifix, monsieur saint François, par l'âpreté de la pénitence et continuel pleurer, était devenu presque aveugle, et à peine voyait la lumière. Une fois entre autres il se partit du couvent où il était, et alla à un couvent où était frère Bernard, pour parler avec lui des choses divines : et venant au couvent, trouva qu'il était dans la forêt en oraison, tout élevé

et conjoint avec Dieu. Alors saint François alla dans la forêt et l'appela : Viens, dit-il, et parle à cet aveugle ; et frère Bernard ne lui répondit rien ; pour ce que étant homme de grande contemplation, il avait l'esprit suspendu et levé à Dieu ; et pour ce qu'il avait singulière grâce à parler de Dieu, comme saint François plusieurs fois avait éprouvé, et d'autant désirait parler avec lui. Après quelque intervalle, il l'appela la seconde et la tierce fois en cette même manière ; et aucune fois frère Bernard ne l'ouït, et ainsi ne lui répondit, et n'alla à lui. De quoi saint François se partit un peu attristé ; et s'émerveillait et se plaignait en soi-même que frère Bernard, appelé trois fois, n'était allé à lui. Se partant avec cette pensée saint François, quand il fut un peu éloigné, dit à son compagnon : Attends-moi ici ; et il s'en alla auprès en un lieu solitaire, et se jeta en oraison, et priait Dieu qu'il lui révélât le pourquoi frère Bernard ne lui avait répondu ; et demeurant ainsi, lui vint une voix de Dieu qui dit ainsi : O pauvre petit homme, de quoi es-tu troublé ? L'homme doit-il laisser Dieu pour la créature ? Frère Bernard, quand tu l'appelais, était conjoint avec moi ; et d'autant ne pouvait venir à toi, ni te répondre ; adonc ne t'émerveille, s'il ne te put répondre ; pour ce qu'il était si hors de soi que de tes paroles n'oyait rien. Ayant saint François cette réponse de Dieu, incontinent avec grand hâte retourna vers frère Bernard, pour s'accuser à lui humblement du penser qu'il avait eu envers lui. Et le voyant venir vers soi, frère Bernard alla à sa rencontre et se jeta à ses pieds. Alors saint François le fit lever sus, et lui narra avec grande humilité le penser et le trouble qu'il avait eus envers lui, et comment Dieu lui avait répondu ; d'où il conclut ainsi : Je te commande par sainte obéissance que tu fasses ce que je te commanderai. Craignant frère Bernard que saint François ne lui commandât quelque chose excessive, comme soulait faire, voulut honnêtement esquiver cette obéissance ; dont il répondit ainsi : Je suis apprêté à vous faire obéissance, si vous me promettez

de faire ce que je commanderai à vous ; et le lui promettant saint François, frère Bernard dit : Or dites, père, ce que vous voulez que je fasse. Alors dit saint François : Je te commande par sainte obéissance, que pour punir ma présomption et la hardiesse de mon cœur, ores que je me jetterai en terre à la renverse, tu me mettes un pied sur la gorge, et l'autre sur la bouche, et ainsi me passes trois fois d'un côté à l'autre, me vergognant et vitupérant, et spécialement me dises : Couche là, vilain fils de Pierre Bernardone : d'où te vient telle superbe, vilissime créature que tu es ? Oyant ce frère Bernard, et bien que moult lui fût dur à faire, cependant pour la sainte obéissance, le plus courtoisement qu'il put, accomplit ce que saint François lui avait commandé. Et fait cela, dit saint François : Ores commande à moi ce que tu veux que je fasse ; pour ce que je t'ai promis obéissance. Dit frère Bernard : Je te commande par sainte obéissance que, toutes fois que nous sommes ensemble, tu me reprennes et corriges de mes défauts âprement. De quoi saint François fort s'émerveilla : pour ce que frère Bernard était de telle sainteté, qu'il l'avait en grande révérence et ne le réputait répréhensible de chose aucune ; et pour ce d'alors en avant saint François se gardait de demeurer moult avec lui, pour ladite obéissance, afin que ne lui vînt à dire aucune parole de correction contre lui, lequel il connaissait de telle sainteté ; mais quand avait envie de le voir, ou de l'ouïr parler de Dieu, le plus tôt qu'il pouvait se séparait de lui et se partait ; et y avait une grandissime dévotion à voir de quelle charité et révérence et humilité le saint père François usait et parlait avec frère Bernard son fils premier né.

A la louange et gloire de
Jésus Christ et du petit
pauvre François.
Amen.

COMMENT L'ANGE DE DIEU PROPOSA UNE QUESTION A FRÈRE ÉLIE, GARDIEN D'UN COUVENT DU VAL DE SPOLÈTE, ET PARCE QUE FRÈRE ÉLIE LUI RÉPONDIT SUPERBEMENT, PARTIT ET S'EN ALLA SUR LE CHEMIN DE SAINT JACQUES, OU IL TROUVA FRÈRE BERNARD ET LUI DIT CETTE HISTOIRE.



U principe et fondement de l'Ordre, quand y avait peu de frères, et n'étaient encore établis les couvents, saint François pour sa dévotion alla à Saint Jacques de Galice, et mena avec soi quelques frères, entre lesquels l'un fut frère Bernard ; et allant ainsi ensemble par le chemin, trouva en une terre un pauvre infirme, duquel ayant compassion, dit à frère Bernard : Fils, je veux que tu restes ici à servir cet infirme ; et frère Bernard humblememt s'agenouillant et inclinant le chef, reçut l'obéissance du père saint, et resta en ce lieu ; et saint François avec les autres compagnons s'en alla à Saint Jacques. Étant arrivés là, et demeurant la nuit en oraison dans l'église de Saint Jacques, fut par Dieu révélé à saint François qu'il devait établir moult couvents par le monde, pour autant que son Ordre devait multiplier et croître en grande multitude de frères ; et par cette révélation commença saint François à établir des couvents en ces contrées. Et retournant saint François par le chemin de l'aller, retrouva frère Bernard et l'infirme, avec qui il l'avait laissé, lequel était parfaitement guéri ; dont saint François concéda l'année suivante à frère Bernard qu'il allât à Saint Jacques ; et ainsi saint François retourna dans le Val de Spolète, et y demeurait en un lieu désert, lui et frère Massée et frère Élie et aucuns autres ; lesquels tous se gardaient moult d'ennuyer ou troubler saint François de l'oraison ; et ce faisaient pour la grande révérence que lui portaient, et pour ce qu'ils savaient que Dieu lui révélait de

grandes choses dans les oraisons. Advint un jour que, étant saint François en oraison dans la forêt, un beau jouvenceau, en habillement de voyage, vint à la porte du couvent, et frappa en telle hâte et si fort et pendant si long temps que les frères moult s'émerveillèrent d'une façon si désuète de frapper. Alla frère Massée, et ouvrit la porte, et dit à ce jeune jouvenceau : D'où viens-tu, fils, qu'il ne paraît que tu sois jamais venu céans, tellement as frappé désuètement ? Répondit le jouvenceau : Et comment doit-on frapper ? Dit frère Massée : Frappe trois fois, l'une après l'autre nettement ; puis attends que le frère ait dit la patenôtre et vienne à toi ; et si en cet intervalle il ne vient, frappe une autre fois. Répondit le jeune homme : J'ai grand hâte, et donc je frappe aussi fort parce que j'ai à faire un long voyage, et suis venu çà pour parler à frère François ; mais il demeure ores dans la forêt en contemplation, et partant ne le veux troubler. Mais va et me mande frère Élie, que je lui veux faire une question, pour ce que j'entends qu'il est moult sage. Va frère Massée et dit à frère Élie qu'il aille à ce jouvenceau : et il s'en scandalise et n'y veut aller : pourquoi frère Massée ne sait que faire, ni que répondre à icelui ; pour autant que s'il dit : frère Élie ne peut venir, il mentira ; s'il dit comme il est irrité et ne veut venir, il craint de lui donner mauvais exemple. Et pour ce que cependant frère Massée peinait à retourner, le jouvenceau frappa une autre fois comme en premier ; et peu après retourna frère Massée à la porte et dit au jouvenceau : Tu n'as point observé ma doctrine dans le frapper. Répondit le jouvenceau : Frère Élie ne veut venir à moi ; mais va et dis à frère François que je suis venu pour parler avec lui ; mais pour ce que je ne veux l'empêcher de l'oraison, dis-lui qu'il me mande frère Élie. Et alors frère Massée s'en alla à saint François, lequel priait dans la forêt avec la face levée vers le ciel, et lui dit toute l'ambassade du jouvenceau et la réponse de frère Élie ; et ce jouvenceau était un Ange de Dieu en forme humaine. Alors saint



François, ne se changeant de place, ni abaissant le visage, dit à frère Massée : Va et dis à frère Élie que par obéissance incontinent il aille à ce jouvenceau. Oyant frère Élie le commandement de saint François, alla à la porte moult irrité, et avec grand emportement et rumeur l'ouvrit, et dit au jouvenceau : Que veux-tu ? Répondit le jouvenceau : Aie garde, frère, que tu ne sois irrité, comme tu parais ; pour ce que l'ire empêche l'esprit et ne laisse discerner le vrai. Dit frère Élie : Dis-moi ce que tu veux de moi. Répondit le jouvenceau : Je te demande, si aux observateurs du saint Évangile est licite de manger ce qui est mis devant eux, selon que le Christ a dit à ses disciples ; et te demande encore si

à nul homme n'est licite de mettre devant eux aucune chose contraire à la liberté évangélique. Répondit frère Élie superbement : Je sais bien cela, mais ne te veux répondre ; va à tes affaires. Dit le jouvenceau : Je saurais mieux répondre à cette question que toi. Alors frère Élie irrité avec furie ferma l'huis et se partit. Puis commença de penser à ladite question et douter en soi-même, et ne la savait résoudre, pour autant qu'il était vicaire de l'Ordre, et avait ordonné et fait une constitution, outre l'Évangile et outre la Règle de saint François, qu'aucun frère dans l'Ordre ne mangerait chair ; si bien que ladite question était expressément contre lui. Dont ne sachant déclarer soi-même, et considérant la modestie du jouvenceau, et qu'il lui avait dit qu'il saurait répondre à cette question mieux que lui, il retourne à la porte et l'ouvre pour demander au jouvenceau de la susdite question ; mais il était déjà parti, pour autant que la superbe de frère Élie n'était digne de parler avec l'Ange. Cela fait, saint François, auquel toute chose avait été par Dieu révélée, retourna de la forêt, et fortement à voix haute reprit frère Élie, disant : Mal faites-vous, frère Élie superbe, qui chassez de nous les Anges saints lesquels nous viennent enseigner. Je te dis que je crains fort que ta superbe ne te fasse finir hors de cet Ordre. Et ainsi lui advint depuis, comme saint François lui prédit ; pour ce qu'il mourut hors de l'Ordre. En ce même jour, en cette heure que cet Ange se partit, il apparut en cette même forme à frère Bernard, lequel retournait de Saint Jacques, et était sur la rive d'un grand fleuve ; et le salua en son langage, disant : Dieu te donne paix, ô bon frère. Et s'émerveillant fort frère Bernard, et considérant la beauté du jouvenceau et le parler de sa patrie, avec salutation pacifique et face joyeuse lui demanda : D'où viens-tu, bon jouvenceau ? Répondit l'Ange : Je viens de tel couvent, où demeure saint François, et allai pour parler avec lui ; et ne l'ai pu, pour ce qu'il était dans la forêt à contempler les choses divines, et je ne l'ai voulu déranger. Et en ce couvent demeu-

rent frère Massée et frère Gilles et frère Élie; et frère Massée m'a enseigné à frapper à la porte en la façon des frères ; mais frère Élie, pour ce qu'il ne me voulut répondre à la question que je lui proposai, s'en repentit ensuite, et voulut m'ouïr et me voir et ne put. Après ces paroles, dit l'Ange à frère Bernard : Pourquoi ne passes-tu delà ? Répondit frère Bernard : Parce que je crains le péril pour la profondeur de l'eau que je vois. Dit l'Ange, : Passons ensemble, n'aie crainte ; et prit sa main et en un clin d'œil le mit de l'autre côté du fleuve. Alors frère Bernard connut qu'il était l'Ange de Dieu, et avec grande révérence et joie à haute voix dit : O Ange béni de Dieu, dis-moi quel est ton nom. Répondit l'Ange : Pourquoi demandes-tu mon nom, lequel est merveilleux ? Et cela dit, l'Ange disparut, et laissa frère Bernard moult consolé, à tant qu'il fit tout ce chemin avec grande allégresse ; et considéra le jour et l'heure que l'Ange lui était apparu. Et arrivant au couvent où était saint François avec les susdits compagnons, leur raconta point par point toute chose ; et ils connurent certainement que ce même Ange en ce jour et en cette heure était apparu à eux et à lui, et remercièrent Dieu. Amen.

COMMENT LE SAINT FRÈRE BERNARD D'ASSISE FUT PAR SAINT FRANÇOIS MANDÉ A BOLOGNE, ET LA IL PRIT LOGIS

POUR autant que saint François et les siens compagnons étaient par Dieu appelés et élus à porter avec le cœur et avec les œuvres et à prêcher avec la langue la croix du Christ, ils paraissaient et étaient hommes crucifiés quant à l'habit et quant à la vie austère, et quant à leurs actes et œuvres : et partant désiraient plus supporter vergogne et opprobres pour l'amour du Christ, que honneurs du monde ou révérences ou louanges vaines ; des injures

se réjouissaient, et des honneurs se contristaient ; et ainsi s'en allaient par le monde comme pèlerins et étrangers, ne portant avec eux autre chose que le Christ crucifié. Et parce qu'ils étaient vrais rejetons de la vraie vigne, c'est à dire du Christ, produisaient grands et bons fruits des âmes lesquelles gagnaient à Dieu. Advint dans le principe de l'Ordre que saint François manda frère Bernard à Bologne à cette fin que là, selon la grâce que Dieu lui avait donnée, fît du fruit pour Dieu. Et frère Bernard, se faisant le signe de la très sainte croix, pour la sainte obéissance, se partit et vint à Bologne. Et les enfants le voyant en habit démodé et vil, en faisaient moult moqueries et moult injures, comme on fait à un fol. Et frère Bernard patiemment et allègrement souffrait toute chose pour l'amour du Christ ; voire, afin que mieux il fût tourmenté, se mit soigneusement en la place de la cité : dont s'étant assis là, autour de lui se réunirent moult enfants et hommes ; et qui lui tirait le capuchon par derrière, et qui par devant, qui lui jetait de la poussière, et qui des pierres, qui le poussait de çà et qui de là : et frère Bernard toujours d'une même façon et d'une même patience, avec le visage joyeux, ne se plaignait, et ne se bougeait ; et pendant plusieurs jours retourna en ce même lieu pour souffrir semblables choses. Et pour ce que la patience est œuvre de perfection et preuve de vertu, un sage docteur de la loi, voyant et considérant telle constance et vertu de frère Bernard, de ne se pouvoir troubler pendant tant de jours par aucune molestation et injure, dit en soi-même : Impossible est que icelui ne soit saint homme. Et s'approchant de lui, ores lui demanda : Qui es-tu ? et pourquoi es-tu venu çà ? Et frère Bernard pour réponse se mit la main au sein, et tira dehors la Règle de saint François, et la lui donna afin qu'il la lût ; et l'ayant lue, considérant son très haut état de perfection, avec grandissime stupeur et admiration se tourna vers ses compagnons et dit : Vraiment ceci est le plus haut état de religion dont j'aie onques ouï parler : et partant icelui avec ses

compagnons sont des plus saints hommes de ce monde, et fait grandissime péché qui lui fait injure ; lequel on devrait hautement honorer, pour autant qu'il est vrai ami de Dieu. Et dit à frère Bernard : Si vous vouliez prendre logis dans lequel vous puissiez profitablement servir Dieu, pour le salut de mon âme je vous le donnerais volontiers. Répondit frère Bernard : Monsieur, je crois que ceci vous a été inspiré par notre Seigneur Jésus Christ ; et partant j'accepte volontiers votre offre, à l'honneur du Christ. Alors ledit juge avec grande allégresse et charité mena frère Bernard en sa maison ; et puis lui donna le logis promis, et l'accommoda tout et acheva à ses frais : et d'ores en avant devint père et spécial défenseur de frère Bernard et de ses compagnons. Et frère Bernard, pour sa sainte conversation, commença d'être moult honoré des gens, à tant que bienheureux se tenait qui le pouvait toucher ou voir. Mais lui, comme vrai disciple du Christ et de l'humble François, craignant que l'honneur du monde n'empêchât la paix et le salut de son âme, se partit de là, et retourna à saint François, et lui dit ainsi : Père, le couvent est préparé dans la cité de Bologne : mandes-y des frères qui le maintiennent et qui y demeurent : pour ce que je n'y faisais plus de profit, ains pour le trop d'honneur qui m'était fait je crains que je ne perde plus que je ne gagnerais. Alors saint François, oyant toute chose par ordre, comme Dieu avait œuvré par frère Bernard, remerçia Dieu lequel ainsi commençait de dilater les pauvres petits disciples de la croix : et alors manda de ses compagnons à Bologne et en Lombardie, lesquels établirent moult couvents en diverses régions. A la louange et à la révérence du bon Jésus.

COMMENT SAINT FRANÇOIS BÉNIT LE SAINT FRÈRE BERNARD, ET LE LAISSA SON VICAIRE, QUAND IL VINT A PASSER DE CETTE VIE.



RÈRE Bernard était de telle sainteté que saint François lui portait grande révérence, et souventes fois le louait. Etant un jour saint François et demeurant dévotement en oraison, lui fut révélé par Dieu que frère Bernard par divine permission devait soutenir moult et poignantes batailles de Démons : pourquoi saint François ayant grande compassion dudit frère Bernard, lequel aimait comme un fils, moult jours priait avec larmes, priant Dieu pour lui et le recommandant à Jésus Christ, qu'il lui dût donner victoire sur le Démon. Et priant ainsi saint François dévotement, Dieu un jour lui répondit : François, ne crains pas ; pour ce que toutes les tentations desquelles frère Bernard doit être combattu, lui sont par Dieu permises en exercice de vertu et couronne de mérite ; et finalement de tous les ennemis aura victoire, pour ce qu'il est un des commissaires du royaume du ciel. De laquelle réponse saint François eut grandissime allégresse, et remercia Dieu : et de cette heure en avant lui porta toujours plus grand amour et révérence. Et bien lui en montra non seulement en sa vie, mais même en la mort. Parce que, venant saint François à mourir, en la manière de ce saint patriarche Jacob, demeurant autour de lui ses dévots fils endoloris et éplorés du départ d'un si aimable père, demanda : Où est mon premier né ? Viens à moi, fils, afin que te bénisse mon âme, avant que je meure. Alors frère Bernard dit en secret à frère Élie, lequel était vicaire de l'Ordre : Père, va à main droite du saint, afin qu'il te bénisse. Et se plaçant frère Élie à main droite, saint François, lequel avait perdu la vue par le trop pleurer, posa la main droite sur le chef de frère Élie, et dit : Ceci n'est pas le chef de mon

premier né frère Bernard. Alors frère Bernard alla à lui à main gauche, et saint François alors étendit les bras en manière de croix, et puis posa la main droite sur le chef de frère Bernard et la gauche sur le chef dudit frère Élie, et dit à frère Bernard : Te bénisse Dieu le Père de notre Seigneur Jésus de toute bénédiction spirituelle et céleste dans le Christ ; comme tu es premier né, élu en ce saint Ordre à donner exemple évangélique, à suivre le Christ dans l'évangélique pauvreté ; pour autant que non seulement tu as donné ton bien, et l'as distribué entièrement et librement aux pauvres pour l'amour du Christ, mais encore t'es offert toi-même à Dieu en cet Ordre en sacrifice de suavité. Béni sois-tu donc par notre Seigneur Jésus Christ, et par moi son pauvre petit serviteur, de bénédictions éternelles, allant, demeurant, veillant et dormant, et vivant et mourant ; et qui te bénira sera rempli de bénédictions, qui te maudira ne restera sans punition. Sois le principal de tes frères, et qu'à ton commandement tous les frères obéissent ; aie licence de recevoir en cet Ordre quiconque tu voudras, et que nul frère n'ait seigneurie sur toi, et que te soit permis d'aller et de demeurer en tel lieu que te plaît. Et après la mort de saint François, les frères aimaient et révéraient frère Bernard comme vénérable père ; et lui venant à mourir, vinrent à lui moult frères de diverses parties du monde, parmi lesquels ce séraphique et divin frère Gilles, lequel, voyant frère Bernard, avec grande allégresse dit : Sursum corda, frère Bernard, sursum corda ; et frère Bernard dit à un frère secrètement qu'il apprêtât à frère Gilles un lieu apte à contemplation : et ainsi fut fait. Étant frère Bernard en l'heure ultime de la mort, se fit redresser, et parla aux frères qui étaient devant lui, disant : Très chers frères, je ne vous veux dire moult paroles : mais vous devez considérer que l'état de religion que j'ai eu, vous l'avez, et celui que j'ai ores, vous l'aurez encore, et je trouve ceci en mon âme, que pour mille mondes égaux à celui-ci je ne voudrais avoir servi autre seigneur

que notre Seigneur Jésus Christ : et de toute offense que j'ai faite je m'accuse et fais ma coulpe à mon Sauveur Jésus et à vous. Je vous prie, frères miens très chers, que vous vous aimiez les uns les autres ; et après ces paroles, et autres bons enseignements, se reposant sur le lit, devint son visage splendide et joyeux outre mesure, de quoi tous les frères fortement s'émerveillèrent ; et en cette liesse son âme très sainte, couronnée de gloire, passa de la présente vie à la vie bienheureuse des Anges. A la louange et gloire du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS FIT UN CAREME EN UNE ILE DU LAC DE PÉROUSE, OU JEUNA QUARANTE JOURS ET QUARANTE NUITS, ET NE MANGEA PLUS D'UN PETIT PAIN.



E véridique serviteur du Christ saint François, pour ce qu'en certaines choses il fut presque un autre Christ, donné au monde pour le salut des hommes, Dieu le Père le voulut faire en moult actions conforme et semblable à son fils Jésus Christ ; comme nous est démontré dans le vénérable collége des douze compagnons, et dans l'admirable mystère des saints stigmates, et dans le jeûne prolongé du saint carême, lequel il fit en cette manière. Étant une fois saint François, le jour du carnaval, au bord du lac de Pérouse en la maison d'un sien dévot, chez lequel était hébergé la nuit, fut inspiré par Dieu qu'il allât faire ce carême en une île du lac ; pourquoi saint François pria ce sien dévot que par amour du Christ le portât avec sa nacelle en une île du lac, où n'habitât personne, et le fît la nuit du jour des Cendres, en sorte que personne ne s'en avisât ; et icelui pour l'amour de la grande dévotion qu'il avait à saint François, diligemment accomplit sa prière et le porta à ladite île, et saint François ne

porta avec soi que deux petits pains. Et étant arrivé dans l'île, et l'ami se partant pour retourner au logis, saint François le pria chèrement qu'il ne révélât à personne comme il était là, et qu'il ne vînt pour lui sinon le jeudi saint : et ainsi se partit icelui. Et saint François resta seul : et n'y ayant aucune habitation dans laquelle il se pût retirer, entra dans un taillis moult touffu, lequel moult épines et arbustes avaient accommodé en façon d'une tanière, ou d'une petite cabane : et en ce lieu se mit en oraison à contempler les choses célestes. Et là demeura tout le carême, sans manger et sans boire, sinon la moitié d'un de ces petits pains, selon que trouva son dévot le jeudi saint, quand retourna à lui ; lequel trouva des deux petits pains un entier, et l'autre demi pain croit-on que saint François le mangea par révérence du jeûne du Christ béni, lequel jeûna quarante jours et quarante nuits, sans prendre aucune nourriture matérielle; et ainsi avec ce demi pain chassa de soi le venin de la vaine gloire, et à l'exemple du Christ jeûna quarante jours et quarante nuits. Et puis en ce lieu où saint François avait fait si merveilleuse abstinence Dieu fit moult miracles par ses mérites; pour laquelle chose commencèrent les hommes à y édifier des maisons et y habiter; et en peu de temps se fit un castel bon et grand, et y eut le couvent des frères, qui se nomme le couvent de l'île; et encore les hommes et les femmes de ce village ont grande révérence et dévotion en ce lieu où saint François fit ledit carême.

A la louange
du Christ.
Amen.

COMMENT FAISANT CHEMIN SAINT FRANÇOIS AVEC FRÈRE LÉON, LUI EXPOSA CES CHOSES QUI SONT JOIE PARFAITE.



ENANT une fois saint François de Pérouse à Sainte Marie des Anges avec frère Léon en temps d'hiver, et le froid grandissime fortement le tourmentait, appela frère Léon, lequel allait devant, et dit ainsi : Frère Léon, quand par la permission de Dieu les frères mineurs en toute la terre donneraient grand exemple de sainteté et de bonne édification, néanmoins écris et note diligemment que là n'est point joie parfaite. Et allant saint François plus outre, l'appela la seconde fois : O frère Léon, quand même le frère mineur illuminerait les aveugles, et redresserait les contrefaits, chasserait les Démons, rendrait l'ouïe aux sourds et le marcher aux boiteux et le parler aux muets, et que, ce qui est plus grande chose, il ressusciterait les morts de quatre jours, écris qu'en cela n'est point joie parfaite. Et allant encore un peu, cria fort : O frère Léon, si le frère mineur savait toutes les langues et toutes les sciences et toutes les Écritures, et s'il savait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais même les secrets des consciences et des esprits, écris qu'en cela n'est point joie parfaite. Allant un peu plus outre, saint François appela encore fortement : O frère Léon, brebis de Dieu, quand même le frère mineur parlerait avec langue d'Ange, et saurait les cours des étoiles et les vertus des herbes ; et que lui fussent révélés tous les trésors de la terre, et qu'il connût les vertus des oiseaux, et des poissons, et de tous les animaux, et des hommes, et des arbres, et des pierres, et des racines, et des eaux, écris qu'en cela n'est point joie parfaite. Et allant encore un bout de chemin saint François appela fort : O frère Léon, quand même le frère mineur saurait si bien prêcher qu'il convertît tous les infidèles à la foi du Christ, écris que là n'est point joie parfaite. Et continuant cette



manière de parler bien l'espace de deux milles, frère Léon avec grande admiration lui demanda et dit : Père, je te prie de la part de Dieu que tu me dises où est joie parfaite. Et saint François ainsi lui répondit : Quand nous serons à Sainte Marie des Anges, tout trempés par la pluie et glacés par le froid, et crottés de fange, et affligés de faim, et frapperons à la porte du couvent ; et le portier viendra irrité, et dira : Qui êtes-vous ? et nous dirons : nous sommes deux de vos frères ; et icelui dira : Vous ne dites vrai ; ains êtes deux ribauds, qui allez engeignant le monde et dérobant les aumônes des pauvres ; allez-vous en ; et ne nous ouvrira point, et nous fera demeurer dehors à la neige et à l'eau

avec le froid et avec la faim, jusques à la nuit : alors si nous soutenons telle injure et telle cruauté et tels congés patiemment sans nous en troubler et sans murmurer de lui, et pensons humblement et charitablement que ce portier vraiment nous connaît, et que Dieu le fait parler contre nous ; ô frère Léon, écris que là est joie parfaite. Et si nous persévérons à frapper, et qu'il sorte hors tout furieux, et comme galefretiers importuns nous chasse avec vilenies et avec soufflets, disant : Partez-vous d'ici, petits larrons très vilains, allez à l'hôpital, car ici point ne mangerez-vous, et ne serez hébergés ; si nous le supportons patiemment et avec allégresse et avec amour, ô frère Léon, écris que là est joie parfaite. Et si encore contraints par la faim, et par le froid, et par la nuit, nous frappons davantage et appelons et prions pour l'amour de Dieu avec grande plainte qu'il nous ouvre et nous laisse seulement entrer ; et icelui plus scandalisé dira : Voici des galefretiers importuns : je les paierai bien comme ils méritent : et sortira dehors avec un bâton noueux, et nous prendra par le capuchon, et nous jettera par terre, et nous roulera dans la neige, et nous battra avec ce bâton, nœud à nœud ; si nous souffrons toutes ces choses patiemment et avec allégresse, pensant aux peines du Christ béni, lesquelles devons souffrir pour son amour ; ô frère Léon, écris que là et en cela est joie parfaite ; et donc ouïs la conclusion, frère Léon. Par dessus toutes les grâces et dons de l'Esprit Saint, lesquels le Christ concède à ses amis, est de se vaincre soi-même, et volontiers pour l'amour du Christ souffrir peines, injures et opprobres et malaises ; pour autant qu'en tous les autres dons de Dieu nous ne nous pouvons glorifier, pour ce qu'ils ne sont nôtres, mais de Dieu ; dont l'Apôtre dit : Qu'as-tu, que tu n'aies de Dieu ? et si tu l'as eu de lui, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu l'avais de toi ? Mais dans la croix de la tribulation et de l'affliction nous nous pouvons glorifier, pour ce que c'est nôtre ; et pour ce dit l'Apôtre : Je ne me veux glorifier sinon

dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ. Auquel soit toujours honneur et gloire in secula seculorum. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS ENSEIGNAIT A FRÈRE LÉON DE RÉPONDRE ; ET NE PUT JAMAIS DIRE SINON LE CONTRAIRE DE CE QUE SAINT FRANÇOIS VOULAIT.



TANT une fois dans le commencement de l'Ordre saint François avec frère Léon en un couvent où ils n'avaient livres pour dire l'office divin, quand vint l'heure de matines, dit saint François à frère Léon : Très cher, nous n'avons bréviaire avec lequel nous puissions dire les matines ; mais afin que nous dépensions le temps à louer Dieu, je dirai, et tu répondras comme je t'enseignerai : et garde que tu ne changes les paroles autrement que je t'enseignerai. Je dirai ainsi : O frère François, tu as fait tant de mal et tels péchés dans le siècle, que tu es digne de l'Enfer ; et toi, frère Léon, répondras : Vraie chose est que tu mérites l'Enfer le plus profond. Et frère Léon avec simplicité colombine répondit : Volontiers, père, commence au nom de Dieu. Alors saint François commença de dire : O frère François, tu as fait tant de mal et tels péchés dans le siècle, que tu es digne de l'Enfer. Et frère Léon répondit : Dieu fera par toi tant de bien que tu t'en iras en Paradis. Dit saint François : Ne dis ainsi, frère Léon ; mais quand je dirai : Frère François, tu as fait tant de choses iniques contre Dieu que tu es digne d'être maudit de Dieu, et toi, réponds ainsi : Vraiment tu es digne d'être mis entre les maudits. Et frère Léon répondit : Volontiers, père. Alors saint François avec moult larmes et soupirs et frapper de poitrine dit à haute voix : O Seigneur mien du ciel et de la terre, j'ai commis contre toi telles iniquités et tels péchés qu'en tout suis-je digne d'être de toi maudit ;

et frère Léon répond : O frère François, Dieu te fera tel qu'entre les bénis tu seras singulièrement béni. Et saint François s'émerveillant que frère Léon répondît par le contraire de ce qu'il lui avait imposé, ores le reprit disant : Pourquoi ne réponds-tu comme je t'enseigne ? Je te commande par sainte obéissance que tu répondes comme je t'enseignerai. Je dirai ainsi : O frère François, petit mauvais, penses-tu que Dieu aura miséricorde de toi, comme ainsi soit que tu as commis tels péchés contre le Père de la miséricorde et Dieu de toute consolation, que tu n'es digne de trouver miséricorde ? Et toi, frère Léon, petite brebis, répondras : Par aucune manière tu n'es digne de trouver miséricorde. Mais après, quand saint François dit : O frère François, petit mauvais, etc., frère Léon ainsi répondit : Dieu le Père, de qui la miséricorde est infinie plus que ton péché, fera de toi grande miséricorde et en sus t'ajoutera moult grâces. A cette réponse saint François doucement irrité et patiemment troublé, dit à frère Léon : Et pourquoi as-tu eu présomption d'aller contre l'obéissance, et déjà tant de fois as répondu le contraire de ce que je t'ai imposé ? Répond frère Léon moult humblement et révérentement : Dieu le sait, père mien, que chaque fois je me suis mis à cœur de répondre comme tu m'as commandé ; mais Dieu me fait parler comme lui plaît et non selon que plaît à moi. De quoi saint François s'émerveilla, et dit à frère Léon : Je te prie très chèrement que cette fois tu me répondes comme je t'ai dit. Répond frère Léon : Dis au nom de Dieu, que pour sûr je répondrai cette fois comme tu veux. Et saint François pleurant dit : O frère François, petit mauvais, penses-tu que Dieu ait miséricorde de toi ? Répond frère Léon : Ains recevras de Dieu grande grâce, et t'exaltera, et te glorifiera dans l'éternité, pour ce que qui s'humilie sera exalté, et je ne puis rien autre dire, pour ce que Dieu parle par ma bouche. Et ainsi en cette humble dispute, avec moult larmes et moult consolation spirituelle, ils veillèrent jusques au jour. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT FRÈRE MASSÉE, EN MANIÈRE DE PLAISANTERIE, DIT A SAINT FRANÇOIS QUE TOUT LE MONDE LUI ALLAIT DERRIÈRE ; ET IL RÉPONDIT QUE C'ÉTAIT POUR LA CONFUSION DU MONDE ET LA GRACE DE DIEU.



EMEURANT une fois saint François au couvent de la Portioncule avec frère Massée de Marignan, homme de grande sainteté, sagesse et grâce à parler de Dieu, pour laquelle chose saint François moult l'aimait ; un jour retournant saint François de la forêt et de l'oraison, et étant au sortir de la forêt, ledit frère Massée voulut éprouver comme il était humble, et s'en vint à sa rencontre et en manière de plaisanterie dit : Pourquoi à toi ? pourquoi à toi ? pourquoi à toi ? Saint François répondit : Qu'est-ce que tu veux dire ? Dit frère Massée : Je dis, pourquoi tout le monde te vient-il derrière, ou paraît que toute personne désire te voir, et t'ouïr, et t'obéir ? Tu n'es bel homme de corps, tu n'es de grande science, tu n'es noble : d'où se peut-il donc que tout le monde te vienne derrière ? Ce oyant saint François, tout réjoui en esprit, redressant la face au ciel, un grand moment demeura avec la pensée élevée en Dieu ; et puis rentrant en soi, s'agenouilla et rendit louanges et grâces à Dieu ; et puis avec grande ferveur d'esprit se retourna vers frère Massée et dit : Tu veux savoir pourquoi à moi ? tu veux savoir pourquoi à moi ? tu veux savoir pourquoi à moi ? pourquoi tout le monde me vient derrière ? Ce l'ai-je reçu des yeux du Dieu très haut, lesquels en tout temps contemplent les bons et les coupables : pour ce que ces yeux très saints n'ont vu parmi les pécheurs aucun plus vil, ni plus insuffisant, ni plus grand pécheur que moi : et donc pour faire cette opération merveilleuse qu'il entend faire il n'a trouvé plus vile créature sur la terre, et pour cela m'a élu pour confondre la noblesse et la grandeur et la force et la beauté et sapience du

monde : à cette fin que se connaisse que toute vertu et que tout bien est de lui, et non de la créature, et qu'aucune personne ne se puisse glorifier en sa présence ; mais celui qui se glorifiera, qu'il se glorifie dans le Seigneur, à qui est tout honneur et gloire dans l'éternité. Alors frère Massée à si humble réponse dite avec telle ferveur s'épouvanta, et connut certainement que saint François était fondé en vraie humilité. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS FIT TOURNER FRÈRE MASSÉE PLUSIEURS FOIS SUR LUI-MÊME, ET PUIS ALLA A SIENNE.

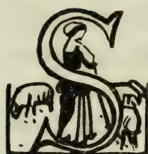


CHEMINANT un jour saint François avec frère Massée, ledit frère Massée allait un peu devant : et arrivant à une croisée de routes par lesquelles se pouvait aller à Florence, à Sienne et à Arezzo, dit frère Massée : Père, par quelle route devons-nous aller ? Répondit saint François : Par celle que Dieu voudra. Dit frère Massée : Et comment pourrons-nous savoir la volonté de Dieu ? Répondit saint François : Au signal que je te montrerai : dont je te commande par le mérite de la sainte obéissance qu'en cette croisée, au lieu où tu tiens les pieds, tu tournes tout sur toi-même, comme font les enfants ; et n'arrête point de tourner, si je ne te le dis. Alors frère Massée commença de tourner en rond, et tant tourna que pour le vertige de tête, lequel d'ordinaire s'engendre par semblable tourner, il chut plusieurs fois en terre ; mais ne lui disant saint François qu'il arrêtât, lui voulant fidèlement obéir, se redressait. A la parfin quand il tournait bien fort, dit saint François : Demeure tranquille et ne te bouge ; et il demeura, et saint François lui demanda : Vers quel côté tiens-tu le visage ? Répondit frère Massée : Vers Sienne. Dit saint François : Icelle est la route, par laquelle Dieu veut que nous allions. Allant par

cette route, frère Massée s'émerveilla de ce que saint François lui avait fait faire, comme aux enfants, devant les séculiers qui passaient : néanmoins par révérence n'osait rien dire au père saint. Eux approchant de Sienne, les gens de la cité ouïrent parler de l'arrivée du saint, et vinrent à sa rencontre ; et par dévotion le portèrent lui et son compagnon jusques à l'évêché, qu'ils ne touchèrent aucunement terre avec les pieds. En cette heure quelques hommes de Sienne combattaient ensemble, et déjà y étaient morts deux d'entre eux. Venant là, saint François leur prêcha si dévotement et si saintement, que les réduisit tous et tous à paix et grande unité et concorde ensemble. Pour laquelle chose oyant l'évêque de Sienne parler de cette sainte opération qu'avait faite saint François, l'invita chez lui et le reçut avec grandissime honneur ce jour et encore la nuit. Et le matin suivant saint François, vrai humble qui dans ses opérations ne cherchait que la gloire de Dieu, se leva bien vite avec son compagnon, et se partit à l'insu de l'évêque. De quoi ledit frère Massée allait murmurant en soi-même, disant par le chemin : Qu'est cela, qu'a fait ce bon homme ? M'a fait tourner comme un enfant, et à l'évêque qui lui a fait tant d'honneur, n'a dit seulement une parole, et ne l'a remercié ; et paraissait à frère Massée que saint François se fût comporté ainsi indiscrètement. Mais depuis par divine inspiration retournant en soi-même, et se reprenant par dedans son cœur, dit frère Massée : Tu es trop superbe de juger les œuvres divines, et bien es digne de l'Enfer par ton indiscrète superbe ; pour autant que dans le jour d'hier frère François fit telles œuvres que, si les eût faites l'Ange de Dieu, n'auraient été plus merveilleuses : dont s'il te commandait que tu jetasses des pierres, si le devrais faire et lui obéir ; et ce qu'il a fait en cette route est procédé de l'opération divine, ainsi comme se démontre dans la bonne fin qui est ensuivie ; pour ce que s'il n'avait repacifié ceux-là qui combattaient ensemble, non seulement moult corps, comme déjà avaient com-

mencé, seraient morts du couteau, mais même moult âmes le Diable aurait tirées à l'Enfer : et donc tu es très sot et superbe, qui murmures de cela qui manifestement procéda de la volonté de Dieu. Et toutes ces choses que disait frère Massée dans son cœur, allant devant, furent par Dieu révélées à saint François. Dont s'approchant de lui saint François, dit ainsi : A ces choses que tu penses ores tiens-toi, pour ce qu'elles sont bonnes et utiles et par Dieu inspirées ; mais le premier murmure que tu faisais était aveugle et vain et superbe, et mis en ton âme par le Démon. Alors frère Massée clairement s'aperçut que saint François savait les secrets de son cœur, et certainement comprit que l'esprit de la divine sapience dirigeait en tous ses actes le père saint. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS MIT FRÈRE MASSÉE A L'OFFICE DE LA PORTE, DE L'AUMONE ET DE LA CUISINE : PUIS A LA PRIÈRE DES AUTRES FRÈRES L'EN RETIRA.



AINT François voulant humilier frère Massée, à cette fin que pour moult dons et grâces que Dieu lui donnait il ne s'élevât en vaine gloire, mais par vertu de l'humilité crût avec eux de vertu en vertu, une fois qu'il demeurait en un couvent solitaire avec ces premiers siens compagnons vraiment saints, desquels était ledit frère Massée, dit un jour à frère Massée, devant tous les compagnons : O frère Massée, tous ces tiens compagnons ont la grâce de la contemplation et de l'oraison ; mais tu as la grâce de la prédication de la parole de Dieu, pour satisfaire le peuple : et partant je veux, à cette fin que ceux-ci puissent s'adonner à la contemplation, que tu fasses l'office de la porte et de l'aumône et de la cuisine ; et quand les autres frères mangeront, que tu manges



hors de la porte du couvent ; en sorte que ceux qui viendront au couvent, avant qu'ils frappent, tu les satisfasses de quelques bonnes paroles de Dieu ; en sorte qu'il ne soit alors besoin que personne autre aille dehors que toi ; et ce fais-le pour le mérite de sainte obéissance. Alors frère Massée se tira le capuchon et inclina la tête, et humblement reçut et poursuivit cette obéissance plusieurs jours, faisant l'office de la porte, de l'aumône et de la cuisine. Pourquoi ses compagnons, ainsi que hommes illuminés de Dieu, commencèrent à sentir dans leurs cœurs grand remords, considérant que frère Massée était homme de grande perfection, comme eux ou davantage, et que sur lui était remis tout le poids du couvent et non sur eux. Pour laquelle chose ils s'émurent tous d'un même vouloir, et allèrent prier le père saint que lui plût de distribuer entre eux ces offices, pour autant que leurs consciences en aucune

manière ne pouvaient souffrir que frère Massée supportât telles fatigues. Oyant ce, saint François céda à leurs conseils, et consentit à leurs volontés ; et appelant frère Massée, ainsi lui dit : Frère Massée, tes compagnons veulent prendre leur part des offices que je t'ai donnés, et partant je veux que soient divisés lesdits offices. Dit frère Massée avec grande humilité et patience : Père, ce que tu m'imposes, ou en tout, ou en partie, je le répute fait de Dieu entièrement. Alors saint François, voyant la charité de ceux-là et l'humilité de frère Massée, leur fit un prêche merveilleux de la très sainte humilité : leur enseignant que tant plus sont grands les dons et grâces que Dieu nous donne, d'autant devons-nous être plus humbles, parce que sans l'humilité aucune vertu n'est acceptable à Dieu. Et, fait le prêche, distribua les offices avec grandissime charité. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS ET FRÈRE MASSÉE POSÈRENT DESSUS UNE PIERRE AUPRÈS D'UNE FONTAINE LE PAIN QU'ILS AVAIENT MENDIÉ, ET SAINT FRANÇOIS MOULT LOUA LA PAUVRETÉ ; PUIS PRIA DIEU ET SAINT PIERRE ET SAINT PAUL QUE LUI MISSENT EN AMOUR LA SAINTE PAUVRETÉ ; ET COMMENT LUI APPARURENT SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.



E merveilleux serviteur et suivant du Christ, c'est à savoir monsieur saint François, pour se conformer parfaitement au Christ en toute chose, lequel, selon que dit l'Évangile, manda ses disciples deux par deux à toutes ces cités et pays où il devait aller ; depuis qu'à l'exemple du Christ il eut réuni douze compagnons, aussi les manda par le monde à prêcher deux par deux. Et pour leur donner exemple de vraie obéissance, il commença première-

ment d'aller, à l'exemple du Christ, lequel commença de faire premièrement que d'enseigner. Dont ayant assigné aux compagnons les autres parties du monde, lui, prenant frère Massée pour compagnon, prit le chemin vers la province de France. Et parvenant un jour à une ville très affamés, allèrent selon la règle, mendiant du pain pour l'amour de Dieu ; et saint François alla par une contrée, et frère Massée par une autre. Mais pour autant que saint François était homme trop déprisé et petit de corps, et pour ce était réputé un vil petit pauvre de qui ne le connaissait, ne ramassa sinon quelques bouchées et lambeaux de pain sec ; mais frère Massée, pour autant qu'il était grand et beau de corps, lui furent donnés bons morceaux et grands et en nombre, et du pain nouveau. Mendié qu'ils eurent, se recueillirent ensemble hors de la ville pour manger en un lieu où était une belle fontaine, et auprès y avait une belle pierre large ; sur laquelle chacun posa toutes les aumônes qu'il avait mendiées ; et voyant saint François que les morceaux de pain de frère Massée étaient davantage, et plus beaux et plus grands que les siens, fit grandissime allégresse, et dit ainsi : O frère Massée, nous ne sommes dignes de si grand trésor ; et répétant ces paroles plusieurs fois, répondit frère Massée : Père, comment se peut appeler trésor, où est telle pauvreté et manquement de ces choses qui font besoin ? ici n'y a nappe, ni couteau, ni tailloir, ni écuelles, ni maison, ni table, ni serviteurs, ni servantes. Dit saint François : Et c'est cela que je répute grand trésor, où n'y a chose aucune apprêtée par industrie humaine ; mais ce que voici est apprêté par la providence divine, comme se voit manifestement dans le pain mendié, dans la table de pierre si belle et dans la fontaine si claire ; et partant je veux que nous priions Dieu que le trésor de la sainte pauvreté si noble, lequel a pour serviteur Dieu, il nous fasse aimer de tout cœur. Et dites ces paroles, et faite oraison, et prise la réfection corporelle de ces morceaux de pain et de cette eau, se levèrent pour s'ache-

miner en France ; et venant à une église, dit saint François au compagnon : Entrons en cette église à prier. Et s'en alla saint François derrière l'autel et se mit en oraison : et en cette oraison reçut de la divine visitation si excessive ferveur, laquelle enflamma si fortement son âme à l'amour de la sainte pauvreté, que tant par la couleur de la face et par la bouche grande ouverte, paraissait qu'il jetât flammes d'amour. Et venant ainsi embrasé au compagnon, lui dit : A, A, A, frère Massée, donne-moi toi-même ; et ainsi dit trois fois ; et dans la tierce fois saint François leva avec le souffle frère Massée en l'air, et le jeta devant soi l'espace d'une grande lance ; de quoi ce frère Massée eut grandissime stupeur. Il raconta depuis aux compagnons que, en ce soulever et suspendre avec le souffle que lui fit saint François, il sentit telle douceur d'âme et consolation de l'Esprit Saint que jamais en sa vie n'en sentit telle. Et ce fait, dit saint François : Compagnon mien, allons à saint Pierre et à saint Paul, et prions-les qu'ils nous enseignent et aident à posséder le trésor démesuré de la très sainte pauvreté ; pour autant qu'elle est trésor si très digne et si divin que nous ne sommes dignes de le posséder dans nos vases vilissimes ; comme ainsi soit qu'elle est cette vertu céleste pour laquelle toutes les choses terrestres et transitoires se foulent aux pieds, et pour laquelle tout embarras s'enlève devant l'âme, afin qu'elle se puisse librement conjoindre avec Dieu éternel. Elle est cette vertu qui fait l'âme encore posée en terre converser au ciel avec les Anges ; elle est celle qui accompagna le Christ dessus la croix, avec le Christ fut ensevelie, avec le Christ ressuscita, avec le Christ monta au ciel ; laquelle même en cette vie concède aux âmes qui d'elle s'enamourent facilité de voler au ciel ; pour ce que encore elle garde les armes de la vraie humilité et charité. Et partant prions les très saints apôtres du Christ, lesquels furent parfaits amateurs de cette perle évangélique, qu'ils nous mendient cette grâce de notre Seigneur Jésus Christ, que par

sa très sainte miséricorde nous concède de mériter d'être vrais amateurs, observateurs et humbles disciples de la très précieuse, très aimée et évangélique pauvreté. Et en ce parler arrivèrent à Rome et entrèrent dans l'église de Saint Pierre; et saint François se mit en oraison en un recoin de l'église, et frère Massée en l'autre; et demeurant longuement en oraison avec moult larmes et dévotion, apparurent à saint François les très saints apôtres Pierre et Paul avec une grande splendeur, et dirent : Pour autant que tu demandes et désires d'observer ce que le Christ et les saints apôtres observèrent; le Seigneur Jésus Christ nous mande vers toi à t'annoncer que ton oraison est exaucée, et t'est concédé par Dieu, à toi et à tes suivants, très parfaitement le trésor de la très sainte pauvreté. Et encore de sa part te disons que quiconque à ton exemple suivra parfaitement ce désir, il est assuré de la béatitude de vie éternelle : et toi et tous tes suivants serez de Dieu bénis; et dites ces paroles, disparurent, laissant saint François plein de consolation. Lequel se leva de l'oraison, et retourna à son compagnon, et lui demanda si Dieu lui avait révélé rien; et il répondit que non. Alors saint François lui dit comment les saints apôtres lui étaient apparus, et ce que lui avaient révélé. De quoi chacun plein de liesse, déterminèrent de retourner dans la vallée de Spolète, laissant d'aller en France. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS DEMEURANT AVEC SES FRÈRES A PARLER DE DIEU, IL APPARUT AU MILIEU D'EUX.

ETANT saint François dans le commencement de l'Ordre recueilli avec ses compagnons à parler du Christ, en ferveur d'esprit il commanda à l'un d'eux qu'au nom de Dieu il ouvrît sa bouche, et parlât de Dieu selon que l'Esprit Saint lui inspirerait.

Accomplissant le frère le commandement et parlant de Dieu merveilleusement, saint François lui imposa silence, et commanda pareille chose à un autre frère. Obéissant icelui, et parlant de Dieu subtilement, saint François semblablement lui imposa silence, et commanda au troisième qu'il parlât de Dieu; lequel semblablement commença de parler si profondément des choses secrètes de Dieu, que certainement saint François connut que lui tout comme les deux autres parlait par l'Esprit Saint; et cela encore se démontra par exemple et par signe exprès : parce que, demeurant en ce parler, apparut le Christ béni au milieu d'eux sous les espèces et en forme d'un jouvenceau très beau; et les bénissant, tous les remplit de telle grâce et douceur que tous furent ravis hors d'eux-mêmes, et gisaient comme morts, ne sentant rien de ce monde. Et puis revenant à eux-mêmes, leur dit saint François : Frères miens très chers, remerciez Dieu, lequel a voulu par les bouches des simples révéler les trésors de la divine sapience; pour autant que Dieu est celui qui ouvre la bouche aux muets et fait parler très savamment les langues des simples. A sa louange. Amen.

COMMENT SAINTE CLAIRE MANGEA AVEC SAINT FRANÇOIS ET AVEC LES FRÈRES SES COMPAGNONS A SAINTE MARIE DES ANGES.



AINT François, quand il demeurait à Assise, souventes fois visitait sainte Claire, lui donnant de saints enseignements. Et parce qu'elle avait grandissime désir de manger une fois avec lui, et de ce le priait maintes fois, il ne lui voulut jamais faire cette consolation. Dont voyant ses compagnons le désir de sainte Claire, dirent à saint François : Père, il nous paraît que cette rigidité ne soit point selon la charité divine, que tu n'exauces sœur Claire,

vierge si sainte et chérie de Dieu, en une si petite chose comme est de manger avec toi ; et spécialement considérant qu'ensuite de ta prédication elle abandonna les richesses et les pompes du monde. Et de vrai, si elle te demandait grâce plus grande que n'est celle-ci, encore la devrais-tu faire à ta plante spirituelle. Alors saint François répondit : Vous paraît-il que je la doive exaucer ? Répondirent les compagnons : Père, oui, c'est chose digne que tu lui fasses cette grâce et consolation. Dit alors saint François : Puisqu'il paraît à vous, il me paraît aussi. Mais afin qu'elle soit plus consolée, je veux que ce manger se fasse à Sainte Marie des Anges ; pour autant qu'elle a été recluse à Saint Damien ; ainsi lui agréera de voir le couvent de Sainte Marie où elle fut tondue et faite épouse de Jésus Christ ; et là mangerons ensemble au nom de Dieu. Venant donc le jour ordonné à ce faire, sainte Claire sort du monastère avec une compagne, et accompagnée des compagnons de saint François vient à Sainte Marie des Anges ; et après qu'eurent salué dévotement la Vierge Marie devant son autel, où elle avait été tondue et voilée, ainsi la menèrent visitant le couvent, jusques à tant qu'il fut heure de déjeuner. Et entre temps saint François fit apprêter la table sur la terre nue, tout comme avait accoutumé de faire. Et venue l'heure de déjeuner, se mettent à s'asseoir ensemble saint François et sainte Claire, et un des compagnons de saint François avec la compagne de sainte Claire, et puis tous les autres compagnons s'accommodèrent à table humblement. Et pour la première viande saint François commença de parler de Dieu si suavement, si hautement et si merveilleusement que, descendant sur eux l'abondance de la divine grâce, tous furent en Dieu ravis. Et demeurant ainsi ravis, avec les yeux et avec les mains levées au ciel, les hommes d'Assise et de Bettona, et ceux de la contrée d'alentour, voyaient que Sainte Marie des Anges et tout le couvent, et la forêt qui était alors à côté du couvent, ardaient fortement ; et paraissait que ce fût un

grand feu qui occupait l'église et le couvent et la forêt ensemble. Pour laquelle chose les Assisiens avec grand hâte coururent là-bas pour éteindre le feu, croyant fermement que toutes choses ardissent. Mais arrivant au couvent, et ne trouvant rien qui fût ars, entrèrent dedans et trouvèrent saint François avec sainte Claire et avec toute leur compagnie ravis en Dieu par contemplation, et assis autour de cette humble table. Pourquoi ils comprirent certainement que ce avait été feu divin, et non matériel, lequel Dieu avait fait apparaître miraculeusement, pour démontrer et signifier le feu du divin amour duquel ardaient les âmes de ces saints frères et saintes nonnes ; d'où ils repartirent avec grande consolation dans leur cœur et avec sainte édification. Puis après grand espace, retournant en soi saint François, et sainte Claire ensemble avec les autres, et se sentant bien confortés de la nourriture spirituelle, peu se soucièrent de la nourriture corporelle. Et ainsi achevé ce béni déjeuner, sainte Claire bien accompagnée s'en retourna à Saint Damien. Pourquoi les sœurs, la voyant, eurent grande allégresse ; pour ce qu'elles craignaient que saint François ne l'eût mandée à régir quelque autre monastère, comme il avait déjà mandé sœur Agnès, sa sainte sœur, pour abbesse à régir le monastère de Monticelli de Florence ; et saint François aucune fois avait dit à sainte Claire : Apprête-toi, si besoin était que je te mandasse en un couvent ; et elle, comme fille de sainte obéissance, avait répondu : Père, je suis toujours apprêtée à aller où que vous me mandiez. Et partant les sœurs moult se réjouirent, quand elles l'eurent de retour : et sainte Claire resta d'ores en avant moult consolée. A la louange du Christ. Amen.



COMMENT SAINT FRANÇOIS REÇUT LE CONSEIL DE SAINTE CLAIRE ET DU SAINT FRÈRE SILVESTRE, QU'IL DUT EN PRÊCHANT CONVERTIR MOULT GENS; ET FIT LE TIERS ORDRE, ET PRÊCHA AUX OISEAUX, ET FIT DEMEURER COITES LES HIRONDELLES.



'HUMBLE serviteur du Christ saint François, peu de temps après sa conversion, ayant jà moult compagnons réunis et reçus à l'Ordre, entra en grand penser et en grande doutance de ce qu'il devait faire, ou bien de s'adonner seulement à prier, ou bien aucune fois à prêcher : et sur ce désirait beaucoup de savoir la volonté de Dieu. Et pour ce que la sainte humilité qui

était en lui ne le laissait présumer de soi, ni de ses oraisons, pensa de chercher la divine volonté avec les oraisons d'autrui. Dont il appela frère Massée, et lui dit ainsi : Va à sœur Claire et dis-lui de ma part qu'elle et aucunes des plus spirituelles compagnes dévotement prient Dieu que lui plaise me démontrer quel est le meilleur : que je m'adonne à prêcher, ou seulement à l'oraison. Et puis va à frère Silvestre, et dis-lui même chose. Icelui avait été dans le siècle ce monsieur Silvestre lequel avait vu de la bouche de saint François issir une croix d'or, laquelle était longue jusques au ciel et large jusques aux extrémités du monde : et ce frère Silvestre était de telle dévotion et de telle sainteté, que ce qu'il demandait à Dieu, l'obtenait et était exaucé, et souventes fois parlait avec Dieu ; et partant saint François avait en lui grande dévotion. S'en alla frère Massée, et selon le commandement de saint François fit l'ambassade d'abord à sainte Claire et puis à frère Silvestre. Lequel, l'ayant reçue, immédiatement se jeta en oraison, et priant eut la divine réponse, et retourna à frère Massée, et dit ainsi : Dieu dit ceci, que tu dises à frère François : que Dieu ne l'a pas appelé en cet état seulement pour lui, mais afin qu'il fasse fruit des âmes, et que moult par lui soient sauvés. Ayant eu cette réponse, frère Massée retourna à sainte Claire pour savoir ce qu'elle avait obtenu de Dieu, et elle répondit qu'elle et les autres compagnes avaient eu de Dieu cette même réponse laquelle avait eue frère Silvestre. Avec cette réponse retourna frère Massée à saint François, et saint François le reçut avec grandissime charité, lui lavant les pieds et lui apprêtant le déjeuner ; et après manger saint François appela frère Massée dans le bois ; et là devant lui s'agenouilla et se tira le capuchon, mettant les bras en croix, et lui demanda : Que commande mon Seigneur Jésus Christ que je fasse ? Répondit frère Massée que tant à frère Silvestre qu'à sœur Claire avec sa sœur, le Christ avait répondu et révélé : que sa volonté est que tu ailles prêcher par le monde,

parce qu'il ne t'a pas élu que pour toi seul, mais encore pour le salut des autres. Et alors saint François, ouïe cette réponse, et connue par elle la volonté de Jésus Christ, se leva sus avec grandissime ferveur et dit : Allons au nom de Dieu ; et prit pour compagnons frère Massée et frère Ange, hommes saints. Et allant avec impétuosité d'esprit, sans considérer route et sentier, arrivèrent à un castel qui se nomme Savurnian, et saint François se mit à prêcher, et commanda d'abord aux hirondelles, qui chantaient, qu'elles tinssent silence jusques à tant qu'il eût prêché ; et les hirondelles lui obéirent ; et là prêcha en telle ferveur que tous les hommes et les femmes de ce castel par dévotion lui voulaient aller derrière, et abandonner le castel ; mais saint François ne le souffrit, leur disant : N'ayez hâte et ne vous partez ; et j'ordonnerai ce que vous devez faire pour le salut de vos âmes : et alors pensa de faire le tiers Ordre, pour l'universel salut de tous. Et ainsi les laissant moult consolés et bien disposés à pénitence, se partit de là, et vint entre Cannaio et Bévagne. Et passant outre avec cette ferveur, leva les yeux, et vit quelques arbres au bord du chemin, dessus lesquels était une presque infinie multitude d'oiseaux ; de quoi saint François s'émerveilla, et dit aux compagnons : Vous m'attendrez çà dans le chemin, et j'irai prêcher à mes frères les oiseaux. Et entré dans le champ, commença de prêcher aux oiseaux qui étaient sur la terre ; et soudainement ceux qui étaient dessus les arbres s'en vinrent à lui, et ensemble tous et tous demeurèrent immobiles, durant que saint François acheva de prêcher : et puis encore ne se partaient, jusques à tant qu'il leur donna sa bénédiction. Et selon que raconta ensuite frère Massée à frère Jacques de Massa, allant saint François parmi eux et les touchant de sa robe, aucun pourtant ne se bougeait. La substance du prêche de saint François fut telle : Mes frères oiseaux, vous êtes moult tenus à Dieu votre Créateur, et toujours et en tout lieu le devez louer, pour autant qu'il vous a donné

liberté de voler en tout lieu, et encore vous a donné le vêtement double et triple ; ensuite parce qu'il réserva votre semence dans l'arche de Noé, afin que votre espèce ne vînt à manquer au monde ; encore lui êtes-vous tenus pour l'élément de l'air qu'il vous a départi. Outre cela, vous ne semez pas et ne moissonnez ; et Dieu vous paît, et vous donne les fleuves et les fontaines pour votre boire ; vous donne les monts et les vallées pour votre refuge, et les hauts arbres pour faire vos nids ; et comme ainsi soit que vous ne savez filer ni coudre, Dieu vous vêt, vous et vos fils ; dont moult vous aime votre Créateur, puisqu'il vous donne tels bienfaits ; et partant gardez-vous, mes frères, du péché d'ingratitude, et toujours faites étude de louer Dieu. Leur disant saint François ces paroles, ces oiseaux tous et tous commencèrent d'ouvrir les becs, et allonger les cols, et ouvrir les ailes, et révérentement incliner les têtes jusques à terre, et par leurs actes et leurs chants démontrer que les paroles du père saint leur donnaient grandissime plaisir ; et saint François avec eux ensemble se réjouissait, et se délectait, et s'émerveillait moult de telle multitude d'oiseaux et de leur très belle variété et de leur attention et familiarité ; pour laquelle chose il louait en eux dévotement le Créateur. Finalement achevée la prédication, saint François leur fit le signe de la croix, et leur donna licence de se partir ; et alors tous ces oiseaux en bande s'élevèrent dans l'air avec de merveilleux chants ; et puis, suivant la croix que leur avait faite saint François, se divisèrent en quatre parties ; et une partie vola vers l'Orient, et l'autre vers l'Occident, et l'autre vers le Midi, la quatrième vers l'Aquilon, et chaque bande s'en allait chantant de merveilleux chants ; en cela signifiant que comme par saint François gonfalonier de la croix du Christ il leur avait été prêché, et sur eux fait le signe de la croix, selon lequel ils s'étaient divisés entre les quatre parties du monde : ainsi la prédication de la croix du Christ renouvelée par saint François se devait par lui et par les

frères porter par tout le monde ; lesquels frères, à la manière des oiseaux, ne possédant aucune chose propre en ce monde, à la seule providence de Dieu remettent leur vie. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS PRIANT DE NUIT, UN TRÈS JEUNE FRÈRE NOVICE VIT LE CHRIST, LA VIERGE MARIE ET MOULT AUTRES SAINTS PARLER AVEC LUI.



U temps que vivait saint François, un enfant moult pur et innocent fut reçu dans l'Ordre ; et demeurait en un petit couvent, dans lequel les frères par nécessité dormaient sur les planches. Vint une fois saint François audit couvent, et le soir, dites complies, s'en alla dormir, pour se pouvoir lever la nuit à prier quand les autres frères dormiraient, comme il avait usage de faire. Ledit enfant se mit au cœur d'épier soigneusement les pas de saint François, pour pouvoir connaître sa sainteté, et spécialement savoir ce qu'il faisait la nuit, quand se levait. Et afin que le sommeil ne le déçût, se mit cet enfant à dormir au côté de saint François, et lia sa corde avec celle de saint François, pour sentir quand il se lèverait ; et de ce saint François ne sentit rien. Mais la nuit, dans le premier sommeil, quand tous les frères dormaient, saint François se leva, et trouva sa corde ainsi liée : et la dénoua si doucement que l'enfant ne le sentit, et s'en alla saint François seul dans le bois qui était proche du couvent, et entra en une pauvre cellule qui était là, et se mit en oraison. Après quelque moment se réveilla l'enfant, et trouvant la corde dénouée, et saint François levé, se leva lui aussi, et alla le cherchant : et trouvant ouvert l'huis d'où l'on allait au bois, pensa que saint François fût allé là, et entra aussi dans le bois. Et arrivant près du lieu où

saint François priait, commença d'ouïr un grand bruit de paroles ; et s'approchant davantage pour voir et pour entendre ce qu'il oyait, lui vint à voir une lumière admirable, laquelle entourait saint François, et en elle vit le Christ et la Vierge Marie, et saint Jean Baptiste, et l'Évangéliste, et grandissime multitude d'Anges, lesquels parlaient avec saint François. Ce voyant l'enfant et oyant, chut en terre évanoui ; puis, achevé le mystère de cette sainte apparition, retournant saint François au couvent, heurta du pied ledit enfant gisant comme mort en terre ; et par compassion le leva dans ses bras, comme fait le bon Pasteur à son ouaille, et le reporta au lit. Et puis sachant de lui comme il avait vu ladite vision, lui commanda qu'il ne la dît jamais à personne, c'est à savoir tant qu'il serait vivant. Et l'enfant, depuis croissant en grande grâce de Dieu et dévotion de saint François, fut notable homme dans l'Ordre, et après la mort de saint François révéla aux frères ladite vision. A la louange du Christ. Amen.

DU MERVEILLEUX CHAPITRE QUE TINT SAINT FRANÇOIS A SAINTE MARIE DES ANGES, OU FURENT PLUS DE CINQ MILLE FRÈRES.



E très fidèle serviteur du Christ saint François tint une fois un chapitre général à Sainte Marie des Anges, auquel chapitre se réunirent plus de cinq mille frères ; et y vint saint Dominique, chef et fondement de l'Ordre des Frères Prêcheurs, lequel alors allait de Bourgogne à Rome. Et oyant parler de la congrégation du chapitre que saint François faisait dans la plaine de Sainte Marie des Anges, l'alla voir avec sept frères de son Ordre. Fut encore audit chapitre un cardinal très dévot de saint François, auquel il avait prophétisé qu'il devait être pape, et ainsi fut ;

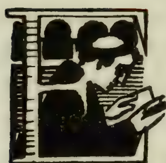
lequel cardinal était venu en grand zèle de Pérouse, où était la Cour, à Assise ; et chaque jour venait voir saint François et ses frères, et aucune fois chantait la messe, aucune fois faisait le sermon aux frères en chapitre ; et prenait ledit cardinal grandissime plaisir et dévotion quand venait visiter ce saint collége. Et voyant en cette plaine les frères siéger autour de Sainte Marie groupe par groupe, quarante ici, là cent ou quatre-vingts ensemble, tous occupés seulement à discourir de Dieu, en oraisons, en larmes, en exercices de charité, et demeurant en tel silence et en telle modestie que ne s'y entendait pas un bruit, pas une dispute ; et s'émerveillant de telle multitude ainsi ordonnée, avec larmes et grande dévotion disait : Vraiment ceci est le camp des Chevaliers de Dieu. On n'oyait en telle multitude personne parler de fables ou bouffonneries ; mais partout où se réunissait un groupe de frères, ou ils priaient, ou ils disaient l'office, ou ils pleuraient leurs péchés et ceux de leurs bienfaiteurs, ou ils discouraient du salut des âmes. Y avait en ce camp des tentes faites de claies et de nattes, divisées par escadrons, pour les frères des diverses provinces ; et partant l'on appela ce chapitre le chapitre des Claies, ou encore des Nattes. Leurs lits étaient la terre nue, et quelques uns avaient un peu de paille ; les oreillers étaient ou de pierres, ou de bois. Pour laquelle cause, telle était la dévotion vers eux de quiconque les oyait ou voyait, et tel le renom de leur sainteté, que de la Cour du Pape qui était alors à Pérouse, et des autres terres de la vallée de Spolète venaient les voir moult comtes, barons et chevaliers, et autres gentilshommes, et moult gens du peuple et cardinaux et évêques et abbés avec moult autres clercs, pour voir cette si sainte et grande et humble congrégation que le monde n'eut onques de tant de saints hommes ensemble : et principalement venaient voir le chef et père très saint de cette sainte gent, lequel avait dérobé au monde si belle proie, et réuni si beau et dévot troupeau à suivre les traces du vrai Pasteur Jésus Christ. Étant donc réuni tout le

chapitre général, le saint père de tous et ministre général saint François en ferveur d'esprit annonce la parole de Dieu : et leur prêche à voix haute ce que l'Esprit Saint lui faisait parler ; et pour thème de sermon proposa ces paroles : Fils miens, de grandes choses avons-nous promises à Dieu ; de trop plus grandes sont promises à nous par Dieu ; observons celles que nous avons promises à lui ; et attendons certainement celles qui sont promises à nous. Brève est la joie du monde ; mais la peine qui la suit est perpétuelle ; petite est la peine de cette vie, mais la gloire de l'autre vie est infinie. Et sur ces paroles prêchant très dévotement, confortait et induisait les frères à obéissance et à révérence de la sainte Mère Église, et à la charité fraternelle, et à prier Dieu pour tout le peuple, et avoir patience dans les adversités du monde et tempérance dans les prospérités, et tenir pureté et chasteté angélique, et avoir paix et concorde avec Dieu et avec les hommes et avec la propre conscience, et amour et observance de la très sainte pauvreté. Et alors il dit : Je commande par mérite de la sainte obéissance, à vous tous qui êtes congrégés ici, que nul de vous n'ait cure ni sollicitude d'aucune chose de manger ou de boire, ou de choses nécessaires au corps, mais seulement vous appliquez à prier et louer Dieu ; et toute la sollicitude de votre corps laissez à lui, pour autant qu'il a spéciale cure de vous. Et tous et tous reçurent ce commandement avec cœur allègre et visage joyeux ; et achevé le sermon de saint François, tous se jetèrent en oraison. De quoi saint Dominique, lequel était présent à toutes ces choses, fortement s'émerveilla du commandement de saint François, et le réputait indiscret ; ne pouvant penser comment telle multitude se pût diriger sans avoir nulle cure et sollicitude des choses nécessaires au corps. Mais le premier Pasteur, le Christ béni, voulant montrer comme il a cure de ses ouailles et singulier amour de ses pauvres, incontinent inspira aux gens de Pérouse, de Spolète, de Foligno, de Spello et d'Assise et des autres terres alentour, qu'ils

portassent à manger et à boire à cette sainte congrégation. Et voici soudainement venir des susdites terres hommes avec mulets, chevaux et chars, chargés de pain et de vin, de fèves et de fromage et d'autres bonnes choses à manger, selon qu'aux pauvres du Christ besoin était. Outre ce apportaient nappes, cruchons, gobelets, verres et autres vases qui étaient utiles à telle multitude : et bienheureux se réputait qui le plus de choses pouvait porter, ou plus attentivement servir ; à tant que même les chevaliers et les barons, et autres gentilshommes qui venaient voir, avec grande humilité et dévotion d'ores en avant les servaient. Pour laquelle chose saint Dominique, voyant ces choses, et connaissant vraiment que la providence divine opérait en eux, humblement reconnut qu'avait faussement jugé saint François de commandement indiscret ; et allant à lui s'agenouilla, et humblement dit sa coulpe, et ajouta : Vraiment Dieu a cure spéciale de ces saints petits pauvres, et je ne le savais point ; et je d'ores en avant promets d'observer l'évangélique sainte pauvreté ; et maudis de la part de Dieu tous les frères de mon Ordre lesquels dans ledit Ordre présumeront d'avoir biens en propre. Adonc saint Dominique fut moult édifié de la foi du très saint François, et de l'obéissance et de la pauvreté d'un si grand et ordonné collége, et de la providence divine, et de la copieuse abondance de tout bien. En ce même chapitre fut dit à saint François que moult frères portaient le cilice sur les chairs, et des cercles de fer ; pour laquelle chose moult étaient malades, et aucuns en mouraient, et moult en étaient empêchés de prier. De quoi saint François, comme très discret père, commanda par la sainte obéissance que quiconque eût ou cilice, ou cercle de fer, se le retirât, et le déposât devant lui, et ainsi firent ; et furent dénombrés bien cinq cents cilices de fer, et trop plus de cercles, tant pour les bras que pour le ventre, à tant qu'ils firent un grand monceau : et saint François les fit laisser là. Après que fut achevé le chapitre, saint François les

confortant au bien, et leur enseignant comme ils devaient échapper sans péché de ce monde mauvais, avec la bénédiction de Dieu et la sienne les renvoya à leurs provinces, tous consolés de liesse spirituelle. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT DE LA VIGNE DU PRÊTRE DE RIÈTE, DANS LA MAISON DE QUI PRIAIT SAINT FRANÇOIS, PAR LA GRANDE FOULE QUI VENAIT A LUI FURENT ARRACHÉS ET CUEILLIS LES RAISINS; ET PUIS MIRACULEUSEMENT FIT PLUS DE VIN QUE JAMAIS, COMME SAINT FRANÇOIS LUI AVAIT PROMIS. ET COMMENT DIEU RÉVÉLA A SAINT FRANÇOIS QU'IL AURAIT PARADIS A SA MORT.



TANT une fois saint François gravement malade des yeux, monseigneur Ugolin cardinal protecteur de l'Ordre, par grande tendresse qu'il avait de lui, lui écrivit qu'il l'allât trouver à Riète, où étaient d'excellents médecins des yeux. Alors saint François, reçue la lettre du cardinal, s'en alla en premier à Saint Damien, où était sainte Claire très dévote épouse du Christ, pour lui donner aucune consolation, et puis aller au cardinal. Étant là saint François, la nuit suivante empira tellement des yeux qu'il ne voyait point de lumière ; pourquoi ne se pouvant partir, sainte Claire lui fit une pauvre cellule de roseaux, dans laquelle il se pût mieux reposer. Mais saint François, tant pour la douleur de l'infirmité que pour la multitude des souris qui lui faisaient grandissime ennui, aucunement ne pouvait reposer ni de jour ni de nuit. Et souffrant davantage de cette peine et tribulation, commença de penser et de connaître que c'était un fléau de Dieu pour ses péchés ; et commença de remercier Dieu avec tout son cœur et par la bouche, et puis criait à haute voix, et dit : Seigneur

mien, je suis digne de ceci et de trop pire encore. Seigneur mien Jésus Christ, bon Pasteur, qui pour nous pécheurs as placé ta miséricorde en diverses peines et angoisses corporelles, concède à moi ta brebis cette grâce et vertu, que pour nulle infirmité et angoisse ou douleur je ne me départe de toi. Et en cette oraison lui vint une voix du ciel qui dit : François, réponds-moi : si toute la terre fût or, et toutes les mers et fontaines et fleuves fussent baume, et tous les monts et collines et les rochers fussent pierres précieuses ; et que tu trouvasses un autre trésor plus noble que ces choses, autant que l'or est plus noble que la terre, et le baume que l'eau, et les pierres précieuses plus que les monts et les rochers, et que te fût donné par cette infirmité ce plus noble trésor, n'en devrais-tu être bien content et bien réjoui ? Répondit saint François : Seigneur, je suis indigne de si précieux trésor ; et la voix de Dieu lui disait : Réjouis-toi, François, pour ce que icelui est le trésor de la vie éternelle, lequel je te réserve, et dès ores je t'en investis ; et cette infirmité et affliction est arrhe de ce trésor bienheureux. Alors saint François appela son compagnon, avec grandissime allégresse de si glorieuse promesse, et dit : Allons au cardinal ; et consolant en premier sainte Claire avec saintes paroles, et d'elle humblement se congédiant, prit le chemin vers Riète. Et quand il arriva auprès, telle multitude de peuple vint à sa rencontre que pour ce il ne voulut entrer dans la cité ; mais s'en alla à une église qui était près de la cité peut-être à deux milles. Sachant les citadins qu'il était à ladite église, couraient tant alentour pour le voir, que la vigne de ladite église toute se gâtait, et les raisins étaient tous cueillis : de quoi le prêtre fort s'affligeait dans son cœur, et se repentit d'avoir reçu saint François dans son église. Étant par Dieu révélé à saint François le penser du prêtre, le fit appeler à soi, et lui dit : Père très cher, combien de charges de vin te rend cette vigne l'année où elle te rend le mieux ? Il répondit : Douze charges. Dit saint François : Je te prie, père,

que tu supportes patiemment que je demeure ici quelques jours, pour ce que j'y trouve moult repos; et laisse prendre à toute personne du raisin de cette vigne tienne, pour l'amour de Dieu, et de moi pauvret; et je te promets de la part de mon Seigneur Jésus Christ qu'elle t'en rendra chaque année vingt charges. Et ce faisait saint François de demeurer là, pour le grand fruit des âmes qu'il se voyait faire des gens qui y venaient; desquels moult se partaient enivrés du divin amour, et abandonnaient le monde. Se confia le prêtre en la promesse de saint François, et laissa librement la vigne à ceux qui venaient à lui. Merveilleuse chose! la vigne fut du tout gâtée et cueillie, si bien qu'à peine y restèrent quelques grappes de raisins. Vient le temps de la vendange; et le prêtre recueille ces grappes, et les met dans la cuve et foule, et selon la promesse de saint François recueille vingt charges d'excellent vin. Dans lequel miracle manifestement se donna à entendre que comme par le mérite de saint François la vigne dépouillée de raisins abonda en vin, ainsi le peuple chrétien stérile de vertus par le péché, par les mérites et doctrine de saint François souventes fois abondait en bons fruits de pénitence. A la louange du Christ. Amen.

D'UNE MOULT BELLE VISION QUE VIT UN JEUNE FRÈRE, LEQUEL AVAIT EN TELLE ABOMINATION LE FROC, QU'IL ÉTAIT DISPOSÉ A LAISSER L'HABIT, ET SORTIR DE L'ORDRE.



UN jouvenceau fort noble et délicat vint à l'Ordre de saint François : lequel après quelques jours, par instigation du Démon, commença d'avoir en telle abomination l'habit qu'il portait, que lui paraissait porter un sac vilissime; il avait horreur des manches, abominait le capuchon, et la longueur et la rudesse lui en paraissaient un fardeau insupportable. Et croissant aussi le

dégoût de l'Ordre, il se délibéra finalement de laisser l'habit et retourner au monde. Avait icelui déjà pris pour usage, selon que lui avait enseigné son maître, à quelque heure qu'il passât devant l'autel du couvent, dans lequel se conservait le Corps du Christ, de s'agenouiller avec grande révérence, et tirer son capuchon, et avec les bras croisés s'incliner. Advint que dans la nuit dans laquelle il devait partir et sortir de l'Ordre, se trouva qu'il passa devant l'autel du couvent ; et y passant selon l'usage s'agenouilla et fit révérence. Et soudainement fut ravi en esprit, et lui fut montrée par Dieu une merveilleuse vision : pour autant qu'il vit devant soi une presque infinie multitude de saints, en manière de procession, deux à deux, vêtus de très beaux et précieux vêtements de drap, et leur face et leurs mains resplendissaient comme le soleil, et ils allaient avec chants et musique d'Anges ; parmi lesquels saints deux étaient plus noblement vêtus et ornés que tous les autres ; et étaient entourés de telle clarté qu'ils donnaient grandissime stupeur à qui les regardait ; et presque dans la fin de la procession il en vit un orné de telle gloire qu'il paraissait un chevalier nouveau, plus honoré que les autres. Voyant ce jouvenceau ladite vision, s'émerveillait et ne savait que cette procession voulût dire, et n'était point hardi de le demander, et demeurait stupéfait de douceur. Et étant néanmoins passée toute la procession, icelui pourtant prend hardiesse, et court derrière les derniers, et avec grand crainte les interroge, disant : O très chers, je vous prie que vous plaise me dire qui sont ceux-là si merveilleux lesquels sont en cette procession si vénérable ? Eux répondent : Sache, fils, que nous sommes tous frères mineurs, lesquels venons ores de la gloire de Paradis. Et encore icelui demande : Qui sont ces deux qui resplendissent plus que les autres ? Eux répondent : Ceux-ci sont saint François et saint Antoine : et ce dernier que tu as vu si honoré est un saint frère qui mourut nouvellement : lequel, pour ce que vaillamment il combattit contre les tentations,

et persévéra jusques à la fin, nous le menons ores en triomphe à la gloire de Paradis ; et ces vêtements de drap si beaux que nous portons, nous sont donnés par Dieu en échange des rudes tuniques, lesquelles nous portions patiemment dans l'Ordre ; et la glorieuse clarté qu'en nous tu vois nous est donnée par Dieu pour l'humble pénitence et pour la sainte pauvreté et obéissance et chasteté, lesquelles nous observâmes jusques à la fin. Et partant, fils, qu'il ne te soit dur de porter le sac si fructueux de l'Ordre ; pour ce que, si avec le sac de saint François pour l'amour du Christ tu déprises le monde, et mortifies la chair, et contre le Démon combats vaillamment, tu auras tout avec nous semblable vêtement et clarté de gloire. Et, dites ces paroles, le jouvenceau retourna en soi-même ; et conforté par la vision, chassa de soi toute tentation, reconnut sa coulpe devant le gardien et les frères; et d'ores en avant désira la rudesse de la pénitence et des vêtements, et finit sa vie dans l'Ordre en grande sainteté. A la louange du Christ. Amen.

DU TRÈS SAINT MIRACLE QUE FIT SAINT FRANÇOIS, QUAND IL CONVERTIT LE TRÈS FÉROCE LOUP D'AGOBBIO.



AU temps que saint François demeurait dans la cité d'Agobbio, dans le pays d'Agobbio apparut un loup très grand, terrible et féroce, lequel non seulement dévorait les animaux, mais encore les hommes, à tant que tous les citadins étaient en grand peur, parce que souventes fois s'approchait de la cité ; et tous allaient en armes quand ils sortaient de la cité, comme s'ils allaient combattre ; et ce nonobstant ne se pouvait défendre de lui, qui le rencontrait seul ; et par peur de ce loup en vinrent à tant que personne n'osait sortir de cette terre. Pour laquelle chose



saint François ayant compassion des hommes de cette terre, s'en voulut sortir au devant de ce loup, malgré que les citadins du tout ne le lui conseillaient : et se faisant le signe de la très sainte croix, sortit hors de cette terre, lui avec ses compagnons, reposant en Dieu toute sa confiance. Et les autres doutant d'aller plus outre, saint François prit le chemin vers le lieu où était le loup. Et voici que, le voyant moult citadins lesquels étaient venus voir ce miracle, ledit loup s'en vient à la rencontre de saint François avec la gueule ouverte : et s'approchant de lui, saint François lui fait le signe de la très sainte croix, et l'appelle à soi et lui dit ainsi : Viens ci, frère loup ; je te commande de la part du Christ que tu ne fasses mal ni à moi ni à personne. Admirable chose ! tout soudain que saint François eut fait la croix, le loup terrible

ferma la gueule, et s'arrêta de courir; et le commandement fait, vint débonnairement, comme un agneau, et se jeta aux pieds de saint François à gésir. Et alors saint François lui parla ainsi : Frère loup, tu fais moult dommages en ces pays, et as fait grands maléfices, gâtant et tuant les créatures de Dieu, sans sa licence : et non seulement as occis et dévoré les bêtes, mais as été trop hardi que d'occire les hommes, faits à l'image de Dieu : pour laquelle chose tu es digne des fourches, comme larron et homicide très mauvais ; et toutes gens crient et murmurent de toi, et toute cette terre t'est ennemie. Mais je veux, frère loup, faire la paix entre toi et iceux ; si bien que tu ne les offenses plus, et qu'ils te pardonnent toute offense passée, et que ni les hommes ni les chiens plus ne te poursuivent. Dites ces paroles, le loup avec mouvements du corps et de la queue et des yeux, et en inclinant la tête, montrait d'accepter ce que saint François disait, et de le vouloir observer. Alors saint François reprit : Frère loup, puisque te plaît de faire et de tenir cette paix, je te promets que je te ferai donner ton entretien continument, tant que tu vivras, par les hommes de cette terre, si bien que tu ne pâtiras plus de faim, pour autant que je sais bien que c'est par la faim que tu as fait tout le mal. Mais puisque je te mendie cette grâce, je veux, frère loup, que tu me promettes que tu ne nuiras onques à pas une personne humaine, ni à pas un animal : me le promets-tu ? Et le loup en inclinant la tête fit signe évident qu'il promettait. Et saint François dit encore : Frère loup, je veux que tu me fasses foi de cette promesse, afin que je m'y puisse bien fier ; et saint François étendant la main pour recevoir sa foi, le loup leva le pied droit de devant, et domestiquement le posa sur la main de saint François, lui donnant ainsi le signe de foi qu'il pouvait. Et alors dit saint François : Frère loup, je te commande au nom de Jésus Christ que tu viennes ores avec moi, sans douter de rien, et allons arrêter cette paix au nom de Dieu. Et le loup obéissant

s'en va avec lui, en la façon d'un agneau débonnaire ; de quoi les citadins, ce voyant, fortement s'émerveillaient. Et soudain cette nouvelle se sut par toute la cité : de quoi toutes gens, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, courent à la place voir le loup avec saint François. Et étant bien réuni tout le peuple, se lève saint François debout et leur prêche, disant entre autres choses comment pour leurs péchés Dieu permet telles choses et pestilences : et que trop plus périlleuse est la flamme de l'Enfer, laquelle est pour durer éternellement aux damnés, que n'est la rage du loup, lequel ne peut occire sinon le corps : combien est donc à craindre la gueule de l'Enfer, quand la gueule d'un petit animal tient en peur et en tremblement une telle multitude ! Retournez donc à Dieu, mes très chers, et faites digne pénitence de vos péchés ; et Dieu vous délivrera du loup dans le temps présent, et dans le futur du feu infernal. Et fini le prêche, dit saint François : Oyez, mes frères : frère loup, qui est ici devant vous, m'a promis, et m'en a fait foi, de faire paix avec vous, et de ne vous offenser jamais en chose aucune ; et vous lui promettez de lui donner chaque jour les choses nécessaires ; et je me porte caution pour lui qu'il observera fermement le pacte de la paix. Alors tout le peuple d'une voix promit de le nourrir continument. Et saint François devant tous dit au loup : Et toi, frère loup, promets-tu d'observer avec ceux-ci le pacte de la paix, que tu n'offenses ni les hommes, ni les animaux, ni aucune créature ? Et le loup s'agenouille, et incline la tête ; et avec des mouvements débonnaires du corps et de la queue et des oreilles démontre, autant qu'il est possible, de vouloir leur observer tout le pacte. Dit saint François : Frère loup, je veux que, comme tu m'as donné foi de cette promesse hors de la porte, ainsi devant tout le peuple tu me donnes foi de ta promesse, et que tu ne me duperas point de ma promesse et de la caution que j'ai faite pour toi. Alors le loup levant le pied droit, le mit dans la main de saint

François. Dont pour cet acte et les autres rapportés ci dessus y eut telle allégresse et admiration dans tout le peuple, tant pour la dévotion du saint, et tant pour la nouveauté du miracle, et tant pour la paix du loup, que tous commencèrent de crier au ciel, louant et bénissant Dieu, lequel leur avait mandé saint François qui par ses mérites les avait délivrés de la gueule de la bête cruelle. Et puis ledit loup vécut deux ans en Agobbio ; et entrait domestiquement par les maisons, de porte en porte, sans faire mal à personne et sans en être fait à lui ; et fut nourri courtoisement par les gens ; et s'en allant ainsi par le pays et par les maisons, onques nul chien ne lui aboyait derrière. Finalement, après deux ans, frère loup se mourut de vieillesse ; de quoi les citadins menaient grand deuil, pour autant que le voyant aller si débonnaire par la cité, se recordaient mieux la vertu et sainteté de saint François. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS DOMESTIQUA LES TOURTERELLES SAUVAGES.



N jouvenceau avait pris un jour moult tourterelles et les portait à vendre. Le rencontrant saint François, lequel toujours avait singulière pitié des animaux débonnaires, regardant ces tourterelles d'un œil pitoyable, dit au jouvenceau : O bon jouvenceau, je te prie que tu me les donnes, et que des oiseaux ainsi innocents, auxquels dans la sainte Écriture sont assimilées les âmes chastes et humbles et fidèles, ne viennent aux mains de cruels qui les tuent. Soudain icelui, inspiré de Dieu, les donna toutes à saint François; et lui, les recevant en son sein, commença de leur parler doucement : O sœurs miennes, tourterelles simples et innocentes et chastes, pourquoi vous laissez-vous prendre ? ores

voici que je vous veux échapper de la mort et vous faire des nids, afin que vous fassiez fruit et multipliiez, selon le commandement de votre Créateur. Et va saint François et à toutes fait un nid. Et elles, en usant, commencèrent de faire œufs et enfanter devant les frères : et ainsi domestiquement demeuraient et usaient avec saint François et avec les autres frères, comme si elles eussent été poules toujours nourries par eux ; et jamais ne se partirent, jusques à tant que saint François avec sa bénédiction leur donna licence de se partir. Et au jouvenceau qui les lui avait données dit saint François : Fils, tu seras encore frère en cet Ordre, et serviras gracieusement Jésus Christ. Et ainsi fut : pour ce que ledit jouvenceau se fit frère et vécut dans l'Ordre avec grande sainteté. A la louange du Christ. Amen.

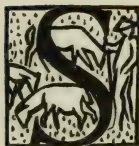
COMMENT SAINT FRANÇOIS DÉLIVRA LE FRERE QUI ÉTAIT EN PÉCHÉ AVEC LE DÉMON.



DEMEURANT une fois saint François en oraison dans le couvent de la Portioncule, vit par divine révélation tout le couvent entouré et assiégé des Démons, tout ainsi que par une grande armée. Mais aucun d'eux ne pouvait toutefois entrer au dedans du couvent ; pour autant que ces frères étaient de telle sainteté, que les Démons n'avaient moyen d'entrer dedans. Mais pourtant persévérant ainsi, un de ces frères vint à s'irriter contre un autre, et pensait en son cœur comment il le pourrait accuser, et se venger de lui. Pour laquelle chose, demeurant icelui en ce mal penser, le Démon, ayant l'entrée ouverte, entra dans le couvent, et se posa sur le col de ce frère. Et voyant le miséricordieux et attentif pasteur, lequel veillait toujours sur ses troupeaux, que le loup était entré à dévorer son ouaille, fit subitement appeler à soi

ce frère, et lui commanda que tout à l'heure il dût découvrir le venin de la haine conçue contre le prochain, pour laquelle il était dans les mains de l'ennemi. De quoi icelui pris de peur, pour ce qu'il se voyait compris du père saint, découvrit tout son venin et rancœur, et reconnut sa coulpe et en demanda humblement pénitence avec miséricorde ; et fait cela, absous qu'il fut du péché et reçue la pénitence, subitement devant saint François le Démon se partit ; et le frère ainsi délivré des mains de la cruelle bête, par la bonté du bon pasteur, remercia Dieu : et retournant corrigé et bien enseigné au troupeau du saint pasteur, vécut depuis en grande sainteté. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS CONVERTIT A LA FOI LE SOUDAN DE BABYLONE, ET LA RIBAUDE QUI LE REQUIT DE PÉCHÉ.



AINT François, pressé du zèle de la foi du Christ et du désir du martyre, alla une fois outremer avec douze siens compagnons très saints, pour s'en aller droit au Soudan de Babylone. Et venant en une contrée de Sarrasins, où les passages étaient gardés par certains hommes si cruels que nul chrétien qui y passât ne pouvait échapper qu'il ne fût mort ; comme plut à Dieu, ils ne furent morts, mais pris, battus et liés furent menés devant le Soudan. Et étant devant lui saint François, enseigné par l'Esprit Saint, prêcha si divinement la foi du Christ, que même voulait-il entrer dans le feu pour elle. Pourquoi le Soudan commença d'avoir grandissime dévotion en lui, tant pour la constance de sa foi, que pour le mépris du monde qu'il voyait en lui ; pour autant que de lui ne voulait recevoir aucun don, étant très pauvre ; et aussi bien pour la ferveur du martyre qu'il voyait en lui. Et de ce

point en avant le Soudan l'oyait volontiers, et le pria que souventes fois retournât à lui, concédant librement à lui et à ses compagnons qu'ils pussent prêcher partout où leur plairait. Et leur donna un signe, avec lequel ils ne pussent être offensés de personne. Ayant donc cette licence ainsi octroyée, saint François manda ces siens élus compagnons, deux à deux, en divers pays de Sarrasins à prêcher la foi du Christ; et lui avec l'un d'eux élut une contrée. En laquelle venant, entra en une auberge pour se reposer : et là y avait une femme très belle du corps mais laide de l'âme, laquelle maudite femme requit saint François de péché. Et lui dit saint François : J'accepte, allons au lit ; et elle le menait à sa chambre. Et dit saint François : Viens avec moi, je te mènerai à un lit très beau : et la mena à un très grand feu qui se faisait en cette maison ; et en ferveur d'esprit se dépouille nu, et se jette à côté de ce feu dessus le foyer enflammé, et invite cette femme qu'elle se dépouille et aille gésir avec lui en ce lit emplumé et beau. Et demeurant ainsi saint François un grand moment avec visage allègre, et n'ardant ni point ne noircissant, cette femme par tel miracle épouvantée, et touchée de componction dans son cœur, non seulement se repentit du péché et de la male intention, mais même se convertit parfaitement à la foi du Christ, et devint de telle sainteté, que par elle moult âmes se sauvèrent en cette contrée. A la parfin, voyant saint François ne pouvoir faire plus de fruit en ces pays, par divine révélation se disposa avec tous les siens compagnons à retourner parmi les fidèles ; et les ayant réunis tous ensemble, retourna au Soudan et prit de lui congé. Et alors lui dit le Soudan : Frère François, volontiers me convertirais-je à la foi du Christ, mais je crains de le faire à cette heure ; pour ce que, si ceux-ci l'apprenaient, ils occiraient moi et toi avec tous les tiens compagnons : et pour autant que tu peux encore faire moult bien, et que j'ai à achever certaines choses de moult grand poids, ne veux-je ores causer ta mort et la mienne,

mais enseigne-moi comme je peux me sauver : et je suis apprêté à faire ce que tu m'imposeras. Dit alors saint François : Sire, ores me partirai-je de vous ; mais après que je serai retourné en mes pays et allé au ciel par la grâce de Dieu, après ma mort, selon que plaira à Dieu, je te manderai deux de mes frères, desquels tu recevras le saint baptême du Christ, et seras sauvé, comme m'a révélé mon Seigneur Jésus Christ. Et toi cependant te délie de tout empêchement, afin que quand viendra à toi la grâce de Dieu, elle te trouve apprêté à foi et dévotion. Et ainsi promit de faire et fit. Cela fait, saint François s'en retourna avec ce vénérable collège de ses saints compagnons : et après quelques années saint François par la mort corporelle rendit l'âme à Dieu. Et le Soudan étant malade attend la promesse de saint François et fait tenir des gardes à certains passages ; commandant que si deux frères y apparaissaient en habit de saint François, de suite fussent menés à lui. En ce temps apparut saint François à deux frères et leur commanda que sans délai allassent au Soudan et procurassent son salut, selon qu'il lui avait promis. Lesquels frères de suite se partirent, et, passant la mer, par lesdites gardes furent menés au Soudan. Et les voyant le Soudan, eut très grande allégresse et dit : Ores sais-je vraiment que Dieu m'a mandé ses serviteurs pour mon salut, selon la promesse que me fit saint François par révélation divine. Recevant donc information de la foi du Christ, et le saint baptême desdits frères, ainsi régénéré au Christ se mourut en cette maladie, et fut sauve son âme par les mérites et opération de saint François.

COMMENT SAINT FRANÇOIS MIRACULEUSEMENT GUÉRIT LE LÉPREUX DE L'AME ET DU CORPS; ET CE QUE LUI DIT L'AME ALLANT AU CIEL.



E vrai disciple du Christ monsieur saint François, vivant en cette misérable vie, avec tout son effort s'ingéniait de suivre Jésus Christ le maître parfait; dont advenait souventes fois par divine opération, que si d'un il guérissait le corps, Dieu à la même heure lui guérissait l'âme, tout comme on lit du Christ. Et pour ce que non seulement il servait volontiers les lépreux, mais outre ce avait ordonné que les frères de son Ordre, allant ou demeurant par le monde, servissent les lépreux pour l'amour du Christ, lequel voulut pour nous être réputé lépreux; advint une fois qu'en un lieu proche de celui où demeurait alors saint François, les frères servaient dans un hôpital les lépreux et malades : dans lequel était un lépreux si impatient et insupportable et arrogant que chacun croyait certainement, et ainsi était, qu'il fût envahi du Démon; pour autant qu'il vilainait de paroles et de coups si outrageusement quiconque le servait, et, qui pis était, vitupéreusement blasphémait le Christ béni et sa très sainte Mère la Vierge Marie; tant que par nul moyen ne se trouvait qui le pût ou voulût servir. Et encore que les frères s'étudiassent de supporter patiemment leurs propres injures et vilenies, pour accroître le mérite de la patience; néanmoins ne pouvant leurs consciences souffrir celles du Christ et de sa Mère, du tout déterminèrent d'abandonner ledit lépreux; mais ne le voulurent faire jusques à tant qu'ils l'eussent signifié selon la règle à saint François, lequel demeurait alors en un couvent proche de là. Et comme ils le lui eurent signifié, saint François s'en vint à ce lépreux pervers, et venant à lui, le salua, disant : Dieu te donne paix, frère mien très cher. Répond le lépreux tout grondant : Et

quelle paix puis-je avoir de Dieu, qui m'a ôté la paix et tout bien, et m'a fait tout pourri et puant ? Et saint François dit : Fils, aie patience ; pour ce que les infirmités des corps nous sont données par Dieu en ce monde pour le salut de l'âme, pour ce qu'elles sont de grand mérite quand elles sont supportées en paix. Répond le malade : Et comment puis-je supporter en paix la peine continue qui m'afflige le jour et la nuit ? Et non seulement suis-je affligé de cette maladie mienne, mais pis me font les frères que tu me donnas pour qu'ils me servissent, et ne me servent comme ils doivent. Alors saint François, connaissant par révélation que ce lépreux était possédé du mauvais esprit, alla et se mit en oraison et pria dévotement Dieu pour lui. Et faite l'oraison, retourna à lui et dit ainsi : Fils, je te veux servir moi, puisque tu ne te te contentes des autres. Il me plaît, dit le malade ; mais que me pourras-tu faire plus que les autres ? Répond saint François : Ce que tu voudras je ferai. Dit le lépreux : Je veux que tu me laves tout et tout ; pour ce que je pue si fortement, que moi-même ne me puis souffrir. Alors saint François tout soudain fait chauffer eau avec moult herbes odoriférantes ; puis dépouille icelui et commence de le laver avec ses mains, et un autre frère mettait l'eau dessus. Et par divin miracle, où saint François touchait avec ses saintes mains, se partait la lèpre et demeurait la chair parfaitement assainie. Et comme la chair se commença d'assainir, ainsi se commença d'assainir l'âme, dont se voyant le lépreux commencer de guérir, commença d'avoir grande componction et repentance de ses péchés et de pleurer très amèrement ; en sorte que, durant que le corps se nettoyait au dehors de la lèpre par le lavage d'eau, l'âme se nettoyait au dedans du péché par contrition et par les larmes. Et étant complètement assaini quant au corps et quant à l'âme, humblement se rendit à confesse et disait pleurant à haute voix : Malheur à moi, car je suis digne de l'Enfer pour les vilenies et injures que j'ai faites et dites aux frères, et pour l'impatience et les blasphèmes

que j'ai eus contre Dieu ; dont pendant quinze jours persévéra en amer pleurement de ses péchés et à demander miséricorde à Dieu, se confessant au prêtre entièrement. Et saint François, voyant un si exprès miracle, lequel Dieu avait opéré par ses mains, remercia Dieu et se partit, allant de là en des pays très lointains : pour ce que par humilité voulait fuir toute gloire mondaine, et en toutes ses opérations seulement cherchait l'honneur et la gloire de Dieu et non la sienne propre. Puis, comme à Dieu plut, ledit lépreux, guéri du corps et de l'âme, après quinze jours de sa pénitence, tomba malade d'autre maladie ; et armé des sacrements de la sainte mère Église, se mourut saintement ; et son âme, allant au Paradis, apparut dans les airs à saint François qui se tenait en un bois en oraison, et lui dit : Me reconnais-tu ? Qui es-tu ? dit saint François. Et il dit : Je suis le lépreux que le Christ béni guérit par tes mérites, et aujourd'hui je vais à la vie éternelle : dont je rends grâces à Dieu et à toi. Bénie soit ton âme et ton corps, et bénies tes paroles et œuvres ; pour ce que par toi moult âmes se sauveront dans le monde ; et sache qu'il n'est jour au monde, dans lequel les saints Anges et les autres saints ne remercient Dieu des saints fruits que toi et ton Ordre faites en diverses parties du monde ; et partant conforte-toi et remercie Dieu, et demeure avec sa bénédiction. Et dites ces paroles, s'en alla au ciel ; et saint François resta moult consolé. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS CONVERTIT TROIS LARRONS HOMICIDES, ET SE FIRENT FRÈRES ; ET DE LA NOBLE VISION QUE VIT L'UN D'EUX, LEQUEL FUT TRÈS SAINT FRÈRE.

SAINT François alla une fois par le district du Bourg Saint Sépulcre, et passant par un castel qui se nomme Mont Casal, vint à lui un jouvenceau noble et moult délicat et lui dit : Père, je

voudrais moult volontiers être de vos frères. Répondit saint François : Fils, tu es jeune, délicat et noble; peut-être que tu ne pourrais supporter notre pauvreté et rigueur. Et il dit : Père, n'êtes-vous hommes ainsi que moi ? donc comme vous la supportez, ainsi le pourrai-je faire avec la grâce de Dieu. Moult plut à saint François cette réponse : dont le bénissant, incontinent le reçut dans l'Ordre, et lui donna le nom de frère Ange. Et se comporta ce jouvenceau si gracieusement, que à peu de temps de là saint François le fit gardien au couvent susdit de Mont Casal. En ce temps fréquentaient dans la contrée trois renommés larrons, et y faisaient moult maux; lesquels vinrent un jour audit couvent des frères, et priaient ledit gardien frère Ange qu'il leur donnât à manger. Le gardien leur répondit en cette manière, les reprenant âprement : Vous, larrons et cruels homicides, n'avez vergogne de rober les fatigues d'autrui; mais encore, comme présomptueux et effrontés, voulez dévorer les aumônes qui sont mandées aux serviteurs de Dieu; et vous n'êtes même pas dignes que la terre vous supporte; pour ce que vous n'avez aucune révérence ni aux hommes ni à Dieu qui vous créa : allez donc à vos affaires et ci n'apparaissez plus. Dont iceux troublés se partirent avec grand courroux. Et voici que saint François revint du dehors avec le sac de pain et avec un petit vase de vin que lui et son compagnon avaient mendiés; et lui racontant le gardien comment il avait iceux chassés, saint François fortement le reprit, lui disant : Tu t'es comporté cruellement; pour ce que les pécheurs mieux se ramènent à Dieu avec douceur que avec cruelles répréhensions : dont notre maître Jésus Christ, duquel nous avons promis d'observer l'Évangile, dit que point n'est besoin aux sains du médecin, mais aux infirmes; et qu'il n'était point venu appeler les justes mais les pécheurs à pénitence; et pour ce souventes fois mangeait-il avec eux. Comme ainsi soit donc que tu as agi contre la charité et contre le saint Évangile du Christ, je te commande par sainte obéissance que

incontinent tu prennes ce sac de pain que j'ai mendié et ce petit vase de vin ; et va derrière eux diligemment par monts et par vaux, tant que tu les retrouves, et présente-leur tout ce pain et ce vin de ma part ; et puis t'agenouille devant eux et dis-leur humblement ta coulpe de ta cruauté ; et puis les prie de ma part qu'ils ne fassent plus mal, mais craignent Dieu et n'offensent le prochain ; et s'ils le font, je promets de les pourvoir dans leurs besoins et de leur donner continument à manger et à boire. Et quand tu le leur auras dit, retourne-t'en çà humblement. Durant que ledit gardien alla faire le commandement de saint François, il se mit en oraison, et priait Dieu qu'il attendrît les cœurs de ces larrons et les convertît à pénitence. Vient à eux l'obéissant gardien, et leur présente le pain et le vin ; et fait et dit ce que saint François lui a imposé. Et comme plut à Dieu, mangeant ces larrons l'aumône de saint François, commencèrent de dire ensemble : Malheur à nous, misérables infortunés : combien dures peines de l'Enfer nous attendent, qui allons non seulement robant le prochain et battant et blessant, mais même assassinant ; et néanmoins, pour tels maux et si scélérates choses que nous faisons, nous n'avons aucun remords de conscience ni crainte de Dieu. Et voici ce saint frère qui est venu à nous, et pour aucunes paroles qu'il nous dit justement pour notre malice, nous a dit humblement sa coulpe ; et outre ce nous a porté le pain et le vin et si libérale promesse du père saint. Vraiment ces frères sont saints de Dieu, lesquels méritent Paradis, et nous sommes fils de l'éternelle damnation, lesquels méritons les peines de l'Enfer, et chaque jour accroissons notre perdition, et ne savons si des péchés que nous avons faits jusques ici nous pourrons trouver miséricorde de Dieu. Disant l'un d'eux ces paroles et autres semblables, dirent les autres : Pour sûr, tu dis vrai ; mais voici, que devons-nous faire ? Allons, dit icelui, à saint François ; et s'il nous donne espérance que nous puissions de nos péchés trouver miséricorde de Dieu, faisons ce qu'il nous commande, et puissions-

nous délivrer nos âmes des peines de l'Enfer ! Plut ce conseil aux autres, et ainsi accordés tous trois s'en vinrent en hâte à saint François et lui dirent ainsi : Père, pour moult scélérats péchés que nous avons faits, nous ne croyons pouvoir trouver miséricorde de Dieu : mais si tu as aucune espérance que Dieu nous reçoive à miséricorde, voici, nous sommes apprêtés à faire ce que nous diras, et faire pénitence avec toi. Alors saint François, les recevant charitablement et avec bénignité, les conforta avec moult exemples ; et les rendant assurés de la miséricorde de Dieu, leur promit sûrement de la leur mendier de Dieu, leur montrant que la miséricorde de Dieu est infinie : et eussions-nous infinis péchés, encore la miséricorde de Dieu est-elle plus grande, selon l'Évangile ; et l'apôtre saint Paul dit : le Christ béni est venu en ce monde pour racheter les pécheurs. Par lesquelles paroles et semblables enseignements lesdits trois larrons renoncèrent au Démon et à ses opérations, et saint François les reçut dans l'Ordre, et commencèrent de faire grande pénitence ; et deux d'entre eux vécurent peu depuis leur conversion et s'en allèrent en Paradis. Mais le troisième survivant et repensant à ses péchés, s'adonna à faire telle pénitence, que pendant quinze années continues, excepté les carêmes communs, lesquels il faisait avec les autres frères, le reste du temps toujours jeûnait au pain et à l'eau trois jours de la semaine, et allant toujours déchaux et avec une seule tunique au dos, jamais ne dormait après matines. Entre temps saint François passa de cette misérable vie. Ayant donc icelui pendant moult années continué telle pénitence, voici que une nuit, après matines, lui vint telle tentation de sommeil, que par aucun moyen ne pouvait résister au sommeil et veiller comme soulait faire. Finalement, ne pouvant résister au sommeil ni prier, il s'en alla sur le lit pour dormir ; et tout soudain qu'il eut reposé la tête, fut ravi et mené en esprit dessus une montagne très haute, en laquelle était un abîme très profond, et de çà et de là rochers brisés et fracassés et

écueils inégaux qui issaient hors des rochers : dont terrible à regarder était l'aspect de cet abîme. Et l'Ange qui menait ce frère le poussa et le jeta en bas dans cet abîme : lequel rebondissant et heurtant d'écueil en écueil et de rocher en rocher, à la parfin arriva au fond de cet abîme tout démembré et pulvérisé, selon que lui paraissait ; et gisant ainsi mal accommodé en terre, dit celui qui le menait : Lève-toi, car il convient que tu fasses encore un plus grand voyage. Répond le frère : Tu me parais moult indiscret et cruel homme, qui me vois pour mourir de la chute qui m'a ainsi brisé, et me dis : Lève-toi. Et l'Ange s'approche de lui, et le touchant lui remet parfaitement tous les membres et le guérit. Et puis lui montre une grande plaine emplie de pierres aiguës et tranchantes et d'épines et de chausse-trapes, et lui dit que par toute cette plaine lui faut passer à pieds nus jusques à tant qu'il arrive à la fin : où il voyait une fournaise ardente en laquelle lui fallait entrer. Et ayant le frère passé toute cette plaine avec grande angoisse et peine, l'Ange lui dit : Entre en cette fournaise, pour ce qu'ainsi te faut faire. Répond icelui : Hélas, combien tu m'es cruel guide, qui me vois être presque mort pour cette angoisseuse plaine, et ores pour repos me dis que j'entre en cette fournaise ardente ! Et regardant icelui, il vit autour de la fournaise moult Démons avec les fourches de fer en main, avec lesquelles, pour ce qu'il hésitait d'entrer, le boutèrent dedans tout soudain. Entré qu'il fut dans la fournaise et regardant, il voit un qui avait été son compère, lequel ardait tout et tout ; et icelui lui demande : O compère infortuné, comment es-tu venu çà ? Et il répond : Va un peu plus avant, et trouveras ma femme ta commère, laquelle te dira la cause de notre damnation. Allant le frère plus outre, voici qu'apparut ladite commère toute enflammée, recluse en une mesure à blé toute de feu ; et il lui demande : O commère infortunée et misérable, pourquoi es-tu venue en si cruel tourment ? Et elle répond : Pour ce que au temps de la grande famine, que saint François prédit autrefois, mon mari

et moi falsifiâmes le blé et l'avoine que nous vendions dans la mesure, et pour ce je brûle serrée en cette mesure. Et dites ces paroles, l'Ange qui menait ce frère le bouta hors de la fournaise et puis lui dit : Apprête-toi à faire un horrible voyage, qu'il te faut passer. Et icelui se lamentant disait : O très dur conducteur, qui n'as de moi aucune compassion ! tu vois que je suis presque tout brûlé en cette fournaise, et encore me veux mener en voyage périlleux et horrible. Alors l'Ange le toucha et le fit sain et fort ; puis le mena à un pont lequel ne se pouvait passer sans grand péril : pour ce qu'il était moult subtil et étroit et moult glissant et sans rampes de côté, et dessous passait un fleuve terrible, plein de serpents et de dragons et de scorpions, et jetait une grandissime puanteur ; et lui dit l'Ange : Passe ce pont, que du tout te le faut passer. Répond icelui : Et comment le pourrai-je passer, que je ne chée en ce périlleux fleuve ? Dit l'Ange : Viens après moi, et pose ton pied où tu verras que je poserai le mien, et ainsi passeras bien. Passe ce frère derrière l'Ange, comme il lui avait enseigné, tant qu'il vint au milieu du pont ; et étant ainsi sur le milieu, l'Ange s'envola, et se partant de lui s'en alla dessus une montagne très haute, loin par delà le pont. Et icelui considère bien le lieu où avait volé l'Ange ; mais restant sans guide et regardant en bas, voyait ces animaux si terribles demeurer avec les têtes hors de l'eau et avec les gueules ouvertes, prêts à le dévorer s'il chéait : et était en tel tremblement, que par aucune manière ne savait que faire ni que dire ; pour ce que ne pouvait retourner en arrière ni aller en avant. Dont se voyant en telle tribulation et que n'avait d'autre refuge que Dieu seul, lors s'inclina et embrassa le pont, et de tout cœur et avec larmes se recommanda à Dieu, que par sa très sainte miséricorde il le dût secourir. Et faite l'oraison, lui parut commencer de porter ailes ; dont avec grande allégresse il attendait qu'elles crussent, pour pouvoir voler par delà le pont où avait volé l'Ange. Mais après quelque temps, pour le grand désir

qu'il avait de passer ce pont, se mit à voler ; et pour ce que les ailes ne lui avaient tant crû, il chut dessus le pont, et les plumes lui churent : dont icelui derechef embrassa le pont, et comme en premier se recommanda à Dieu. Et faite l'oraison, encore lui parut porter ailes ; mais, comme en premier, n'attendit qu'elles crussent parfaitement : dont se mettant à voler avant le temps, rechut derechef dessus le pont, et les plumes lui churent. Pour laquelle chose voyant que par la hâte qu'il avait de voler avant le temps il chéait, ainsi commença de dire en soi-même : Pour sûr, si je porte ailes une troisième fois, j'attendrai tant qu'elles seront si grandes que je pourrai voler sans rechoir. Et demeurant en ce penser, il se voit la tierce fois porter ailes ; et attendant un long espace qu'elles fussent bien grandes, lui paraissait, pour le premier et second et tiers portement d'ailes, avoir attendu bien cent cinquante ans ou plus. A la parfin se leva cette tierce fois avec tout son effort, prit son vol, et vola en haut jusques au lieu où avait volé l'Ange, et heurtant à la porte du palais dans lequel il était, le portier lui demanda : Qui es-tu, qui es venu ici ? Répond icelui : Je suis frère mineur. Dit le portier : Attends-moi, que je veux mener ici saint François à savoir s'il te connaît. Allant ce portier pour trouver saint François, icelui commence de regarder les murailles merveilleuses de ce palais ; et voici que ces murailles paraissaient transluisantes de telle clarté, qu'il voyait clairement les chœurs des saints et ce qui dedans s'y faisait. Et demeurant icelui stupéfait en ce regarder, voici venir saint François et frère Bernard et frère Gilles, et après eux telle multitude de saints et de saintes qui avaient suivi sa vie, que presque paraissaient innombrables. Et venant saint François, dit au portier : Laisse-le entrer dedans, pour ce qu'il est de mes frères. Et sitôt comme il fut entré, il sentit telle consolation et telle douceur, qu'il oublia toutes les tribulations qu'il avait eues, comme si jamais n'eussent été. Et alors saint François le menant par dedans, lui montra moult choses merveilleuses, et puis lui dit :

Fils, il te faut retourner au monde, et y demeureras sept jours, en lesquels tu t'apprêteras diligemment en toute dévotion; pour ce que après les sept jours je viendrai pour toi, et alors tu t'en viendras avec moi à cette demeure des bienheureux. Et saint François était vêtu d'un manteau merveilleux adorné d'étoiles très belles, et ses cinq stigmates étaient comme cinq étoiles très belles, et de telle splendeur, qu'elles illuminaient tout le palais avec leurs rayons. Et frère Bernard avait sur le chef une couronne d'étoiles très belles, et frère Gilles était adorné de merveilleuse lumière ; et moult autres saints frères aperçut-il parmi eux, lesquels au monde n'avait jamais vus. Congédié donc de saint François, s'en retourna, bien que mal volontiers, au monde. S'éveillant et retournant en soi et reprenant ses sens, les frères sonnaient prime : en sorte qu'il n'était demeuré en cette vision sinon de matines à prime, bien que lui fût paru demeurer moult années. Et racontant à son gardien toute cette vision par ordre, dans les sept jours il commença de prendre fièvre, et le huitième jour vint pour lui saint François, selon sa promesse, avec grandissime multitude de glorieux saints, et emmena son âme au royaume des bienheureux de la vie éternelle. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS CONVERTIT A BOLOGNE DEUX ÉCOLIERS, ET SE FIRENT FRÈRES, ET PUIS A L'UN D'EUX ENLEVA UNE GRANDE TENTATION.



VENANT une fois saint François en la cité de Bologne, tout le peuple de la cité courait pour le voir ; et si grande était la presse de la foule, que à grand peine put arriver dessus la place. Et la place étant toute pleine d'hommes et de femmes et d'écoliers, saint François se lève emmi cette place en un lieu haut, et commence



de prêcher ce que l'Esprit Saint lui dictait : et prêchait si merveilleusement que paraissait plutôt un Ange prêcher qu'un homme ; et paraissaient ses paroles célestes en manière de sagettes aiguës ; lesquelles si bien transperçaient les cœurs de ceux qui l'oyaient, que en ce prêche une grande multitude d'hommes et de femmes se convertirent à pénitence. Parmi lesquels furent deux nobles étudiants de la Marche d'Ancône : l'un avait nom Pèlerin et l'autre Richer ; lesquels deux par ledit prêche touchés au cœur de la divine inspiration, vinrent à saint François, disant que du tout voulaient abandonner le monde et être de ses frères. Alors saint François, connaissant par révélation qu'iceux étaient envoyés de Dieu et que devaient mener sainte vie dans l'Ordre, et considérant leur grande ferveur, les reçut allègrement, leur disant : Toi, Pèlerin, tiens dans l'Ordre la voie de l'humilité, et toi, frère Richer, sers les frères.

Et ainsi fut : pour ce que frère Pèlerin onques ne voulut aller comme clerc mais bien comme lai, malgré que fût moult lettré et grand décrétaliste : par laquelle humilité il parvint à grande perfection de vertu, à tant que frère Bernard, premier né de saint François, dit de lui qu'il était un des plus parfaits frères de ce monde. Et finalement ledit frère Pèlerin, plein de vertu, passa de cette vie à la vie bienheureuse, avec moult miracles avant la mort et depuis. Et ledit frère Richer dévotement et fidèlement servit les frères, vivant en grande sainteté et humilité ; et devint moult familier de saint François, et moult secrets lui révélait saint François. Et depuis étant fait ministre de la province de la Marche d'Ancône, la régit un long temps en très grande paix et discrétion. Après quelque temps, Dieu lui permit une très grande tentation dans son âme ; dont torturé et angoissé, fortement il s'affligeait avec jeûnes, avec disciplines, avec larmes et oraisons, le jour et la nuit, et ne pouvait cependant chasser cette tentation; mais souventes fois était en grande désespérance, pour ce que par elle se réputait abandonné de Dieu. Demeurant en cette désespérance, pour ultime remède se détermina d'aller à saint François, pensant ainsi en soi-même : Si saint François me fait bon visage et me montre familiarité, comme il a accoutumé de faire, je croirai que Dieu m'a encore en pitié ; mais sinon sera signe que je suis abandonné de Dieu. Adonc part icelui et va à saint François, lequel en ce temps était dans le palais de l'évêque d'Assise, gravement malade ; et Dieu lui révéla toute l'histoire de la tentation et de la désespérance dudit frère Richer, et sa décision et sa venue. Et incontinent saint François appelle frère Léon et frère Massée et leur dit : Allez tôt à la rencontre de mon fils très cher frère Richer, et l'embrassez de ma part et le saluez, et lui dites qu'entre tous les frères qui sont dans le monde je l'aime singulièrement. Vont iceux et trouvent par le chemin frère Richer et l'embrassent, lui disant ce que saint François leur avait commandé.

Dont telle consolation et douceur lui vint à l'âme, que presque fut transporté hors de soi ; et remerciant Dieu avec tout son cœur, alla et vint au lieu où saint François gisait malade. Et bien que saint François fût gravement malade, néanmoins, entendant venir frère Richer, se leva et vint à sa rencontre et l'embrassa très doucement et lui dit : Fils mien très cher, frère Richer, entre tous les frères qui sont au monde je t'aime singulièrement ; et dit cela, lui fit le signe de la très sainte croix sur le front et l'y baisa et puis lui dit : Fils très cher, Dieu t'a permis cette tentation pour que tu gagnes grand mérite ; mais si tu ne veux plus ce gain, ne l'aie plus. Merveilleuse chose ! sitôt comme saint François eut dit ces paroles, subitement se partit de lui toute la tentation, comme si onques en sa vie ne l'eût sentie, et demeura tout consolé. A la louange du Christ. Amen.

D'UN RAVISSEMENT QUI VINT A FRÈRE BERNARD; DONT IL DEMEURA DE MATINES JUSQUES A NONE SANS QU'IL SE SENTIT.



OMBIEN grandes grâces Dieu fait souventes fois aux pauvres évangéliques, lesquels pour l'amour du Christ abandonnent le monde, se démontra en frère Bernard de Quinteval, lequel, après qu'il eut pris l'habit de saint François, était ravi souventes fois en Dieu par contemplation des choses célestes. Advint une fois entre autres que étant en l'église à ouïr la messe et demeurant avec tout l'esprit suspendu en Dieu, devint si absorbé et ravi en contemplation, que à l'élévation du corps du Christ, ne s'en aperçut nullement ni ne s'agenouilla ni ne se tira le capuchon, comme faisaient les autres qui y étaient ; mais sans battre les paupières demeura ainsi le regard fixe, insensible, de matines jusques à none. Et

après none retournant en soi, allait par le couvent criant d'une voix émerveillée : O frères, ô frères, ô frères, il n'est homme en cette contrée si grand ni si noble, auquel s'il lui fût promis un très beau palais plein d'or, ne fût aisé de porter un sac plein de fumier, pour gagner ce si noble trésor. A ce trésor céleste, promis aux amateurs de Dieu, fut le susdit frère Bernard si élevé en pensée, que durant quinze ans continus toujours alla avec la pensée et avec la face levée au ciel ; et en ce temps jamais ne satisfit sa faim à table, bien qu'il mangeât, de ce qui lui était placé devant, un peu. Pourquoi disait que de ce que l'homme ne goûte il ne fait parfaite abstinence ; mais la vraie abstinence est de se tempérer des choses qui ont bon goût à la bouche ; et avec ce vint encore à telle clarté et lumière d'intelligence, que même les grands clercs recouraient à lui pour les solutions de très fortes questions et de malaisés passages de l'Écriture : et lui de toute difficulté les éclairait. Et pour ce que son esprit était du tout détaché et abstrait des choses terrestres, il volait à la façon de l'hirondelle moult en haut par contemplation : dont aucune fois vingt jours, aucune fois trente jours, demeurait seul dessus les cimes des monts très hauts, contemplant les choses célestes. Pour laquelle chose disait de lui frère Gilles que n'était donné aux autres hommes ce don qui était donné à frère Bernard de Quinteval, à savoir de se repaître en volant comme l'hirondelle. Et pour cette excellente grâce qu'il avait de Dieu, souventes fois saint François parlait volontiers avec lui de jour et de nuit ; dont aucune fois furent trouvés ensemble pendant toute la nuit ravis en Dieu dans la forêt, où s'étaient tous deux recueillis à parler ensemble de Dieu, lequel est béni in secula seculorum. Amen.

COMMENT LE DÉMON EN FORME DE CRUCIFIX APPARUT PLUSIEURS FOIS A FRÈRE RUFIN, LUI DISANT QU'IL PERDAIT LE BIEN QU'IL FAISAIT, POUR CE QU'IL N'ÉTAIT DES ÉLUS DE VIE ÉTERNELLE. DE QUOI SAINT FRANÇOIS PAR RÉVÉLATION DE DIEU FUT AVERTI, ET FIT RECONNAITRE A FRÈRE RUFIN L'ERREUR A LAQUELLE IL AVAIT CRU.



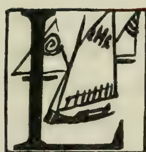
RÈRE Rufin, un des plus nobles hommes de la cité d'Assise, et compagnon de saint François, homme de grande sainteté, fut un temps très fortement combattu et tenté dans l'âme sur la prédestination ; dont il demeurait tout mélancolique et triste ; pour autant que le Démon lui mettait aussi au cœur qu'il était damné, et n'était des prédestinés à la vie éternelle ; et que se perdait ce qu'il faisait dans l'Ordre. Et durant cette tentation plusieurs jours et davantage, et lui par vergogne ne la révélant à saint François, néanmoins ne laissait de faire les oraisons et les abstinences d'usage ; pourquoi l'ennemi commença de lui ajouter tristesse sur tristesse, outre la bataille du dedans, le combattant aussi du dehors avec fausses apparitions. Dont une fois lui apparut en forme de Crucifix, et lui dit : O frère Rufin, pourquoi t'affliges-tu en pénitence et en oraison, comme ainsi soit que tu n'es point des prédestinés à la vie éternelle ? et crois-moi, pour ce que je sais qui j'ai élu et prédestiné, et point ne crois au fils de Pierre Bernardone, s'il te disait le contraire, et encore ne le questionne de ce sujet-là, pour ce que ni lui ni autrui ne le sait, sinon je, qui suis le fils de Dieu : et partant me tiens pour certain que tu es du nombre des damnés ; et le fils de Pierre Bernardone ton père, et son père aussi sont damnés ; et quiconque le suit est engeigné. Et dites ces paroles, frère Rufin commença d'être si enténébré du prince des ténèbres, que jà perdait toute foi et amour qu'il avait eu à saint François, et n'avait cure de lui en rien dire. Mais ce qu'au père

saint ne dit frère Rufin, l'Esprit Saint le révéla : dont saint François, voyant en esprit un tel péril dudit frère, manda frère Massée à lui ; auquel frère Rufin répondit tout grondant : Qu'ai-je à faire avec frère François ? Et alors frère Massée, tout rempli de sagesse divine, connaissant la fallace du Démon, dit : O frère Rufin, ne sais-tu que frère François est comme un Ange de Dieu, lequel a illuminé tant d'âmes au monde, et par lequel nous avons reçu la grâce de Dieu ? dont je veux que de toute façon tu viennes à lui avec moi ; pour ce que je te vois clairement être engeigné du Démon. Et dit cela, frère Rufin se leva et alla à saint François, et le voyant de loin saint François venir, commença de crier : O frère Rufin, petit méchant, à qui as-tu cru ? Et allant à lui frère Rufin, il lui dit par ordre toute la tentation qu'il avait eue du Démon dedans et dehors, lui montrant clairement que celui qui lui était apparu était le Démon et non le Christ, et que en aucune façon il ne devait consentir à ses suggestions ; mais quand le Démon te dira encore : Tu es damné, dit saint François, et toi réponds-lui : Ouvre la bouche, que je te chie dedans ; et ce te soit le signe qu'il est le Démon et non le Christ, pour ce que, donnée que tu lui auras telle réponse, incontinent s'enfuira. Et à ceci encore devais-tu connaître qu'il était le Démon, pour ce qu'il t'endurcit le cœur contre tout bien, laquelle chose est proprement son office ; mais le Christ béni jamais n'endurcit le cœur de l'homme fidèle, ains l'attendrit, selon qu'il dit par la bouche du Prophète : Je vous ôterai le cœur de pierre et vous donnerai le cœur de chair. Alors frère Rufin, voyant que saint François lui disait par ordre tout le mode de sa tentation, touché de componction par ses paroles, commença de pleurer très fortement et de prier saint François et humblement reconnaître sa coulpe de lui avoir celé sa tentation. Et ainsi demeura tout consolé et conforté par les admonitions du père saint, et tout changé en mieux. Puis finalement lui dit saint François : Va, fils, et te confesse, et ne laisse le zèle de l'oraison

accoutumée; et sache pour certain que cette tentation te sera de grande utilité et consolation, et avant peu l'éprouveras. S'en retourna frère Rufin à sa cellule dans le bois; et se tenant avec moult larmes en oraison, voici venir l'ennemi en la personne du Christ, selon l'apparence du dehors, et lui dit : O frère Rufin, ne te l'ai-je pas dit que tu ne croies au fils de Pierre Bernardone, et que tu ne te fatigues en larmes et en oraisons, parce que tu es damné? que te chaut de t'affliger, tandis que tu es vivant, et puis, quand tu mourras, seras damné? Et tout soudain frère Rufin répondit au Démon : Ouvre la bouche, que je te chie dedans; de quoi le Démon courroucé, incontinent se partit avec telle tempête et commotion de pierres du mont Subase, qui était là auprès, que durant un long espace continua la ruine des pierres qui churent en bas; et si grand était le heurtement qu'elles faisaient ensemble à rouler, qu'elles jetaient étincelles de feu horribles par la vallée; et à la rumeur terrible qu'elles faisaient, saint François et ses compagnons avec grande admiration issirent hors du couvent à voir quelle nouveauté fût celle-là; et encore se voit là cette ruine grandissime de pierres. Alors frère Rufin manifestement s'aperçut que icelui avait été le Démon, lequel l'avait engeigné. Et retournant à saint François, encore derechef se jette en terre, et reconnaît sa coulpe; et saint François le réconforte avec douces paroles, et le renvoie tout consolé à sa cellule; dans laquelle demeurant en oraison très dévotement, le Christ béni lui apparut et lui réchauffa son âme du divin amour, et dit : Bien as-tu fait, fils, de croire à frère François, pour ce que celui qui t'avait contristé était le Démon; mais je suis le Christ ton maître, et pour t'en rendre bien certain je te donne ce signe : tant que tu vivras, ne sentiras onques tristesse aucune ni mélancolie. Et dites ces paroles, s'en alla le Christ, le laissant avec telle allégresse et douceur d'esprit et élévation d'âme, que le jour et la nuit était absorbé et ravi en Dieu. Et d'ores en avant fut si confirmé en grâce et en sûreté de son salut, que devint tout mué

en autre homme, et serait demeuré le jour et la nuit en oraison à contempler les choses divines, si on l'avait laissé. Dont saint François disait de lui, que frère Rufin était en cette vie canonisé par Jésus Christ, et que, hors que devant lui, il ne douterait de dire saint Rufin, bien qu'il fût encore vivant sur terre. A la louange du Christ. Amen.

DU BEAU PRÊCHE QUE FIRENT EN ASSISE SAINT FRANÇOIS ET FRÈRE RUFIN, QUAND ILS PRÊCHÈRENT NUS.



EDIT frère Rufin, par la continuelle contemplation, était si absorbé en Dieu, qu'il était devenu presque insensible et muet, et de très rares fois parlait ; et encore il n'avait la grâce ni la hardiesse ni la faconde du prêcher. Néanmoins saint François une fois lui commanda qu'il allât à Assise, et prêchât au peuple ce que Dieu lui inspirerait. Dont frère Rufin répondit : Révérend père, je te prie que tu me pardonnes et ne me mandes là ; pour ce que, comme tu sais, je n'ai la grâce du prêcher, et suis simple et idiot. Alors dit saint François : Pour ce que tu n'as obéi promptement, je te commande par sainte obéissance que nu comme tu naquis, avec les seules braies, tu ailles à Assise et entres en une église et ainsi nu prêches au peuple. A ce commandement, ledit frère Rufin se dépouille, et s'en va nu à Assise, et entre en une église ; et faite la révérence à l'autel, monte dessus la chaire et commence de prêcher ; de laquelle chose les enfants et les hommes commencèrent de rire, et disaient : Or voici que ceux-là font telle pénitence qu'ils deviennent stupides et hors d'eux-mêmes. Entre temps, saint François, repensant à la prompte obéissance de frère Rufin, lequel était des plus gentilshommes d'Assise, et au dur commandement qu'il lui avait fait, commença de se reprendre soi-même, disant :



Dont te vient telle présomption, fils de Pierre Bernardone, vil petit homme, de commander à frère Rufin, lequel est des plus gentilshommes d'Assise, qu'il aille nu prêcher au peuple comme un fol ? par Dieu, tu éprouveras en toi ce que tu commandes aux autres. Et tout soudain en ferveur d'esprit il se dépouille nu semblablement, et s'en va à Assise, et mène avec soi frère Léon pour porter son habit et celui de frère Rufin. Et le voyant semblablement les Assisains, se gaussaient de lui, réputant que lui et frère Rufin fussent devenus fous par le trop de pénitence. Entre saint François dans l'église où frère Rufin prêchait ces paroles : O très chers, fuyez le monde, laissez le péché, rendez le bien d'autrui, si vous voulez esquiver l'Enfer ; observez les commandements de Dieu,

aimant Dieu et le prochain, si vous voulez aller au ciel ; et faites pénitence, si vous voulez posséder le royaume du ciel. Et alors saint François monte nu dessus la chaire, et il commence de prêcher si merveilleusement du mépris du monde, de la sainte pénitence, de la pauvreté volontaire, du désir du royaume céleste, et de la nudité et opprobre de la Passion de notre Seigneur Jésus Christ, que tous ceux qui étaient au prêche, hommes et femmes en grande multitude, commencèrent de pleurer très fortement avec incroyable dévotion et componction de cœur ; et non seulement là, mais par tout Assise fut en ce jour un tel pleur de la Passion du Christ, que jamais n'y en avait eu de semblable. Et ainsi édifié et consolé le peuple de l'acte de saint François et de frère Rufin, saint François rhabilla frère Rufin et soi-même ; et ainsi rhabillés s'en retournèrent au couvent de la Portioncule, louant et glorifiant Dieu, qui leur avait donné grâce de se vaincre eux-mêmes, par mépris de soi, et d'édifier les ouailles du Christ avec bon exemple, et démontrer combien est à mépriser le monde. Et en ce jour crût tellement la dévotion du peuple envers eux, que bienheureux se réputait qui pouvait toucher l'ourlet de leur habit. A la louange du Christ béni. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS CONNAISSAIT LES SECRETS DES CONSCIENCES DE TOUS SES FRÈRES UN PAR UN.



OMME notre Seigneur Jésus Christ dit dans l'Évangile : Je connais mes brebis, et elles me connaissent, etc. ; ainsi le bienheureux père saint François, comme bon pasteur, par divine révélation savait tous les mérites et vertus de ses compagnons, et ainsi connaissait-il leurs défauts. Pour laquelle chose il savait à tous pourvoir d'excellent remède, c'est à savoir humiliant les superbes et exaltant

les humbles, vitupérant les vices et louant les vertus ; comme on lit dans les admirables révélations qu'il avait de cette sienne famille primitive. Parmi lesquelles on trouve que étant une fois saint François avec ladite famille en un couvent à s'entretenir de Dieu, et frère Rufin n'étant avec eux en cet entretien, mais était dans la forêt en contemplation ; continuant cet entretien de Dieu, voici que frère Rufin sortit de la forêt, et passa quelque peu loin d'iceux. Alors saint François, le voyant, se tourna vers ses compagnons et leur demanda, disant : Dites-moi quelle vous croyez qui soit la plus sainte âme que Dieu ait ores au monde ? Et iceux lui répondant qu'ils croyaient que ce fût la sienne, saint François leur dit : Je, très chers frères, suis par moi-même le plus indigne et le plus vil homme que Dieu ait en ce monde ; mais voyez-vous ce frère Rufin, lequel sort de la forêt à cette heure ? Dieu m'a révélé que son âme est l'une des trois plus saintes âmes qu'il ait en ce monde ; et fermement je vous dis que je ne douterais de l'appeler saint Rufin en sa vie, comme ainsi soit que son âme est confirmée en grâce et sanctifiée et canonisée au ciel par notre Seigneur Jésus Christ. Et ces paroles ne disait onques saint François en présence dudit frère Rufin. Semblablement, comment saint François connaissait les défauts de ses frères, il se comprend clairement en frère Élie, lequel souventes fois il reprenait de sa superbe ; et en frère Jean de la Chapelle, auquel il prédit qu'il se devait soi-même pendre par la gorge ; et en ce frère, auquel le Démon tenait la gorge serrée, quand il était corrigé de sa désobéissance ; et en moult autres frères, desquels il connaissait clairement les défauts secrets et les vertus, par révélation du Christ béni. Amen.

COMMENT FRÈRE MASSÉE OBTINT DU CHRIST LA VERTU DE SON HUMILITÉ.



ES premiers compagnons de saint François avec tout leur effort s'ingéniaient d'être pauvres des choses terrestres, et riches des vertus par lesquelles on parvient aux vraies richesses célestes et éternelles. Advint un jour que, eux étant réunis ensemble à parler de Dieu, l'un d'eux dit cet exemple : Il fut un homme, lequel était grand ami de Dieu, et avait grande grâce de vie active et de contemplative, et avec ce avait si excessive et si profonde humilité, qu'il se réputait grandissime pécheur : laquelle humilité le sanctifiait et confirmait en grâce, et le faisait continument croître en vertus et dons de Dieu, et onques ne le laissait choir en péché. Oyant frère Massée aussi merveilleuses choses de l'humilité, et connaissant qu'elle était un trésor de vie éternelle, commença d'être enflammé d'amour et de désir de cette vertu de l'humilité ; à tant que en grande ferveur levant la face au ciel, fit vœu et propos très ferme de ne se réjouir onques en ce monde, jusques à tant qu'il sentît ladite vertu parfaitement en son âme. Et d'ores en avant demeurait presque continument renfermé en cellule, se macérant avec jeûnes, veilles et oraisons et pleurs grandissimes devant Dieu, pour obtenir de lui cette vertu sans laquelle il se réputait digne de l'Enfer, et de laquelle cet ami de Dieu, dont il avait ouï parler, était si bien doué. Et demeurant frère Massée de nombreux jours en ce désir, advint que un jour il entra dans le bois, et en ferveur d'esprit allait au travers, jetant larmes, soupirs et paroles, demandant avec fervent désir à Dieu cette vertu divine. Et pour ce que Dieu exauce volontiers les oraisons des humbles et contrits, demeurant ainsi frère Massée, vint une voix du ciel, laquelle l'appela deux fois : Frère Massée, frère Massée ; et lui connaissant par esprit que icelle était la voix du Christ, répondit : Seigneur mien,

Seigneur mien. Et le Christ lui dit : Que veux-tu donner pour avoir cette grâce que tu demandes? Répond frère Massée : Seigneur, je veux donner les yeux de ma tête. Et le Christ lui dit : Et je veux que tu aies la grâce et encore les yeux. Et dit cela, la voix disparut, et frère Massée resta plein d'une telle grâce de la désirée vertu de l'humilité et de la lumière de Dieu, que d'alors en avant il était toujours en jubilation : et souventes fois, quand il priait, faisait un cri de joie, comme un son étouffé, à la manière des colombes, Ou Ou Ou ; et avec visage allègre et cœur joyeux demeurait ainsi en contemplation ; et avec ce, étant devenu très humble, se réputait le moindre de tous les hommes du monde. Interrogé par frère Jacques de Fallerone pourquoi dans sa jubilation il ne changeait point, répondit avec grande liesse que lorsqu'en une chose se trouve tout bien, point n'est besoin d'y changer. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINTE CLAIRE, PAR COMMANDEMENT DU PAPE, BÉNIT LE PAIN QUI ÉTAIT SUR LA TABLE : DONT EN CHAQUE PAIN APPARUT LE SIGNE DE LA SAINTE CROIX.



SAINTE Claire, très dévote disciple de la croix du Christ et noble plante de monsieur saint François, était de telle sainteté, que non seulement les évêques et les cardinaux, mais même le pape désirait avec grande affection de la voir et de l'ouïr, et souventes fois la visitait personnellement. Une fois entre autres alla le saint Père à son monastère pour l'ouïr parler des choses célestes et divines ; et étant ainsi ensemble en divins entretiens, sainte Claire fit cependant apprêter les tables et poser dessus le pain, afin que le saint Père le bénît. Dont, achevé l'entretien spirituel, sainte Claire, s'agenouillant avec grande révérence, le prie que lui plaise de bénir le pain posé sur la table. Répond le saint Père : Sœur

Claire très fidèle, je veux que tu bénisses ce pain toi-même, et fasses sur lui le signe de la très sainte croix du Christ, auquel tu t'es toute donnée. Et sainte Claire dit : Très saint Père, pardonnez-moi ; car je serais digne de trop grande répréhension, si devant le vicaire du Christ, moi qui suis une vile petite femme, je présumais de faire telle bénédiction. Et le pape répond : Afin que ce ne te soit imputé à présomption, mais à mérite d'obéissance, je te commande par sainte obéissance que sur ces pains tu fasses le signe de la très sainte croix et les bénisses au nom de Dieu. Alors sainte Claire, comme vraie fille de l'obéissance, bénit très dévotement ces pains avec le signe de la très sainte croix. Chose admirable à voir, soudainement en tous ces pains apparut le signe de la croix entaillé très bellement ; et alors de ces pains partie en furent mangés, et partie pour le miracle réservés. Et le saint Père, ayant vu le miracle, prenant dudit pain et remerciant Dieu, se partit laissant sainte Claire avec sa bénédiction. En ce temps demeurait en ce monastère sœur Ortolane mère de sainte Claire, et sœur Agnès sa sœur, toutes deux, ensemble avec sainte Claire, pleines de vertus et d'esprit saint, et avec moult autres saintes religieuses ; auxquelles saint François envoyait moult malades ; et elles avec leurs oraisons et avec le signe de la très sainte croix à tous rendaient la santé. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT SAINT LOUIS ROI DE FRANCE PERSONNELLEMENT, EN HABIT DE PÈLERIN, ALLA A PÉROUSE VISITER LE SAINT FRÈRE GILLES.

ALLANT saint Louis roi de France en pèlerinage visiter les sanctuaires par le monde, et oyant le renom très grand de la sainteté de frère Gilles, lequel avait été des premiers compagnons de saint François, se mit au cœur et détermina du tout de le

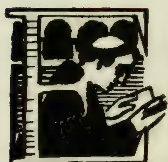


visiter personnellement. Pour laquelle chose il vint à Pérouse, où demeurait alors ledit frère Gilles. Et allant à la porte du couvent des frères, comme un pauvre et inconnu pèlerin, avec peu de compagnons, demande avec grande insistance frère Gilles, ne disant aucunement au portier qui fût celui qui le demandait. Va donc le portier à frère Gilles, et dit qu'à la porte est un pèlerin qui le demande ; et de Dieu lui fut révélé en esprit, que icelui était le roi de France. Dont soudainement avec grande ferveur il sort de cellule et court à la porte, et sans autre chose demander, ou que jamais ils se fussent vus ensemble, avec grandissime dévotion s'agenouillant s'embrassèrent ensemble et se baisèrent avec

telle familiarité, comme si pendant longtemps ils eussent tenu grande amitié ensemble ; mais tout ce nonobstant ne parlait ni l'un ni l'autre, mais demeuraient ainsi embrassés, avec ces signes d'amour de charité, en silence. Et demeurés qu'ils furent un grand espace en ladite manière, sans se dire mot ensemble, se partirent l'un de l'autre ; et saint Louis s'en alla à son voyage, et frère Gilles s'en retourna à sa cellule. Se partant le roi, un frère demanda à aucun de ses compagnons qui était celui qui s'était si tant embrassé avec frère Gilles ; et icelui répondit qu'il était Louis roi de France, lequel était venu pour voir frère Gilles. Dont icelui le disant aux autres frères, ils en eurent grande mélancolie que frère Gilles ne lui eût dit mot ; et s'en désolant ainsi lui dirent : O frère Gilles, pourquoi as-tu été si vilain, que à un aussi saint roi, lequel est venu de France pour te voir et ouïr de toi quelque bonne parole, tu n'as parlé aucunement ? Répondit frère Gilles : Très chers frères, ne vous émerveillez de cela ; pour autant que ni je à lui ni lui à moi ne pouvions dire mot, pour ce que, si tôt comme nous nous embrassâmes ensemble, la lumière de la divine sapience révéla et manifesta à moi son cœur et à lui le mien ; et ainsi par divine opération nous regardant en nos cœurs, connûmes trop mieux ce que je voulais dire à lui et lui à moi, que si nous nous fussions parlé avec la bouche, et avec majeure consolation ; et si nous eussions voulu expliquer avec la voix ce que nous sentions dans le cœur, par le défaut de la langue humaine, laquelle ne peut clairement exprimer les mystères secrets de Dieu, ce nous eût été plutôt désolation que consolation. Et pourtant sachez pour certain que le roi se partit merveilleusement consolé.

A la louange
du Christ.
Amen.

COMMENT SAINTE CLAIRE, ÉTANT MALADE, FUT MIRACULEUSEMENT PORTÉE, LA NUIT DE PAQUES DE NOËL, A L'ÉGLISE DE SAINT FRANÇOIS, ET LA OUÏT L'OFFICE.



TANT une fois sainte Claire gravement malade, comme elle ne pouvait point aller dire l'office dans l'église avec les autres nonnes, venant la solennité de la Nativité du Christ, toutes les autres allèrent à matines; et elle seule demeura au lit, malcontente qu'elle ne pût aller ensemble avec les autres, et avoir cette consolation spirituelle. Mais Jésus Christ son époux, ne la voulant laisser ainsi inconsolée, la fit miraculeusement porter à l'église de saint François et assister à tout l'office de matines et de la messe de la nuit; et outre ce, recevoir la sainte Communion, et puis la reporter à son lit. Retournant les nonnes à sainte Claire, achevé l'office à Saint Damien, lui dirent : O notre mère, sœur Claire, quelle grande consolation nous avons eue en cette nuit sainte! ores eût-il plu à Dieu que vous eussiez été avec nous! Et sainte Claire répondit : Grâces et louanges je rends à mon Seigneur béni Jésus Christ, sœurs miennes et filles très chères; pour autant que à toutes les solennités de cette très sainte nuit, et plus grandes qu'elles ne furent pour vous, j'ai assisté avec moult consolation de mon âme; pour ce que, par procuration de mon père saint François, et par la grâce de mon Seigneur Jésus Christ, j'ai été présente dans l'église de mon vénérable père saint François, et avec mes oreilles corporelles et mentales ai ouï tout le chant et le son des orgues qui s'y est fait; et là même ai pris la très sainte Communion; dont réjouissez-vous de telle grâce à moi faite, et remerciez notre Seigneur Jésus Christ. Auquel soit louange et gloire. Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS EXPLIQUA A FRERE LÉON UNE BELLE VISION QU'IL AVAIT VUE.



NE fois que saint François était gravement malade, et frère Léon le servait ; ledit frère Léon, demeurant en oraison près de saint François, fut ravi en extase, et mené en esprit à un fleuve très grand, large et impétueux. Et demeurant à guetter qui le passait, il vit aucuns frères chargés entrer dans ce fleuve, lesquels soudainement étaient abattus par l'impétuosité du fleuve, et se noyaient; aucuns autres allaient jusques au tiers, aucuns jusques au milieu du fleuve, aucuns jusques auprès de l'autre rive; lesquels tous, par l'impétuosité du fleuve et par les poids qu'ils portaient sur le dos, finalement chéaient et se noyaient. Ce voyant frère Léon, avait d'eux grandissime compassion, et soudainement, demeurant ainsi, voici venir une grande multitude de frères sans aucune charge ou poids de chose aucune, en lesquels reluisait la sainte pauvreté ; et entrèrent en ce fleuve et passèrent de là sans nul péril. Et vu cela, frère Léon retourna en soi. Et alors saint François, sentant en esprit que frère Léon avait eu quelque vision, l'appela à soi et lui demanda ce qu'il avait vu ; et lui ayant dit frère Léon toute la vision par ordre, dit saint François : ce que tu as vu est vrai. Le grand fleuve est ce monde ; les frères qui se noient dans le fleuve sont ceux qui ne suivent la profession évangélique et spécialement quant à la très haute pauvreté ; mais ceux qui sans péril passent, sont ces frères lesquels ne cherchent ni ne possèdent en ce monde aucune chose terrestre ni charnelle ; mais ayant seulement le vivre et le vêtir modérés, sont contents de suivre le Christ nu sur la croix ; et portent allègrement et volontiers le poids et le joug suave du Christ et de la très sainte obéissance ; et partant, aisément de la vie temporelle passent à la vie éternelle. A la louange du Christ. Amen.

EXEMPLE DE FRÈRE LÉON, COMMENT SAINT FRANÇOIS LUI COMMANDA QU'IL LAVAT LA PIERRE.



U mont de la Verne, parlant saint François avec frère Léon, dit saint François : Frère brebis, lave cette pierre avec l'eau. Fut prompt frère Léon et lava la pierre avec l'eau. Dit saint François avec grande joie et liesse : Lave-la avec le vin ; et fut fait. Lave-la, dit saint François, avec l'huile ; et aussitôt fut fait. Dit saint François : Frère brebis, lave cette pierre avec le baume. Répond frère Léon : O doux père, comment pourrai-je avoir le baume en ce lieu si sauvage ? Répondit saint François : Sache, frère brebis du Christ, que icelle est la pierre où siégeait le Christ quand il m'apparut une fois ici même ; et pour ce t'ai-je dit quatre fois : Lave-la, et tais-toi ; pour ce que Jésus Christ m'a promis quatre singulières grâces pour mon Ordre. La première est que tous ceux qui aimeront cordialement mon Ordre, et les frères persévérants, par la divine grâce feront bonne fin. La seconde, que les persécuteurs de cet Ordre notablement seront punis. La troisième, que aucun méchant homme ne pourra durer moult temps en cet Ordre, demeurant dans sa perversité. La quatrième, que cet Ordre durera jusques au Jugement final. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT FRÈRE LÉON VIT UNE TERRIBLE VISION EN SONGE.



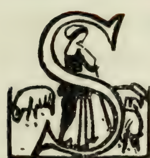
RÈRE Léon vit une fois en songe s'apprêter le divin Jugement. Vit les Anges avec trompes et divers instruments sonner et convoquer une merveilleuse foule en une prairie. Et d'une part de la prairie fut posée une échelle toute vermeille qui joignait de la terre jusques au ciel ; et de l'autre part de la prairie fut posée une autre

échelle toute blanche qui du ciel descendait jusques à la terre. En la sommité de l'échelle vermeille apparut le Christ, comme Seigneur offensé et moult irrité. Et saint François était quelques degrés plus bas auprès du Christ; et descendit plus au long de l'échelle, et avec grande voix et ferveur disait et appelait : Venez, frères miens, venez avec confiance, ne craignez point ; venez, approchez-vous du Seigneur, parce qu'il vous appelle. A la voix de saint François et à son appel allaient les frères et montaient par l'échelle vermeille avec grande confiance. Étant montés tous, aucun tombait du troisième degré, aucun du quatrième degré, autres du cinquième et du sixième ; et tous ensuite tombaient, tant que nul ne resta dessus l'échelle. Saint François, à telle ruine de ses frères mû de compassion, comme pitoyable père, priait le Juge pour ses fils, qu'il les reçût à miséricorde. Et le Christ montrait ses plaies toutes sanglantes, et à saint François disait : Ce m'ont fait tes frères. Et nonobstant, en cette sienne supplication descendait quelque degré, et appelait les frères tombés de l'échelle vermeille, et disait : Venez, relevez-vous, fils et frères miens ; confiez-vous et ne vous désespérez ; courez à l'échelle blanche et montez sus, pour ce que par elle vous serez reçus au royaume du ciel ; courez, frères, par le conseil de votre père, à l'échelle blanche. Et en la sommité de l'échelle apparut la glorieuse Vierge Marie Mère de Jésus Christ, toute pitoyable et clémente : et recevait ces frères, et sans aucune fatigue entrèrent au royaume éternel.

A la louange
du Christ.
Amen.



COMMENT JÉSUS CHRIST BÉNI, A LA PRIERE DE SAINT FRANÇOIS, FIT CONVERTIR ET ENTRER DANS L'ORDRE UN RICHE ET GENTIL CHEVALIER, LEQUEL AVAIT FAIT GRAND HONNEUR ET OFFRANDES A SAINT FRANCOIS.



AINT François, serviteur du Christ, allant une fois sur le tard chez un grand et puissant gentilhomme, fut par lui reçu et hébergé, tout ainsi que son compagnon, comme Anges du Paradis, avec grandissime courtoisie et dévotion. Pour laquelle chose saint François lui porta grand amour, considérant qu'à l'entrée de sa maison il l'avait embrassé et baisé amicalement, et puis lui avait lavé les pieds et essuyé et baisé humblement, et allumé un grand feu et apprêté la table de moult bons mets ; et durant qu'ils

mangeaient, icelui avec visage allègre les servait continument. Ores après qu'eurent mangé saint François et son compagnon, dit ce gentilhomme : Voici, père mien, je vous offre et moi et les choses miennes ; toutes fois que vous aurez besoin de tunique ou de manteau, ou d'aucune chose, achetez et je paierai ; et voyez que je suis prêt à vous pourvoir en tous vos besoins, pour ce que par la grâce de Dieu je le puis, comme ainsi soit que j'abonde en tout bien temporel ; et donc pour l'amour de Dieu qui me l'a donné, j'en fais volontiers don à ses pauvres. Dont saint François, voyant en lui telle courtoisie et bienveillance, et ses larges offrandes, conçut envers lui tel amour, que depuis, se partant, il allait disant avec son compagnon : Vraiment ce gentilhomme serait bon pour notre Ordre et compagnie, lequel est ainsi gracieux et reconnaissant envers Dieu, et ainsi bienveillant et courtois au prochain et aux pauvres. Sache, frère très cher, que la courtoisie est un des dons propres de Dieu, lequel donne son soleil et sa pluie aux justes et aux méchants par courtoisie : et la courtoisie est sœur de la charité, laquelle éteint la haine et conserve l'amour. Et pour ce que j'ai connu en ce bon homme tant de vertu divine, volontiers le voudrais pour compagnon : et partant je veux que nous retournions un jour à lui, si peut-être Dieu lui touchait le cœur de se vouloir associer avec nous au service de Dieu ; et entre temps nous prierons Dieu qu'il lui mette au cœur ce désir, et lui donne grâce de le mettre à effet. Admirable chose ! de là en peu de jours, faite cette oraison de saint François, Dieu mit ce désir au cœur de ce gentilhomme ; et dit saint François à son compagnon : Allons, frère mien, chez cet homme courtois ; pour ce que j'ai certaine espérance en Dieu, qu'avec sa courtoisie des choses temporelles il se donnera soi-même pour notre compagnon ; et ils allèrent. Et arrivant près de sa maison, dit saint François au compagnon : Attends-moi un peu, pour ce que je veux en premier prier Dieu qu'il fasse prospère notre voyage, et que plaise au Christ de concéder à nous

pauvrets et débiles, par la vertu de sa très sainte Passion, cette noble proie, laquelle nous pensons ravir au monde. Et dit cela, se mit en oraison en un tel lieu qu'il pût être vu dudit homme courtois ; dont, comme plut à Dieu, regardant icelui de çà et de là, vit saint François demeurer en oraison très dévotement devant le Christ, lequel avec grande clarté lui était apparu dans ladite oraison, et demeurait devant lui ; et en ce demeurer ainsi, voyait saint François être pour un bon moment soulevé de terre corporellement. Pour laquelle chose fut si touché de Dieu et inspiré de laisser le monde que à l'instant sortit hors de son palais, et en ferveur d'esprit courut vers saint François : et arrivant à lui, lequel demeurait en oraison, s'agenouilla à ses pieds, et avec grandissime instance et dévotion le pria que lui plût de le recevoir à faire pénitence ensemble avec lui. Alors saint François, voyant que son oraison était exaucée de Dieu, et que, ce qu'il désirait, ce gentilhomme le demandait avec grande instance, se lève debout, et en ferveur et liesse d'esprit embrasse et baise icelui, très dévotement remerciant Dieu, lequel avait accru sa compagnie d'un aussi parfait chevalier. Et disait ce gentilhomme à saint François : Que commandes-tu que je fasse, père mien ? Voici que je suis prêt à ton commandement à donner aux pauvres ce que je possède, et à suivre avec toi le Christ, ainsi déchargé de toute chose temporelle. Et ainsi fit que, selon le commandement de saint François, il distribua son avoir aux pauvres, et entra dans l'Ordre et vécut en grande pénitence et sainteté de vie et conversation honnête.

A la louange
du Christ.
Amen.

COMMENT SAINT FRANÇOIS CONNUT EN ESPRIT QUE FRÈRE ÉLIE ÉTAIT DAMNÉ ET DEVAIT MOURIR HORS DE L'ORDRE : CE POURQUOI, A LA PRIÈRE DE FRÈRE ÉLIE, FIT ORAISON AU CHRIST POUR LUI ET FUT EXAUCÉ.



EMEURANT une fois en un couvent saint François et frère Élie familièrement ensemble, fut révélé par Dieu à saint François que frère Élie était damné, et devait apostasier de l'Ordre et finalement mourir hors de l'Ordre. Pour laquelle chose saint François conçut de lui un tel déplaisir, à tant qu'il ne lui parlait et ne conversait avec lui ; et si aucune fois advenait que frère Élie allât vers lui, il détournait son chemin et allait de l'autre côté, pour ne le rencontrer. De quoi frère Élie commença de s'aviser et comprendre que saint François avait déplaisir de lui ; dont voulant savoir la cause, un jour s'accosta à saint François pour lui parler ; et s'esquivant saint François, frère Élie le retint courtoisement de force, et commença de le prier étroitement que lui plût de lui signifier la cause pour laquelle il esquivait ainsi sa compagnie et le parler avec lui. Et saint François lui répondit : La cause est celle-ci : pour ce que m'a été révélé par Dieu que par tes péchés tu apostasieras de l'Ordre, et mourras hors de l'Ordre ; et encore m'a révélé Dieu que tu es damné. Ce oyant frère Élie, ainsi dit : Mon révérend père, je te prie pour l'amour de Jésus Christ que pour ce tu ne m'esquives ni chasses de toi ; mais comme bon pasteur, à l'exemple du Christ, retrouve et recueille l'ouaille qui périt si tu ne l'aides, et prie Dieu pour moi que, s'il peut être, il révoque la sentence de ma damnation ; pour ce qu'il se trouve écrit que Dieu changera la sentence, si le pécheur amende son péché ; et j'ai telle foi en tes oraisons, que si j'étais emmi l'Enfer et que tu fisses pour moi oraison à Dieu, je sentirais aucun rafraîchissement ; dont encore je te prie que tu me recommandes moi pécheur à Dieu, lequel est venu pour

sauver les pécheurs, qu'il me reçoive à sa miséricorde. Et ce disait frère Élie avec grande dévotion et larmes ; dont saint François, comme pitoyable père, lui promit de prier Dieu pour lui ; et ainsi fit. Et priant Dieu très dévotement pour lui, entendit par révélation que son oraison était par Dieu exaucée quant à la révocation de la sentence de la damnation de frère Élie, et que finalement son âme serait sauve, mais que sûrement il sortirait de l'Ordre, et hors de l'Ordre se mourrait. Et ainsi advint ; pour ce que, se rebellant contre l'Église Frédéric roi de Sicile, et étant excommunié par le pape lui et quiconque lui donnait aide ou conseil ; ledit frère Élie, lequel était réputé un des plus sages hommes du monde, requis par ledit roi Frédéric, s'accosta à lui et devint rebelle contre l'Église et apostat de l'Ordre ; pour laquelle chose il fut excommunié par le pape et privé de l'habit de saint François. Et demeurant ainsi excommunié, tomba gravement malade : de laquelle maladie oyant parler un sien frère, moine lai, lequel était resté dans l'Ordre, et était homme de bonne et honnête vie, alla le visiter, et entre autres choses lui dit : Frère mien très cher, moult me deult que tu sois excommunié et hors de ton Ordre, et qu'ainsi doives mourir ; mais si tu voyais voie ou moyen par lequel je te pusse tirer de ce péril, volontiers en prendrais-je pour toi toute la fatigue. Répondit frère Élie : Frère mien, je n'y vois autre moyen, sinon que tu ailles au pape, et le pries que pour l'amour de Dieu et de saint François son serviteur, par les enseignements duquel j'abandonnai le monde, il m'absolve de l'excommunication, et me restitue l'habit de l'Ordre. Dit ce sien frère que volontiers prendrait fatigue pour son salut : et se partant de lui, s'en alla aux pieds du saint Père, le priant très humblement qu'il fît grâce à son frère, pour l'amour du Christ et de saint François son serviteur. Et comme plut à Dieu, le pape lui concéda qu'il retournât, et, s'il retrouvait vivant frère Élie, le dût absoudre de sa part de l'excommunication, et lui restituer l'habit. De quoi icelui se part

joyeux, et avec grande hâte retourne à frère Élie, et le trouve vivant mais dessus la mort, et l'absout de l'excommunication; et comme il lui remettait l'habit, frère Élie passa de cette vie, et son âme fut sauve par les mérites de saint François et par son oraison, en laquelle frère Élie avait eu si grande espérance. A la louange du Christ. Amen.

DU MERVEILLEUX PRÊCHE, LEQUEL FIT SAINT ANTOINE DE PADOUE, FRÈRE MINEUR, EN CONSISTOIRE.



E merveilleux vaisseau de l'Esprit Saint, monsieur saint Antoine de Padoue, un des élus disciples et compagnons de saint François, lequel saint François appelait son vicaire, une fois prêchant en consistoire devant le pape et les cardinaux; dans lequel consistoire étaient des hommes de diverses nations, c'est à savoir grecs, latins, français, allemands, et slaves, et anglais, et d'autres diverses langues du monde; enflammé de l'Esprit Saint, si efficacement, si dévotement, si subtilement, si doucement, si clairement et si intelligiblement exposa et parla la parole de Dieu, que tous ceux qui étaient en consistoire, combien qu'ils fussent de divers langages, clairement entendaient toutes ses paroles, aussi distinctement que s'il eût parlé dans le langage de chacun d'eux; et tous demeuraient stupéfaits, et leur paraissait que fût renouvelé cet ancien miracle des apôtres, au temps de la Pentecôte, lesquels parlaient en toute langue par la vertu de l'Esprit Saint. Et se disaient ensemble l'un à l'autre avec admiration : N'est-il pas d'Espagne icelui qui prêche? et comment oyons-nous tous en son parler le langage de nos pays? Le pape semblablement, considérant et s'émerveillant de la profondeur de ses paroles, dit : Vraiment icelui est arche du Testament, et réceptacle de l'Écriture divine. A la louange du Christ. Amen.

DU MIRACLE QUE DIEU FIT QUAND SAINT ANTOINE, ÉTANT A RIMINI, PRÊCHA AUX POISSONS DE LA MER



OULANT le Christ béni démontrer la grande sainteté de son très fidèle serviteur saint Antoine, et combien dévotement se devait ouïr sa prédication et sa doctrine sainte; par les animaux non raisonnables, une fois entre autres, c'est à savoir par les poissons, reprit la sottise des infidèles hérétiques, de la façon dont anciennement, dans le vieux Testament, par la bouche de l'ânesse, il avait repris l'ignorance de Balaam. Dont étant une fois saint Antoine à Rimini, où y avait grande multitude d'hérétiques, les

voulant réduire à la lumière de la vraie foi et à la voie de la vérité, pendant moult jours leur prêcha et disputa de la foi du Christ et de la sainte Écriture ; mais eux non seulement ne consentant pas à ses saints parlers, mais même comme endurcis et obstinés ne le voulant ouïr, saint Antoine un jour par divine inspiration s'en alla à la bouche du fleuve auprès de la mer ; et demeurant ainsi à la rive entre la mer et le fleuve, commença de dire en manière de prêche de la part de Dieu aux poissons : Oyez la parole de Dieu, vous poissons de la mer et du fleuve, puisque les infidèles hérétiques esquivent de l'ouïr. Et sitôt qu'il eut dit ainsi, soudainement vint vers lui à la rive telle multitude de poissons grands, petits et moyens, que jamais en toute cette mer ni en ce fleuve n'en fut vue si grande multitude ; et tenaient tous le chef hors de l'eau, et demeuraient tous attentifs vers la face de saint Antoine, et tous en grandissime paix et mansuétude et ordre : pour ce que devant et plus près de la rive se tenaient les poissons plus petits, et après eux se tenaient les poissons moyens ; puis derrière, où était l'eau plus profonde, se tenaient les poissons plus grands. Étant donc en tel ordre et disposition arrangés les poissons, saint Antoine commença de prêcher solennellement, et dire ainsi : Mes frères poissons, moult êtes-vous tenus, selon qu'il vous est possible, de remercier votre Créateur, qui vous a donné un si noble élément pour votre habitation ; d'autant que, comme vous plaît, vous avez les eaux douces et salées, et vous a donné moult refuges à esquiver les tempêtes ; vous a encore donné un élément clair et transparent, et une nourriture par laquelle vous puissiez vivre. Dieu, votre Créateur courtois et bénin, quand il vous créa, vous donna commandement de croître et multiplier, et vous donna sa bénédiction ; puis quand fut le déluge général, mourant tous les autres animaux, Dieu vous réserva seuls sans dommage. Ensuite, vous a donné les nageoires pour pouvoir courir partout où vous plaît. A vous fut concédé, par commandement de Dieu, de conserver

Jonas le prophète, et après le tiers jour le rejeter à terre sain et sauf. Vous offrîtes le cens à notre Seigneur Jésus Christ, lequel, comme un pauvre homme, il n'avait de quoi payer. Vous fûtes aliment de l'éternel roi Jésus Christ avant la Résurrection et depuis, par singulier mystère. Pour toutes lesquelles choses moult êtes tenus de louer et de bénir Dieu qui vous a donné tant et tels bienfaits plus qu'aux autres créatures. A ces et autres semblables paroles et enseignements de saint Antoine, commencèrent les poissons d'ouvrir la bouche et incliner le chef, et avec ces et autres signes de révérence, selon les moyens qu'ils pouvaient, louaient Dieu. Alors saint Antoine, voyant telle révérence envers Dieu leur Créateur, se réjouissant en esprit, à haute voix dit : Béni soit Dieu éternel, pour ce que plus l'honorent les poissons aquatiques que ne font les hommes hérétiques ; et mieux oyent sa parole les animaux non raisonnables que les hommes infidèles. Et tant plus saint Antoine prêchait, tant plus croissait la multitude des poissons, et pas un ne se partait de la place qu'il avait prise. A ce miracle commencèrent de courir les gens de la cité, parmi lesquels y vinrent même les hérétiques susdits, lesquels, voyant le miracle si merveilleux et manifeste, touchés de componction dans leurs cœurs, tous se jetèrent aux pieds de saint Antoine pour ouïr sa parole. Alors saint Antoine commença de prêcher de la foi catholique, et si noblement en prêcha, qu'il convertit tous ces hérétiques, et les fit retourner à la vraie foi du Christ, et tous les fidèles en restèrent avec grandissime allégresse confortés et fortifiés dans la foi. Et fait cela, saint Antoine licencia les poissons avec la bénédiction de Dieu, et tous se partirent avec merveilleux actes d'allégresse, et semblablement le peuple. Et puis saint Antoine demeura en Rimini moult jours, prêchant et faisant moult fruit spirituel d'âmes.

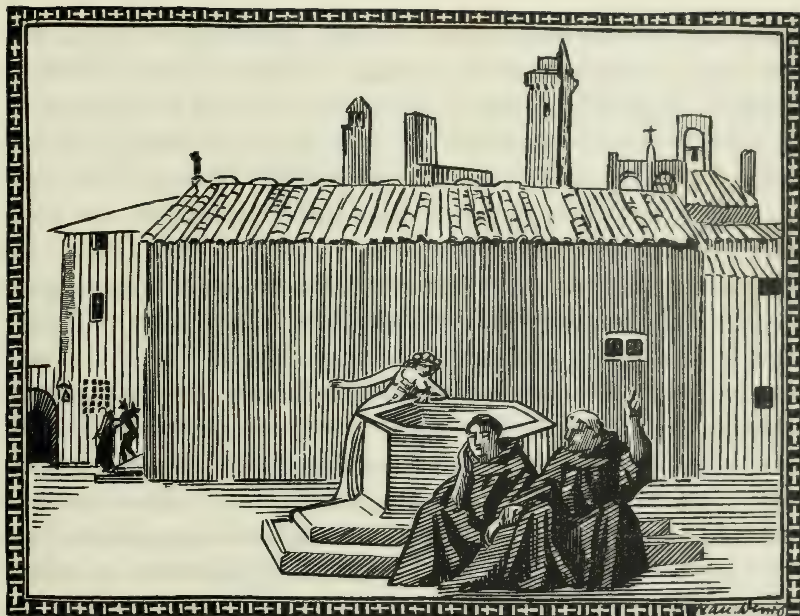
A la louange du Christ.

Amen.

COMMENT LE VÉNÉRABLE FRÈRE SIMON DÉLIVRA D'UNE GRANDE TENTATION UN FRÈRE, LEQUEL POUR CETTE CAUSE VOULAIT SORTIR HORS DE L'ORDRE.



AU temps du commencement de l'Ordre, lorsque vivait saint François, vint à l'Ordre un jouvenceau d'Assise, lequel fut nommé frère Simon ; lequel Dieu orna et dota de telle grâce et de telle contemplation et élévation d'esprit que toute sa vie était un miroir de sainteté, selon que j'ai ouï de ceux qui longtemps furent avec lui. Icelui de très rares fois était vu hors de sa cellule, et si aucune fois demeurait avec les frères, toujours parlait de Dieu. Icelui n'avait jamais appris grammaire ; et néanmoins si profondément et si hautement parlait de Dieu et de l'amour du Christ, que ses paroles paraissaient paroles surnaturelles. Dont un soir étant allé dans la forêt avec frère Jacques de Massa pour parler de Dieu, et parlant très doucement du divin amour, demeurèrent toute la nuit en ce parler ; et le matin leur paraissait être demeurés un très petit espace de temps, selon que me raconta ledit frère Jacques. Et ledit frère Simon avait en telle suavité et douceur d'esprit les divines illuminations et visitations amoureuses de Dieu, que souventes fois, quand il les sentait venir, se mettait dessus son lit, pour ce que la tranquille suavité de l'Esprit Saint requérait en lui le repos non seulement de l'âme, mais même du corps ; et en ces telles visitations divines il était moult fois ravi en Dieu, et devenait tout insensible aux choses corporelles. Dont une fois qu'il était ainsi ravi en Dieu, et, insensible au monde, ardait au dedans du divin amour, et ne sentait rien du dehors avec les sentiments corporels ; un frère, en voulant avoir expérience, afin de voir s'il était comme paraissait, alla et prit un charbon de feu, et le lui posa dessus le pied nu : et frère Simon ne le sentit aucunement, et il ne lui fit aucune marque dessus le pied, bien que demeurât dessus un grand espace, à tant



qu'il s'éteignit de soi-même. Ledit frère Simon, quand se mettait à table, avant qu'il prît l'aliment corporel, prenait pour soi et donnait l'aliment spirituel, parlant de Dieu : par le dévot parler duquel se convertit une fois un jouvenceau de Saint Séverin, lequel était dans le siècle un jouvenceau très vain et mondain, et était noble de sang et moult délicat de son corps. Et frère Simon, recevant ledit jouvenceau dans l'Ordre, réserva ses vêtements séculiers auprès de soi ; et il demeurait avec frère Simon pour être instruit par lui dans les observances régulières. De quoi le Démon, lequel s'ingénie d'estropier tout bien, lui mit dessus si fort aiguillon et si ardente tentation de chair, que par aucune manière icelui ne pouvait résister. Pour laquelle chose il s'en alla à frère Simon, et lui dit : Rends-moi mes vêtements que j'apportai du siècle, pour ce que je ne puis plus soutenir la tentation charnelle. Et frère Simon,

ayant de lui grande compassion, lui disait : Sieds-toi ici, fils, un peu avec moi ; et commençait de lui parler de Dieu en sorte que toute tentation se partait ; et puis à un temps retournait la tentation, et lui redemandait ses vêtements ; et frère Simon la chassait avec le parler de Dieu. Et ainsi s'étant fait plusieurs fois, finalement une nuit l'assaillit si fort ladite tentation, plus qu'elle ne soulait, que pour chose au monde ne pouvant résister, s'en alla à frère Simon, lui redemandant du tout ses vêtements séculiers, comme en aucune manière il n'y pouvait plus tenir. Alors frère Simon, selon qu'il usait faire, le fit asseoir à côté de soi ; et lui parlant de Dieu, le jouvenceau inclina la tête dans le sein de frère Simon, par mélancolie et par tristesse. Alors frère Simon, par grande compassion qu'il avait, leva les yeux au ciel, et priant Dieu très dévotement pour lui, fut ravi et exaucé de Dieu : dont, retournant en soi, le jouvenceau se sentit du tout délivré de cette tentation, comme si onques ne l'eût point sentie : ains étant muée l'ardeur de la tentation en ardeur d'Esprit Saint, pour ce qu'il s'était accosté au charbon de feu, c'est à savoir à frère Simon, s'enflamma tout de l'amour de Dieu et du prochain ; à tant que, étant pris une fois un malfaiteur à qui devaient être arrachés les deux yeux, icelui par compassion s'en alla hardiment au recteur en plein conseil, et avec moult larmes et prières dévotes demanda qu'à lui fût arraché un œil et au malfaiteur l'autre, afin qu'il ne restât du tout privé de la vue. Mais voyant le recteur avec le conseil la grande ferveur de charité de ce frère, pardonnèrent à l'un et à l'autre. Demeurant un jour ledit frère Simon dans la forêt en oraison et sentant grande consolation dans son âme, une bande de corneilles avec leurs cris lui commencèrent de faire noise : pourquoi il leur commanda au nom de Jésus qu'elles se dussent partir et ne plus retourner : et se partant alors lesdits oiseaux d'ores en avant ne furent plus jamais vus ni ouïs, ni là ni en toute la contrée d'alentour. Et ce miracle fut manifeste à toute la garde de Fermo en laquelle était ledit couvent. A la louange du Christ. Amen.

DES BEAUX MIRACLES QUE FIT DIEU PAR LES SAINTS FRÈRES, FRÈRE BENTIVOGLIO, FRÈRE PIERRE DE MONTICELLE ET FRÈRE CONRAD D'OFFIDA : ET COMMENT FRERE BENTIVOGLIO PORTA UN LÉPREUX QUINZE MILLES EN TRÈS PEU DE TEMPS, ET A L'AUTRE PARLA SAINT MICHEL, ET A L'AUTRE VINT LA VIERGE MARIE LUI METTRE SON FILS DANS LES BRAS.



A province de la Marche d'Ancône fut anciennement, en même façon que le ciel d'étoiles, adornée de saints et exemplaires frères ; lesquels en même façon que luminaires du ciel, ont illuminé et adorné l'Ordre de saint François et le monde par exemples et par doctrine. Entre autres fut en premier frère Lucide l'ancien, lequel fut vraiment luisant de sainteté et ardent de charité divine ; de qui la glorieuse langue instruite par l'Esprit Saint faisait merveilleux fruits en prédications. Un autre fut frère Bentivoglio de Saint Séverin, lequel fut vu par frère Massée être levé en l'air un grand espace, comme il demeurait en oraison dans la forêt : pour lequel miracle ledit frère Massée, étant alors curé, laissa la cure et se fit frère mineur, et fut de telle sainteté qu'il fit moult miracles vivant et mort ; et son corps repose à Murro. Le susdit frère Bentivoglio demeurant une fois à Trave Bonanti seul, à garder et à servir un lépreux, ayant commandement du prélat de se partir de là et aller en un autre couvent, lequel était éloigné de quinze milles, ne voulant abandonner ce lépreux, avec grande ferveur de charité donc le prit et se le mit dessus l'épaule, et le porta de l'aurore jusques au lever du soleil par toute cette route de quinze milles, jusques audit couvent où il était mandé, qui se nommait Mont Sancino. Lequel voyage, s'il eût été aigle, il n'aurait pu en si peu de temps voler : et de ce divin miracle fut grande stupeur et admiration en tout ce pays. Un autre fut frère Pierre de Monticelle, lequel fut vu de frère Servadieu d'Urbin, étant alors gardien dans le vieux

couvent d'Ancône, levé de terre corporellement à cinq ou six brasses jusques au pied du Crucifix de l'église, devant lequel il demeurait en oraison. Et ce frère Pierre, jeûnant une fois le carême de saint Michel Archange avec grande dévotion, et le dernier jour de ce carême demeurant dans l'église en oraison, fut ouï d'un jeune frère, lequel soigneusement se tenait caché sous l'autel majeur pour voir quelque acte de sa sainteté, parler avec saint Michel Archange, et les paroles qu'ils disaient étaient celles-ci. Disait saint Michel : Frère Pierre, tu t'es fatigué fidèlement pour moi, et en moult manières as affligé ton corps : voici que je suis venu te consoler, afin que tu demandes quelque grâce que tu veuilles, et je te l'obtiendrai de Dieu. Répondait frère Pierre : Très saint prince de la milice céleste et très fidèle zélateur de l'amour divin et pitoyable protecteur des âmes, je te demande cette grâce, que tu m'obtiennes de Dieu le pardon de mes péchés. Répondit saint Michel : Demande une autre grâce, car je te procurerai celle-là très aisément ; et frère Pierre ne demandant aucune autre chose, l'Archange conclut : Je, par la foi et dévotion que tu as en moi, te procurerai cette grâce que tu demandes, et moult autres. Et achevé leur parler, lequel dura un grand espace, l'Archange saint Michel se partit, le laissant extrêmement consolé. Au temps de ce saint frère Pierre fut le saint frère Conrad d'Offida ; lesquels étant ensemble en famille au couvent de Forano dans la garde d'Ancône, ledit frère Conrad s'en alla un jour dans la forêt à contempler Dieu, et frère Pierre secrètement alla derrière lui pour voir ce qui lui adviendrait. Et frère Conrad commença de se mettre en oraison et prier très dévotement la Vierge Marie avec grand pleur qu'elle lui procurât cette grâce de son benoît Fils, qu'il sentît un peu de cette douceur laquelle sentit saint Siméon le jour de la Purification, quand il porta en ses bras Jésus le Sauveur béni. Et faite cette oraison, la miséricordieuse Vierge Marie l'exauça, et voici apparaître la Reine du ciel avec son benoît Fils dans les bras, en grandissime clarté de

lumière ; et s'approchant de frère Conrad, lui mit au bras ce benoît Fils, lequel recevant très dévotement et l'embrassant et le baisant et se le pressant au sein, tout se consumait et fondait en amour divin et inexplicable consolation : et frère Pierre semblablement, lequel à la dérobée voyait toute chose, sentait en son âme grandissime douceur et consolation. Et partant la Vierge Marie de frère Conrad, frère Pierre en hâte s'en retourna au couvent, pour n'être vu de lui : mais depuis, comme frère Conrad retournait tout allègre et joyeux, lui dit frère Pierre : O homme du ciel, grande consolation as-tu eue aujourd'hui. Dit frère Conrad : Qu'est-ce que tu dis, frère Pierre ? et que sais-tu que j'ai eu ? Bien sais-je, bien sais-je, dit frère Pierre, comme la Vierge Marie avec son benoît Fils t'a visité. Alors frère Conrad, lequel, comme vraiment humble, désirait d'être secrètement dans les grâces de Dieu, le pria qu'il ne le dît à personne. Et fut si grand d'ores en avant l'amour entre eux deux, que paraissait qu'il y eût un cœur et une âme entre eux en toute chose. Et ledit frère Conrad une fois, dans le couvent de Sirolo, avec ses oraisons délivra une femme démoniaque, priant pour elle toute la nuit et apparaissant à sa mère, et le matin s'enfuit, pour n'être trouvé et honoré du peuple. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT FRÈRE CONRAD D'OFFIDA CONVERTIT UN JEUNE FRÈRE QUI MOLESTAIT LES AUTRES FRÈRES. ET COMMENT LEDIT JEUNE FRÈRE, A SA MORT, APPARUT AUDIT FRÈRE CONRAD, LE PRIANT QU'IL FIT ORAISON POUR LUI ; ET COMMENT IL LE DÉLIVRA PAR SON ORAISON DES PEINES GRANDISSIMES DU PURGATOIRE.

LEDIT frère Conrad d'Offida, admirable zélateur de l'évangélique pauvreté et de la règle de saint François, fut de si religieuse vie et de si grand mérite auprès de Dieu, que le Christ béni l'honora

dans sa vie et dans sa mort de moult miracles ; entre lesquels une fois, étant devenu portier au couvent d'Offida, les frères le prièrent pour l'amour de Dieu et de la charité qu'il admonestât un jeune frère qui était en ce couvent, lequel se comportait si enfantinement et désordonnément et dissolument qu'il troublait les vieux et les jeunes de cette famille ; et de l'office divin et des autres régulières observances ou point ou peu se souciait. Dont frère Conrad, par compassion de ce jouvenceau et pour les prières des frères, appela un jour à l'écart ledit jouvenceau ; et en ferveur de charité lui dit si efficaces et dévotes paroles d'admonition, que par l'opération de la grâce divine icelui tout soudain d'enfant devint vieillard pour les manières, et si obéissant et bénin et soigneux et dévot, et encore si pacifique et serviable, et si appliqué à toute chose vertueuse, que, comme en premier toute la famille était troublée par lui, ainsi par après tous en étaient contents et consolés, et fortement l'aimaient. Advint, comme plut à Dieu, que peu de jours après cette sienne conversion ledit jouvenceau se mourut ; de quoi lesdits frères moult se doulaient ; et peu de jours après sa mort son âme apparut à frère Conrad, lequel se tenait dévotement en oraison devant l'autel dudit couvent, et le salua dévotement comme son père ; et frère Conrad demanda : Qui es-tu ? Répondit icelui et dit : Je suis l'âme de ce jeune frère qui mourut ces jours-ci. Et frère Conrad dit : O fils mien très cher, que va-t-il de toi ? Répond icelui : Par la grâce de Dieu et par votre doctrine, il en va bien, pour ce que je ne suis damné : mais pour certains miens péchés, lesquels je n'eus temps de purger suffisamment, je souffre grandissimes peines du Purgatoire : mais je te prie, père, que comme par ta piété tu me secourus quand j'étais vivant, ainsi ores te plaise de me secourir dans mes peines, disant pour moi quelque patenôtre, parce que ton oraison est moult agréable en la présence de Dieu. Alors frère Conrad, consentant bénignement à ses prières, et disant pour lui une fois la patenôtre avec Requiem eternam, dit cette âme : O père très

cher, quel bien et quel rafraîchissement je sens ! ores je te prie que tu le dises une autre fois. Et frère Conrad le dit, et quand il l'eut dit encore, dit cette âme : Père saint, quand tu pries pour moi, je me sens tout allégée ; dont je te prie que tu ne cesses de faire oraison pour moi. Alors frère Conrad, voyant que cette âme était ainsi aidée par ses oraisons, dit pour elle cent patenôtres, et, achevées qu'il les eut, dit cette âme : Je te remercie, père très cher, de la part de Dieu, de la charité que tu as eue envers moi ; pour ce que par ton oraison je suis délivrée de toutes les peines, et ores m'en vais au royaume céleste : et dit cela, se partit cette âme. Alors frère Conrad, pour donner allégresse et réconfort aux frères, leur raconta par ordre toute cette vision. A la louange du Christ béni. Amen.

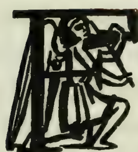
COMMENT A FRÈRE CONRAD APPARUT LA MÈRE DU CHRIST ET SAINT JEAN ÉVANGÉLISTE ; ET LUI DIRENT LEQUEL D'ENTRE EUX SOUFFRIT PLUS GRANDE DOULEUR DE LA PASSION DU CHRIST.



U temps que demeuraient ensemble dans la garde d'Ancône, au couvent de Forano, les susdits frère Conrad et frère Pierre, lesquels étaient deux étoiles reluisantes dans la province de la Marche, et deux hommes célestes ; pour ce qu'entre eux y avait tant d'amour et tant de charité, qu'un même cœur et une même âme paraissait en eux deux ; ils s'obligèrent ensemble eux deux à ce pacte, que toute consolation que leur ferait la miséricorde de Dieu, ils se la dussent révéler ensemble l'un à l'autre par charité. Arrêté entre eux ce pacte, advint que un jour demeurant frère Pierre en oraison, et repensant très dévotement la Passion du Christ, et comment la très bienheureuse Mère du Christ, et Jean évangéliste le très aimé disciple, et saint François étaient peints au pied de la

croix, par douleur mentale crucifiés avec le Christ, lui vint un désir de savoir lequel d'iceux trois avait eu plus grande douleur de la Passion du Christ ; ou la Mère, laquelle l'avait engendré, ou le disciple, lequel avait dormi sur sa poitrine, ou saint François, lequel était crucifié avec le Christ. Et demeurant en ce dévot penser, lui apparut la Vierge Marie avec saint Jean évangéliste et avec saint François, vêtus de très nobles vêtements de gloire bienheureuse ; mais saint François paraissait vêtu de plus beau vêtement que saint Jean. Et demeurant frère Pierre tout épouvanté de cette vision, saint Jean le conforta et lui dit : Ne crains point, très cher frère, pour ce que nous sommes venus te consoler et t'éclaircir de ton doute. Sache adonc que la Mère du Christ et moi par dessus toute créature eûmes douleur de la Passion du Christ ; mais après nous saint François en eut plus grande douleur que pas un autre : et partant tu le vois en telle gloire. Et frère Pierre lui demande : Très saint apôtre du Christ, pourquoi le vêtement de saint François paraît-il plus beau que le tien ? Répond saint Jean : La cause ores est celle-ci : pour ce que, quand il était dans le monde, il porta dessus lui plus vils vêtements que moi. Et dites ces paroles, saint Jean donna à frère Pierre un vêtement glorieux, lequel il portait en main, et lui dit : Prends ce vêtement, lequel j'ai apporté pour te le donner ; et voulant saint Jean le vêtir de ce vêtement, frère Pierre stupéfait chut en terre et commença de crier : Frère Conrad, frère Conrad très cher, secours-moi bientôt ; viens voir de merveilleuses choses. Et sur ces paroles cette sainte vision disparut. Puis, venant frère Conrad, lui dit toute chose par ordre, et remercièrent Dieu. Amen.

DE LA CONVERSION ET VIE ET MIRACLES ET MORT DU SAINT FRÈRE JEAN DE LA PENNA.


RÈRE Jean de la Penna étant enfant et écolier dans la province de la Marche, une nuit lui apparut un enfant très beau et l'appela disant : Jean, va à Saint Étienne, où prêche un de mes frères mineurs ; et crois à sa doctrine et te conforme à ses paroles, pour ce que je l'ai mandé là : et cela fait, tu as à faire un grand voyage, et puis viendras à moi. Dont icelui incontinent se leva sus, et sentit grand changement en son âme ; et alla à Saint Étienne, et y trouva une grande multitude d'hommes et de femmes, qui demeuraient pour ouïr le prêche. Et celui qui devait prêcher était un frère qui avait nom frère Philippe, lequel était un des premiers frères qui étaient venus dans la Marche d'Ancône ; et encore peu de couvents étaient occupés dans la Marche. Monte en chaire ce frère Philippe pour prêcher, et prêche très dévotement, non avec paroles de sapience humaine, mais en vertu de l'esprit du Christ, annonçant le royaume de vie éternelle. Et fini le prêche, ledit enfant s'en alla audit frère Philippe et lui dit : Père, s'il vous plaisait de me recevoir dans l'Ordre, je ferais volontiers pénitence, et servirais notre Seigneur Jésus Christ. Voyant frère Philippe et connaissant dans ledit enfant une merveilleuse innocence, et prompte volonté de servir Dieu, ainsi lui dit : Tu viendras à moi tel jour à Recanati, et je te ferai recevoir ; auquel couvent se devait tenir le chapitre provincial. Dont l'enfant, lequel était très pur, se pensa que ce fût là le grand voyage qu'il devait faire, selon la révélation qu'il avait eue, et puis s'en aller au Paradis ; et ainsi croyait faire, incontinent que serait reçu dans l'Ordre. Alla donc et fut reçu : et voyant que son penser ne s'accomplissait alors, disant le ministre au chapitre que à quiconque voudrait aller dans la province de Provence, pour le mérite de la sainte obéissance, il en donnerait volontiers licence ; lui vint grand désir d'y

aller, pensant en son cœur que ce fût là le grand voyage qu'il devait faire, avant que d'aller au Paradis. Mais ayant vergogne de le dire, finalement se confiant au susdit frère Philippe, lequel l'avait fait recevoir dans l'Ordre, le pria chèrement qu'il lui obtînt cette grâce d'aller dans la province de Provence. Alors frère Philippe, voyant sa pureté et sa sainte intention, lui obtint cette licence : dont frère Jean avec grande liesse se mit en route, ayant cette opinion que, achevé ce voyage, s'en irait au Paradis. Mais, comme à Dieu plut, il demeura dans ladite province vingt-cinq années en cette expectation et désir, vivant en grandissime honnêteté et sainteté et exemplaireté, croissant toujours en vertu et en grâce de Dieu et du peuple, et était extrêmement aimé des frères et des séculiers. Et demeurant un jour frère Jean dévotement en oraison, et pleurant et se lamentant pour ce que son désir ne s'accomplissait, et que son pèlerinage de cette vie trop se prolongeait ; lui apparut le Christ béni, à l'aspect duquel son âme fut toute liquéfiée, et lui dit : Fils mien, frère Jean, demande-moi ce que tu veux ; et il répondit : Seigneur mien, je ne sais que te demander d'autre que toi, pour ce que je ne désire aucune autre chose : mais de cela seul je te prie, que tu me pardonnes tous mes péchés, et me donnes cette grâce que je te voie une autre fois, quand j'en aurai plus grand besoin. Dit Jésus : Exaucée est ton oraison ; et dit cela, se partit, et frère Jean resta tout consolé. A la parfin, oyant les frères de la Marche le renom de sa sainteté, firent tant avec le général, qu'il lui manda par obéissance de retourner dans la Marche ; lequel ordre recevant, avec liesse se mit en chemin, pensant que, achevé ce voyage, il dût s'en aller au ciel selon la promesse du Christ. Mais retourné qu'il s'en fut dans la province de la Marche, y vécut trente années, et n'était reconnu d'aucun sien parent, et chaque jour attendait de la miséricorde de Dieu qu'il lui accomplît sa promesse. Et en ce temps fit plusieurs fois l'office de la gardiennerie avec grande discrétion, et Dieu par lui opéra moult miracles. Et entre

autres dons qu'il eut de Dieu, eut l'esprit de prophétie; dont une fois, comme il était hors du couvent, un sien novice fut combattu du Démon, et si fortement tenté que, consentant à la tentation, il délibéra de sortir de l'Ordre, sitôt que frère Jean serait retourné du dehors. Laquelle chose, et tentation et délibération connaissant frère Jean par esprit de prophétie, incontinent retourna au logis, et appela à soi ledit novice, et dit qu'il voulait qu'il se confessât : mais premièrement que de le confesser, lui raconta par ordre toute sa tentation, selon que Dieu lui avait révélé, et conclut : Fils, pour ce que tu m'as attendu, et n'as voulu partir sans ma bénédiction, Dieu t'a fait cette grâce que jamais de cet ordre tu ne sortiras, mais mourras dans l'Ordre avec la grâce divine. Alors ledit novice fut confirmé en bonne volonté, et restant dans l'Ordre devint un saint frère : et toutes ces choses me les raconta, à moi frère Ugolin. Ledit frère Jean était homme allègre et reposé et de rares fois parlait, et était homme de grande oraison et dévotion, et spécialement après matines onques ne retournait à la cellule, mais demeurait dans l'église jusques au jour en oraison. Et demeurant une nuit après matines en oraison, lui apparut l'Ange de Dieu et lui dit : Frère Jean, voici que ton voyage est achevé, lequel tu as si longtemps attendu ; et partant je t'annonce de la part de Dieu que tu aies à demander quelle grâce tu veux. Et encore je t'annonce que tu peux choisir lequel tu veux, ou un jour en Purgatoire, ou sept jours de peines en ce monde. Et choisissant plutôt les sept jours de peines en ce monde, soudainement il tomba malade de diverses infirmités : pour ce que lui prit la fièvre fortement, et la goutte aux mains et aux pieds, et la douleur de côté, et moult autres maux. Mais ce qui lui faisait le pire était qu'un Démon lui demeurait devant, et tenait en main une grande charte où étaient inscrits tous les péchés qu'il avait onques faits ou pensés ; et lui disait : Pour ces péchés que tu as faits avec le penser et avec la langue et avec les œuvres tu es damné au profond de l'Enfer. Et il ne se recordait nul

bien qu'il eût onques fait, ni qu'il fût dans l'Ordre ni qu'il y eût onques été ; mais ainsi se pensait être damné comme le Démon lui disait. Dont quand lui était demandé comment il allait, répondait : Mal, pour ce que je suis damné. Ce voyant les frères, mandèrent quérir un vieux frère qui avait nom frère Mathieu de Mont Rubbiano, lequel était un saint homme, et grand ami de ce frère Jean. Et vint ledit frère Mathieu auprès d'icelui le septième jour de sa tribulation, et le salua et lui demanda comment il allait. Lui répondit qu'il allait mal, parce qu'il était damné. Alors dit frère Mathieu : Ores ne te recordes-tu point que tu t'es moult fois confessé à moi, et que je t'ai entièrement absous de tes péchés ? Ne te recordes-tu encore que tu as servi Dieu en ce saint Ordre moult années ? Après, ne te recordes-tu que la miséricorde de Dieu excède tous les péchés du monde, et que le Christ béni notre Sauveur a payé, pour nous racheter, un prix infini ? Et pour ce aie bonne espérance que sûrement tu es sauvé. Et en ce parler, pour ce qu'était accompli le terme de sa purgation, partit la tentation et la consolation vint. Et avec grande liesse dit frère Jean à frère Mathieu : Pour ce que tu es fatigué et que l'heure est tardive, je te prie que tu ailles te reposer. Et frère Mathieu ne le voulait laisser ; mais pourtant finalement, à sa grande instance, se partit de lui et alla se reposer : et frère Jean resta seul avec le frère qui le servait. Et voici que le Christ béni vient avec grandissime splendeur, et avec excessive suavité d'odeur, selon qu'il lui avait promis de lui apparaître une autre fois, quand il en aurait plus grand besoin, et le guérit parfaitement de toutes ses infirmités. Alors frère Jean avec les mains jointes remerciant Dieu pour ce que avec une excellente fin il avait terminé son grand voyage de la présente misérable vie, dans les mains du Christ recommanda et rendit son âme, passant de cette vie mortelle à la vie éternelle avec le Christ béni, lequel il avait si longtemps désiré, et attendu de voir. Et repose ledit frère Jean dans le couvent de la Penna de Saint Jean. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT FRÈRE PACIFIQUE, ÉTANT EN ORAISON, VIT L'AME DE FRÈRE HUMBLE SON FRÈRE ALLER AU CIEL.



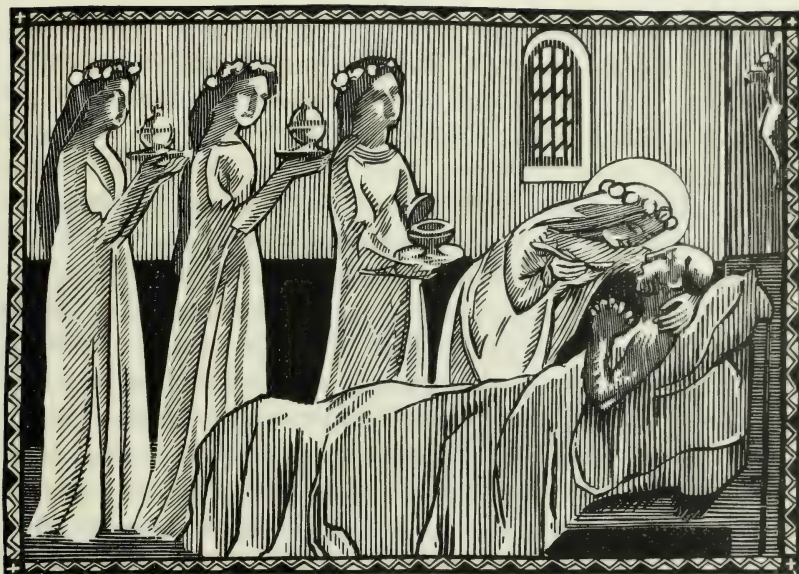
EN ladite province de la Marche, après la mort de saint François, furent deux frères dans l'Ordre : l'un eut nom frère Humble, et l'autre frère Pacifique, lesquels furent hommes de grandissime sainteté et perfection ; et l'un, c'est à savoir frère Humble, demeurait dans le couvent de Soffiano, et y mourut ; et l'autre demeurait en famille dans un autre couvent assez éloigné de lui. Comme à Dieu plut, frère Pacifique, étant un jour en oraison dans un lieu solitaire, fut ravi en extase, et vit l'âme de frère Humble son frère aller droit au ciel, sans aucun retard ou empêchement, laquelle alors se partait du corps. Advint depuis qu'après moult années ce frère Pacifique, qui resta, fut placé en famille audit couvent de Soffiano, où son frère était mort. En ce temps les frères, à la demande des sires de Brunfort, portèrent le couvent en un autre lieu ; pourquoi, entre autres choses, ils firent la translation des reliques des saints frères qui étaient morts en ce lieu. Et venant à la sépulture de frère Humble, frère Pacifique son frère prit ses ossements, et les lava avec de bon vin, et puis les enveloppa en une nappe blanche, et avec grande révérence et dévotion les baisait, et pleurait ; de quoi les autres frères s'émerveillaient, et n'avaient de lui bon exemple ; pour ce que, étant homme de grande sainteté, paraissait que par amour sensuel et séculier il pleurât son frère, et qu'il montrât plus de dévotion à ses reliques qu'à celles des autres frères, qui avaient été de non moindre sainteté que frère Humble, et étaient dignes de révérence tout ainsi comme les siennes. Et connaissant frère Pacifique la mauvaise imagination des frères, les satisfit humblement et leur dit : Frères miens très chers, ne vous émerveillez de ce qu'aux ossements de mon frère j'ai fait ce que je n'ai fait aux autres ; pour ce que, béni

soit Dieu, point ne m'y a tiré, comme vous croyez, amour charnel ; mais pourtant ai-je fait ainsi pour ce que, quand mon frère passa de cette vie, priant en lieu désert et éloigné de lui, je vis son âme par droit chemin monter au ciel ; et pour ce suis-je assuré que ses ossements sont saints, et doivent être en Paradis. Et si Dieu m'eût concédé pareille assurance des autres frères, cette même révérence aurais-je faite à leurs ossements. Pour laquelle chose les frères, voyant sa sainte et dévote intention, furent de lui bien édifiés et louèrent Dieu, lequel fait si merveilleuses choses à ses saints frères. A la louange du Christ. Amen.

DE CE SAINT FRÈRE A QUI LA MÈRE DU CHRIST APPARUT, QUAND IL ÉTAIT MALADE, ET LUI APPORTA TROIS BOITES D'ÉLECTUAIRE.



AU susnommé couvent de Soffiano fut anciennement un frère mineur de si grande sainteté et grâce qu'il paraissait tout divin, et souventes fois était ravi en Dieu. Demeurant aucune fois ce frère tout absorbé et élevé en Dieu, pour ce qu'il avait notablement la grâce de la contemplation, venaient à lui les oiseaux de diverses manières et domestiquement se posaient sur ses épaules et sur le chef, et sur les bras, et sur les mains, et chantaient merveilleusement. Icelui frère était solitaire et de rares fois parlait ; mais quand on lui demandait chose aucune, répondait si gracieusement et si sagement, que paraissait plutôt Ange que homme ; et était de grandissime oraison et contemplation, et les frères l'avaient en grande révérence. Achevant ce frère le cours de sa vertueuse vie, selon que Dieu en avait disposé, devint malade à mort, à tant qu'il ne pouvait aucune chose prendre ; et avec cela ne voulait recevoir aucune médecine charnelle, mais toute sa confiance était dans le médecin céleste Jésus Christ béni et dans sa benoîte Mère ;



de laquelle il mérita par la divine clémence d'être miséricordieusement visité et consolé. Dont demeurant une fois dessus son lit, et se disposant à la mort avec tout son cœur et toute sa dévotion, lui apparut la glorieuse Vierge Marie, Mère du Christ, avec grandissime multitude d'Anges et de saintes vierges, avec merveilleuse splendeur, et s'approcha de son lit ; dont la regardant, il prit grandissime confort et allégresse, quant à l'âme et quant au corps ; et commença de la prier humblement qu'elle priât son aimé Fils, que par ses mérites il le tirât de la prison de la misérable chair. Et persévérant en cette prière avec moult larmes, la Vierge Marie lui répondit, l'appelant par son nom, et dit : Ne doute point, fils, pour ce que ta prière est exaucée ; et je suis venue pour te conforter un peu, avant que tu te partes de cette vie. Étaient aux côtés de la Vierge Marie trois saintes vierges, lesquelles portaient en main trois boîtes d'électuaire de démesurée odeur et

suavité. Alors la Vierge glorieuse prit et ouvrit une de ces boîtes, et toute la maison fut remplie d'odeur ; et prenant avec une cuiller de cet électuaire le donna au malade : lequel sitôt comme il eut goûté, le malade sentit tel confort et telle douceur que paraissait que son âme ne pût demeurer dans le corps ; dont il commença de dire : Assez, ô très sainte Mère, Vierge bénie, ô guérisseuse bénie et salvatrice de l'humaine génération, assez ; car je ne puis soutenir telle suavité. Mais la pitoyable et bénigne Mère souvent encore présentant de cet électuaire au malade, et lui en faisant prendre, vida toute la boîte. Puis, vidée la première boîte, la Vierge bienheureuse prend la seconde, et y met dedans la cuiller pour lui en donner ; de quoi icelui doucement se plaint, disant : O très bienheureuse Mère de Dieu, mon âme s'est comme liquéfiée toute par l'ardeur et suavité du premier électuaire ; et comment pourrai-je soutenir le second ? Je te prie, bénie sur tous les saints et sur tous les Anges, que tu ne m'en veuilles plus donner. Répond la glorieuse Vierge Marie : Goûte, fils, encore un peu de cette seconde boîte ; et lui en donnant un peu, lui dit : Aujourd'hui, fils, tu en as autant qu'il te peut suffire ; conforte-toi, fils, car bientôt je viendrai pour toi, et te mènerai au royaume de mon Fils, lequel tu as toujours cherché et désiré ; et cela dit, prenant congé de lui, se partit ; et il resta si consolé, et conforté par la douceur de cette confiture, que pendant plusieurs jours survécut rassasié et fort, sans aucun aliment corporel. Et après quelques jours, allègrement parlant avec les frères, en grande jubilation et liesse passa de cette misérable vie à la vie bienheureuse.

Amen.

COMMENT FRÈRE JACQUES DE LA MASSA VIT TOUS LES FRÈRES MINEURS DU MONDE EN LA VISION D'UN ARBRE. ET CONNUT LA VERTU ET LES MÉRITES ET LES VICES DE CHACUN.



FRÈRE Jacques de la Massa, auquel Dieu ouvrit l'huis de ses secrets, et donna parfaite science et intelligence de la divine Écriture et des choses futures, fut de telle sainteté, que frère Gilles d'Assise et frère Marc de Montino et frère Genièvre et frère Lucide dirent de lui qu'ils ne connaissaient personne au monde plus grand auprès de Dieu que ce frère Jacques. J'eus grand désir de le voir, pour ce que, comme je priais frère Jean, compagnon dudit frère Gilles, qu'il m'exposât certaines choses de l'esprit, il me dit : Si tu veux être bien instruit dans la vie spirituelle, fais en sorte de parler avec frère Jacques de la Massa : pour ce que frère Gilles désirait d'être illuminé par lui, et à ses paroles ne se peut rien ajouter ni retrancher ; pour ce que son esprit a pénétré jusques aux secrets célestes, et ses paroles sont paroles de l'Esprit Saint, et n'y a homme sur la terre que je désire autant de voir. Ce frère Jacques, dans le principe du ministère de frère Jean de Parme, une fois qu'il priait, fut ravi en Dieu, et demeura trois jours dans ce ravissement en extase, suspendu de tout sentiment corporel, et demeura si insensible, que les frères doutaient qu'il ne fût mort : et dans ce ravissement lui fut révélé de Dieu ce qui devait être et advenir autour de notre Ordre. Pour laquelle chose, quand je l'ouïs dire, me crût le désir de le voir et de parler avec lui ; et quand plut à Dieu que j'eusse aise de lui parler, je le priai en cette manière : Si vrai est ce que j'ai ouï dire de toi, je te prie que tu ne me le tiennes celé. J'ai ouï que, quand tu demeuras trois jours comme mort, entre autres choses que Dieu te révéla, fut ce qui devait advenir en cet Ordre nôtre ; et l'a dit frère Mathieu ministre de

la Marche, auquel tu le révélas par obéissance. Alors frère Jacques avec grande humilité lui concéda que ce que disait frère Mathieu était vrai. Et son dire, c'est à savoir de frère Mathieu ministre de la Marche, était ceci : Je sais un frère, auquel Dieu a révélé tout ce qui adviendra dans notre Ordre ; pour ce que frère Jacques de la Massa m'a manifesté et dit que, après moult choses que Dieu lui révéla de l'état de l'Église militante, il vit en vision un arbre moult beau et grand, de qui la racine était d'or, et ses fruits étaient hommes, et tous étaient frères mineurs. Ses rameaux principaux étaient distincts selon le nombre des provinces de l'Ordre, et chaque rameau avait autant de frères qu'il y en avait dans la province marquée en ce rameau. Et alors il sut le nombre de tous les frères de l'Ordre, et de chaque province, et encore leurs noms et leur âge et les conditions et les offices et les grades et les dignités et les grâces de tous, et les coulpes. Et vit frère Jean de Parme dans le plus haut lieu du rameau de milieu de cet arbre ; et dans les faîtes des rameaux qui étaient alentour de ce rameau de milieu se tenaient les ministres de toutes les provinces. Et après cela, vit le Christ siéger dessus un trône très grand et blanc, dessus lequel le Christ appelait saint François, et lui donnait un calice plein d'esprit de vie, et le mandait disant : Va, et visite tes frères, et leur donne à boire de ce calice de l'esprit de vie ; pour ce que l'esprit de Satan se lèvera contre eux et les frappera, et moult d'entre eux cherront et ne se relèveront. Et donna le Christ à saint François deux Anges pour l'accompagner. Et alors vint saint François présenter le calice de la vie à ses frères : et commença de le présenter à frère Jean de Parme, lequel le prenant le but tout et tout en hâte et dévotement ; et soudainement devint tout lumineux comme le soleil. Et après lui successivement saint François le présentait à tous les autres ; et peu y en avait d'iceux qui avec la révérence et dévotion obligée le prenaient et buvaient tout. Ceux qui le prenaient dévotement et le buvaient tout, soudain devenaient

resplendissants comme le soleil ; et ceux qui tout le versaient et ne le prenaient avec dévotion, devenaient noirs et sombres et déformés et horribles à voir ; ceux qui partie en buvaient et partie en versaient, devenaient partie lumineux et partie ténébreux, et plus et moins selon la mesure du boire et du verser. Mais sur tous les autres le susdit frère Jean était resplendissant, lequel plus complètement avait bu le calice de la vie, par lequel il avait profondément contemplé l'abîme de l'infinie lumière divine ; et en elle avait entendu l'adversité et la tempête laquelle se devait lever contre ledit arbre, et crouler et commouvoir ses rameaux. Pour laquelle chose ledit frère Jean se partit de la cime du rameau en lequel il demeurait ; et descendant dessous tous les rameaux, se mussa dessus la base du tronc de l'arbre, et demeurait tout pensif. Et frère Bonaventure, lequel avait pris partie du calice et partie en avait versé, monta en ce rameau et en ce lieu dont était descendu frère Jean ; et demeurant audit lieu, lui devinrent les ongles des mains ongles de fer aiguisés et tranchants comme rasoirs : dont il se mut de ce lieu où il était monté, et avec élan et fureur se voulait jeter contre ledit frère Jean pour lui nuire. Mais frère Jean, ce voyant, cria fort, et se recommanda au Christ, lequel siégeait en le trône, et le Christ à son cri appela saint François, et lui donna une pierre à feu tranchante et lui dit : Va avec cette pierre, et taille les ongles de frère Bonaventure avec lesquels il veut griffer frère Jean, en sorte qu'il ne lui puisse nuire. Alors saint François vint, et fit tout comme le Christ lui avait commandé. Et fait cela, vint une tempête de vent et frappa dans l'arbre si fort, que les frères en chéaient à terre ; et en premier chéaient ceux qui avaient versé tout le calice de l'esprit de la vie ; et étaient portés par les Démons en lieux ténébreux et peineux. Mais frère Jean, ensemble avec les autres qui avaient bu tout le calice, furent transportés par les Anges en lieu de vie et de lumière éternelle et de splendeur bienheureuse. Et le susdit frère Jacques, qui voyait la vision, entendait et discernait particuliè-

rement et distinctement ce qu'il voyait, quant aux noms et conditions et états de chacun clairement. Et tant dura cette tempête contre l'arbre, qu'il chut, et le vent l'emporta. Et puis, tout aussitôt que cessa la tempête, de la racine de cet arbre, qui était d'or, issit un autre arbre qui était tout d'or, lequel produisit feuilles et fleurs et fruits dorés. Duquel arbre et de sa dilatation, profondeur, beauté et odeur et vertu, mieux est de se taire que d'en parler à présent. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT LE CHRIST APPARUT A FRÈRE JEAN DE LA VERNE.



PARMI les autres sages et saints frères et fils de saint François, lesquels, selon que dit Salomon, sont la gloire du père, fut de notre temps dans ladite province de la Marche le vénérable et saint frère Jean de Fermo, lequel pour le long temps qu'il demeura dans le saint lieu de la Verne, et y passa de cette vie, était aussi appelé frère Jean de la Verne, pour ce que fut homme de vie singulière et de grande sainteté. Ce frère Jean, étant enfant dans le siècle, désirait de tout cœur la voie de la pénitence, laquelle maintient la pureté du corps et de l'âme ; dont étant bien petit enfant, il commença de porter le cilice de mailles et le cercle de fer sur la chair, et de faire grande abstinence ; et spécialement quand il demeurait avec les chanoines de Saint Pierre de Fermo, lesquels vivaient splendidement, il fuyait les délices corporelles, et macérait son corps avec grande rigueur d'abstinence. Mais ayant en cela ses compagnons moult contraires, lesquels lui dépouillaient le cilice, et son abstinence en diverses manières empêchaient ; inspiré de Dieu, il pensa de laisser le monde avec ses amateurs, et de s'offrir tout dans les bras du Crucifix, avec l'habit du crucifié saint François, et ainsi

fit. Étant donc ainsi reçu dans l'Ordre tout enfant, et commis au soin du maître des novices, il devint si spirituel et dévot, que aucune fois oyant ledit maître parler de Dieu, son cœur se consumait comme la cire auprès du feu ; et avec si grande suavité de grâce se réchauffait dans l'amour divin, que ne pouvant demeurer tranquille et soutenir telle suavité, il se levait, et comme ivre d'esprit se mettait à courir ores par le jardin, ores par la forêt, ores par l'église, selon que la flamme et l'élan de l'esprit le poussaient. Puis en la suite du temps la divine grâce continûment fit croître cet homme angélique de vertu en vertu, et en dons célestes et divines élévations et ravissements ; à tant que aucune fois son âme était élevée aux splendeurs des chérubins, aucune fois aux ardeurs des séraphins, aucune fois aux joies des bienheureux, aucune fois aux amoureux et excessifs embrassements du Christ ; non seulement par le goûter spirituel au dedans, mais voire par signes exprès du dehors, et goûter corporel. Et singulièrement une fois en manière excessive la flamme du divin amour embrasa son cœur, et dura en lui cette flamme bien trois années ; dans lequel temps il recevait merveilleuses consolations et visitations divines, et souventes fois était ravi en Dieu ; et pour dire bref, en ce dit temps, il paraissait tout enflammé et incendié de l'amour du Christ : et ce fut dessus le saint mont de la Verne. Mais pour ce que Dieu a un soin singulier de ses fils, leur donnant, selon divers temps, ores consolation, ores tribulation, ores prospérité, ores adversité, comme il voit que besoin leur est de se maintenir en humilité, ou bien pour enflammer davantage leur désir des choses célestes ; plut à la divine bonté, après ces trois années, de retirer dudit frère Jean ce rayon et cette flamme du divin amour, et le priva de toute consolation spirituelle ; dont frère Jean demeura sans lumière et sans amour de Dieu, et tout déconsolé et affligé et endolori. Pour laquelle chose ainsi angoisseux, il s'en allait par la forêt courant de çà et de là, appelant avec paroles et avec pleurs et avec soupirs

le très cher époux de son âme, lequel s'était caché et parti de lui, et sans la présence duquel son âme ne trouvait ni trêve ni repos ; mais en aucun lieu ni en aucune manière il ne pouvait retrouver le doux Jésus, ni revenir à ce très suave goûter spirituel de l'amour du Christ, comme il avait accoutumé. Et lui dura cette telle tribulation pendant moult jours ; dans lesquels il persévéra en continuel pleurer et soupirer, et prier Dieu qu'il lui rendît par sa miséricorde le très cher époux de son âme. A la parfin, quand plut à Dieu d'avoir éprouvé assez sa patience et enflammé son désir, un jour que frère Jean s'en allait par ladite forêt en telle affliction et tribulation, par lassitude se mit à seoir, s'accostant à un hêtre, et demeurait avec la face toute baignée de larmes regardant vers le ciel ; et voici que soudainement apparut Jésus Christ près de lui dans le sentier d'où ce frère Jean était venu, mais ne disait rien. Le voyant frère Jean et reconnaissant bien qu'il était le Christ, soudainement se jeta à ses pieds, et avec pleurs démesurés le priait très humblement et disait : Secours-moi, Seigneur mien, car sans toi, Sauveur mien très doux, je demeure en ténèbres et en larmes ; sans toi, agneau très paisible, je demeure en angoisses et en peine et en peur ; sans toi, Fils de Dieu très haut, je demeure en confusion et en vergogne ; sans toi, je suis dépouillé de tout bien et aveuglé, pour ce que tu es Jésus Christ, vraie lumière des âmes ; sans toi, je suis perdu et damné, pour ce que tu es la vie des âmes et la vie des vies ; sans toi, je suis stérile et aride, pour ce que tu es fontaine de tout don et de toute grâce ; sans toi, je suis du tout inconsolé, pour ce que tu es Jésus notre rédemption, amour et désir, pain de réconfort et vin qui réjouit les chœurs des Anges et les cœurs de tous les saints. Illumine-moi, maître très gracieux et pasteur très pitoyable, pour ce que je suis ton ouaille, toute indigne qu'elle soit. Mais pour autant que le désir des saints hommes, lequel Dieu diffère d'exaucer, les enflamme à plus grand amour et mérite, le Christ béni se part sans l'exaucer et sans lui parler aucunement,



et s'en va par ledit sentier. Alors frère Jean se lève sus, et lui court derrière, et derechef se jette à ses pieds, et avec une sainte importunité le retient et avec très dévotes larmes le prie, et dit : O Jésus Christ très doux, aie miséricorde de ma tribulation ; exauce-moi par l'abondance de ta miséricorde et par la vérité de ton salut, et me rends la liesse de ton visage et de ton pitoyable regard, pour ce que de ta miséricorde toute la terre est pleine. Et le Christ encore se part et aucunement ne lui parle et ne lui donne aucune consolation ; et fait à la manière de la mère avec l'enfant, quand elle lui fait bien fort désirer la mamelle, et se le fait venir derrière en pleurant, afin qu'il la prenne ensuite plus volontiers. Dont frère Jean avec encore plus grande ferveur et désir suit le

Christ ; et parvenu qu'il fut à lui, le Christ béni se retourna vers lui et le regarda avec le visage allègre et gracieux ; et ouvrant ses très saints et miséricordieux bras l'embrassa très doucement ; et en cette ouverture des bras vit frère Jean issir de la très sacrée poitrine du Sauveur des rayons de lumière resplendissants, lesquels illuminaient toute la forêt, et lui-même dans l'âme et dans le corps. Alors frère Jean s'agenouilla aux pieds du Christ, et le benoît Jésus, en la même façon qu'à la Madeleine, lui tendit bénignement le pied à baiser ; et frère Jean, le prenant avec extrême révérence, le baigna de tant de larmes que vraiment il paraissait une autre Madeleine, et disait dévotement : Je te prie, Seigneur mien, que tu ne regardes à mes péchés ; mais par ta très sainte Passion et par l'effusion de ton très saint et précieux sang, ressuscite mon âme dans la grâce de ton amour ; comme ainsi soit que c'est ton commandement, que nous t'aimions de tout notre cœur et de toute notre affection ; lequel commandement personne ne peut accomplir sans ton aide. Aide-moi donc, très aimant Fils de Dieu, afin que je t'aime avec tout mon cœur et avec toutes mes forces. Et demeurant ainsi frère Jean en ce parler aux pieds du Christ, fut de lui exaucé, et recouvra de lui la première grâce, à savoir de la flamme du divin amour, et tout se sentit consolé et renouvelé : et connaissant que le don de la divine grâce était retourné en lui, commença de remercier le Christ béni, et de baiser dévotement ses pieds. Et puis se redressant pour regarder le Christ en face, Jésus Christ lui tendit et offrit ses mains très saintes à baiser : et quand frère Jean les eut baisées, ores s'approcha et s'accosta à la poitrine de Jésus et l'embrassa et la baisa ; et le Christ semblablement l'embrassa et le baisa. Et en cet embrassement et baiser, frère Jean sentit telle odeur divine que si toutes les épices et les choses odoriférantes du monde eussent été réunies ensemble, elles eussent paru une puanteur en comparaison de cette odeur ; et en elle frère Jean fut ravi et consolé et illuminé, et moult mois lui dura cette odeur

en son âme. Et d'ores en avant de sa bouche abreuvée à la fontaine de la divine sapience dans la sacrée poitrine du Sauveur, issaient paroles merveilleuses et célestes lesquelles muaient les cœurs de qui les oyait et faisaient grand fruit dans les âmes. Et dans le sentier de la forêt, dans lequel se posèrent les pieds bénis du Christ, et très loin alentour, frère Jean toujours sentait cette odeur et voyait cette splendeur, quand il y allait longtemps ensuite. Retournant en soi frère Jean après ce ravissement, et disparaissant la présence corporelle du Christ, il resta si illuminé dans l'âme en l'abîme de la divinité, que bien qu'il ne fût homme lettré par humaine étude, néanmoins il savait merveilleusement résoudre et expliquer les plus subtiles et hautes questions de la Trinité divine, et les profonds mystères de la sainte Écriture. Et moult fois ensuite, parlant devant le pape et les cardinaux, et devant rois et barons et maîtres et docteurs, les mettait tous en grande stupeur par les hautes paroles et profondes sentences qu'il disait. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT DISANT MESSE LE JOUR DES MORTS, FRERE JEAN DE LA VERNE VIT MOULT AMES DÉLIVRÉES DU PURGATOIRE.



ISANT une fois ledit frère Jean la messe, le jour après Toussaint, pour toutes les âmes des morts, selon que l'Église a ordonné, offrit avec telle affection de charité et avec telle piété de compassion ce très haut sacrement que désirent pour son efficace les âmes des morts sur tous les autres biens qui pour eux se peuvent faire, que paraissait qu'il se consumât tout par douceur de piété et de charité fraternelle. Pour laquelle chose en icelle messe, élevant dévotement le corps du Christ et l'offrant à Dieu le Père et le priant que, par amour de son benoît Fils Jésus Christ, lequel pour racheter les âmes

était pendu à la croix, lui plût délivrer des peines du Purgatoire les âmes des morts par lui créées et rachetées; incontinent il vit un nombre presque infini d'âmes sortir du Purgatoire, en façon d'étincelles de feu innombrables qui sortiraient d'une fournaise embrasée; et les vit monter au ciel, par les mérites de la Passion du Christ, lequel chaque jour est offert pour les vivants et pour les morts en cette très sacrée hostie, digne d'être adorée in secula seculorum. Amen.

DU SAINT FRÈRE JACQUES DE FALLERONE; ET COMMENT, APRÈS QU'IL FUT MORT, IL APPARUT A FRÈRE JEAN DE LA VERNE.

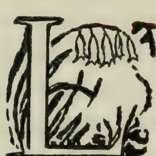


U temps que frère Jacques de Fallerone, homme de grande sainteté, était gravement malade au couvent de Moliano, dans la garde de Fermo, frère Jean de la Verne, lequel demeurait alors au couvent de la Massa, oyant parler de sa maladie, pour ce qu'il l'aimait comme son cher père, se mit en oraison pour lui, priant Dieu dévotement avec oraison mentale qu'audit frère Jacques rendît santé du corps, si c'était le mieux pour son âme. Et demeurant en cette dévote oraison, fut ravi en extase, et vit dans les airs une grande armée d'Anges et de saints se tenir dessus sa cellule qui était dans la forêt; avec telle splendeur que toute la contrée d'alentour en était illuminée; et parmi ces Anges vit ce frère Jacques malade, pour qui il priait, se tenir en vêtements blancs tout resplendissant. Vit encore parmi eux le bienheureux père saint François adorné des sacrés stigmates du Christ et de moult gloire. Y vit encore et y reconnut le saint frère Lucide, et frère Mathieu l'ancien de Mont Rubbiano, et plusieurs autres frères, lesquels n'avait onques vus ni connus en cette vie. Et regardant ainsi frère Jean avec grand plaisir cette bienheureuse troupe de saints, ores lui fut révélé sûre-

ment le salut de l'âme dudit frère malade, et que de cette maladie il devait mourir ; mais que non ainsi soudainement et après la mort devait aller au Paradis, pour ce qu'il convenait de se purger un peu en Purgatoire. De laquelle révélation frère Jean avait telle allégresse pour le salut de l'âme, que de la mort du corps ne se peinait nullement ; mais avec grande douceur d'esprit l'appelait en soi-même, disant : Frère Jacques, doux père mien ; frère Jacques, doux mien frère ; frère Jacques, très fidèle serviteur et ami de Dieu ; frère Jacques, compagnon des Anges et associé des bienheureux. Et ainsi en cette certitude et joie retourna en soi, et incontinent se partit du couvent et alla visiter ledit frère Jacques à Moliano ; et le trouvant si aggravé que à peine pouvait-il parler, lui annonça la mort du corps et le salut et la gloire de l'âme, selon l'assurance qu'il en avait par la divine révélation. Dont frère Jacques tout réjoui dans l'esprit et dans le visage, le reçut avec grande liesse et avec joyeux rire, le remerciant des bonnes nouvelles qu'il lui apportait, et se recommandant à lui dévotement. Alors frère Jean le pria chèrement qu'après sa mort il dût revenir à lui pour lui parler de son état ; et frère Jacques le lui promit s'il plaisait à Dieu. Et dites ces paroles, s'approchant l'heure de son trépas, frère Jacques commença de dire dévotement ce verset du psaume : In pace in idipsum dormiam et requiescam, c'est à savoir : En paix et en vie éternelle je m'endormirai et reposerai ; et dit ce verset, avec joyeux et gai visage passa de cette vie. Et après qu'il fut enseveli, frère Jean s'en retourna au couvent de la Massa, et attendait la promesse de frère Jacques, qu'il retournât à lui le jour qu'il avait dit. Mais ledit jour, étant en oraison, lui apparut le Christ avec grande compagnie d'Anges et de saints, entre lesquels n'était frère Jacques : dont frère Jean moult s'émerveillant, le recommanda au Christ dévotement. Puis le jour suivant, priant frère Jean dans la forêt, lui apparut frère Jacques accompagné des Anges, tout glorieux et tout joyeux, et lui dit frère Jean : O père très cher, pourquoi n'es-tu retourné à

moi le jour que tu me promis? Répondit frère Jacques : Pour ce que j'avais besoin de quelque purgation ; mais en cette même heure que le Christ t'apparut, et tu me recommandas à lui, le Christ t'exauça et me délivra de toute peine. Et alors j'apparus au saint frère lai Jacques de la Massa, lequel servait la messe, et vit l'hostie consacrée, quand le prêtre l'éleva, convertie et muée en forme d'un très bel enfant vivant ; et je lui dis : Aujourd'hui avec cet enfant je m'en vais au royaume de vie éternelle, auquel nul ne peut aller sans lui. Et dites ces paroles, frère Jacques disparut et s'en alla au ciel avec toute cette bienheureuse compagnie des Anges ; et frère Jean demeura moult consolé. Mourut ledit frère Jacques de Fallerone la vigile de saint Jacques apôtre, au mois de juillet, dans le susdit couvent de Moliano, en lequel par ses mérites la divine bonté opéra, après sa mort, moult miracles. A la louange du Christ. Amen.

DE LA VISION DE FRÈRE JEAN DE LA VERNE, OU IL CONNUT TOUT L'ORDRE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.



E susdit frère Jean de la Verne, pour autant qu'il avait fait parfaite abnégation de toute joie et consolation mondaine et temporelle, et en Dieu avait mis toute sa joie et toute son espérance, la divine bonté lui donnait merveilleuses consolations et révélations, spécialement dans les solennités du Christ. Dont, s'approchant une fois la solennité de la Nativité du Christ en laquelle il attendait sûrement consolation de Dieu par la douce humanité de Jésus, l'Esprit Saint lui mit dans son âme si grand et excessif amour et ferveur de la charité du Christ, par laquelle il s'était humilié à prendre notre humanité, que vraiment lui paraissait que l'âme lui fût tirée du corps, et qu'elle ardît comme une fournaise. Laquelle ardeur ne pouvant souffrir, s'angoissait et se consumait tout et

tout, et criait à haute voix, pour autant que par l'élan de l'Esprit Saint et par le trop de ferveur de l'amour il ne se pouvait contenir de crier. Et en cette heure que cette démesurée ferveur lui venait, avec elle lui venait si forte et certaine l'espérance de son salut, que du tout au monde ne croyait, s'il fût mort à cette heure, devoir passer par les peines du Purgatoire. Et cet amour lui dura bien une demi-année, bien qu'il n'eût cette excessive ferveur aussi continument, mais elle lui venait à certaines heures du jour. Et en ce temps et depuis il reçut merveilleuses visitations et consolations de Dieu ; et plusieurs fois fut ravi, comme vit ce frère lequel d'abord écrivit ces choses : entre lesquelles, une nuit fut si élevé et ravi en Dieu qu'il vit en lui Créateur toutes les choses créées, et célestes et terrestres, et toutes leurs perfections et degrés et ordres distincts. Et alors connut clairement comment toute chose créée représente son Créateur, et comment Dieu est dessus et dedans et dehors et à côté de toutes les choses créées. Après connut un Dieu en trois Personnes, et trois Personnes en un Dieu, et l'infinie charité laquelle fit incarner le Fils de Dieu, par obéissance au Père. Et finalement connut en cette vision comment n'y avait point d'autre voie par laquelle l'âme pût aller à Dieu et avoir vie éternelle, sinon par le Christ béni, lequel est voie, vérité et vie de l'âme. Amen.

COMMENT, DISANT LA MESSE, FRÈRE JEAN DE LA VERNE CHUT COMME S'IL FUT MORT.



UDIT frère Jean dans le susdit couvent de Moliano, selon que racontèrent les frères qui y étaient présents, advint une fois cet admirable cas, que la première nuit après l'octave de saint Laurent, et dans l'octave de l'Assomption de notre Dame, ayant dit les matines dans l'église, et survenant en lui l'onction de la divine grâce, il

s'en alla dans le jardin à contempler la Passion du Christ, et à se disposer avec toute sa dévotion à célébrer la messe, laquelle lui revenait de chanter le matin. Et demeurant en contemplation des paroles de la consécration du corps du Christ, Hoc est corpus meum, et considérant l'infinie charité du Christ, par laquelle il voulut non seulement nous racheter avec son sang précieux, mais voire nous laisser pour aliment des âmes son corps et son sang très sacré; lui commença de croître en telle ferveur et en telle suavité l'amour du doux Jésus, que jà ne pouvait plus son âme soutenir telle douceur; mais criait fort, et comme ivre d'esprit en lui-même ne cessait de dire : Hoc est corpus meum ; pour ce que, disant ces paroles, lui paraissait voir le Christ béni avec la Vierge Marie et avec multitude d'Anges; et en ce parler était illuminé par l'Esprit Saint de tous les profonds et hauts mystères de ce très haut sacrement. Et l'aurore s'étant faite, il entra dans l'église en cette ferveur d'esprit et avec cette anxiété et avec ce parler, ne croyant être ouï ni vu de personne; mais au chœur y avait un frère en oraison, lequel voyait et oyait tout. Et ne pouvant en cette ferveur se contenir par l'abondance de la divine grâce, criait à haute voix; et tant demeura en cette grâce que fut l'heure de dire la messe; dont il s'alla apprêter et alla à l'autel. Et commençant la messe, tant plus il poursuivait outre, tant plus lui croissait l'amour du Christ, et cette ferveur de la dévotion avec laquelle lui était donné un sentiment de Dieu ineffable; lequel lui-même ne savait et ne pouvait plus exprimer avec la langue. Dont craignant que cette ferveur et sentiment de Dieu ne crût tellement qu'il lui fallût laisser la messe, fut en grande perplexité, et ne savait quel parti prendre, ou de poursuivre outre dans la messe, ou de demeurer à attendre. Mais pour autant qu'autrefois lui était advenu semblable cas, et le Seigneur avait si tempéré cette ferveur, qu'il ne lui avait pas fallu laisser la messe, se confiant de pouvoir ainsi faire cette fois, avec grande crainte se mit à poursuivre outre dans la messe : et parvenant jusqu'à la préface de notre

Dame, lui commença tant à croître la divine illumination et la gracieuse suavité de l'amour de Dieu, que venant au Qui pridie, à peine pouvait-il soutenir telle suavité et douceur. Finalement arrivant à l'acte de la consécration, dites la moitié des paroles sur l'hostie, c'est à savoir Hoc est, par aucun moyen ne pouvait poursuivre plus outre, mais seulement répétait ces mêmes paroles Hoc est : et la cause pourquoi il ne pouvait poursuivre plus outre, était qu'il sentait et voyait la présence du Christ avec multitude d'Anges, dont il ne pouvait supporter la majesté : et voyait que le Christ n'entrait dans l'hostie, ou bien que l'hostie ne se transsubstanciait au corps du Christ, s'il ne proférait l'autre moitié des paroles, c'est à savoir Corpus meum. Dont, comme il demeurait en cette anxiété et ne poursuivait plus outre, le gardien et les autres frères et voire moult séculiers qui étaient en l'église à ouïr la messe, s'approchèrent de l'autel ; et demeuraient épouvantés à voir et à considérer les actes de frère Jean, et moult d'entre eux pleuraient par dévotion. A la parfin, après grand espace, c'est à savoir quand il plut à Dieu, frère Jean proféra Corpus meum à haute voix ; et tout soudain la forme du pain s'évanouit, et dans l'hostie apparut Jésus Christ béni incarné et glorifié ; et lui démontra l'humilité et charité laquelle le fit incarner de la Vierge Marie, et laquelle le fait chaque jour venir dans les mains du prêtre quand il consacre l'hostie ; pour laquelle chose il fut plus élevé en douceur de contemplation. Dont, comme il eut élevé l'hostie et consacré le calice, il fut ravi hors de soi-même, et étant l'âme suspendue des sentiments corporels, son corps chut en arrière ; et n'était qu'il fut soutenu par le gardien qui se tenait derrière lui, il chéait à la renverse en terre. Pourquoi, y accourant les frères et les séculiers qui étaient dans l'église, hommes et femmes, il fut par eux porté en la sacristie comme mort ; pour autant que son corps était refroidi comme le corps d'un mort, et les doigts des mains étaient contractés si fort qu'ils ne se pouvaient à peine point détendre ou mouvoir. Et en cette manière fut ainsi

gisant évanoui, ou bien ravi, jusques à tierce, et c'était en été. Et pour ce que je, lequel fus à cela présent, désirais moult savoir ce que Dieu avait opéré envers lui, tout aussi tôt qu'il fut retourné en soi, j'allai à lui, et le priai pour la charité de Dieu qu'il me dût dire toute chose. Dont, pour ce qu'il se fiait moult à moi, il me narra tout par ordre ; et entre autres choses me dit que considérant le corps et le sang de Jésus Christ devant lui, son cœur était liquide comme une cire moult délayée, et lui paraissait que sa chair fut sans os, en telle manière qu'il ne pouvait presque lever les bras ni les mains à faire le signe de la croix sur l'hostie ni sur le calice. Encore me dit que, avant qu'il se fît prêtre, lui avait été révélé par Dieu qu'il devait s'évanouir à la messe ; mais pour autant que déjà il avait dit moult messes, et ce ne lui était advenu, il pensait que la révélation n'eût été de Dieu. Et néanmoins, peut-être cinquante jours avant l'Assomption de notre Dame, en laquelle le susdit cas lui advint, encore lui avait été révélé de Dieu que ce cas lui devait advenir alentour de ladite fête de l'Assomption ; mais depuis ne se recorda point ladite révélation.




ICI COMMENCE LE LIVRE
DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS



DANS cette partie nous aurons à considérer dévotement les glorieux stigmates de notre bienheureux père monsieur saint François, lesquels il reçut du Christ dessus le saint mont de la Verne : et pour autant que lesdits stigmates furent cinq, selon les cinq plaies de notre Seigneur Jésus Christ, partant ce traité aura cinq considérations.

La première considération sera de la manière que saint François parvint au saint mont de la Verne.

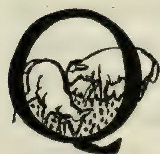
La seconde sera de la vie et conversation qu'il eut et tint avec ses compagnons dessus ledit mont.

La troisième sera de l'apparition séraphique et impression des stigmates.

La quatrième sera comment saint François descendit du mont de la Verne après qu'il eut reçu les stigmates, et retourna à Sainte Marie des Anges.

La cinquième sera de certaines apparitions et révélations divines faites après la mort de saint François à de saints frères et autres dévotes personnes desdits glorieux stigmates.

DE LA PREMIÈRE CONSIDÉRATION DES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES.



QUANT à la première considération est à savoir que saint François, étant en âge de quarante-trois ans, l'an mil deux cent vingt-quatre, inspiré de Dieu, se partit de la vallée de Spolète pour aller en Romagne avec frère Léon son compagnon ; et allant passa au pied du castel de Montefeltre, dans lequel castel se faisait alors un grand banquet et assemblée pour l'entrée en chevalerie d'un de ces comtes de Montefeltre. Et oyant saint François parler de cette solennité

qui s'y faisait, et qu'y étaient réunis moult gentilshommes de divers pays, dit à frère Léon : Allons là-haut à cette fête, pour ce qu'avec l'aide de Dieu nous ferons quelque bon fruit spirituel. Entre les autres gentilshommes qui étaient venus à cette assemblée, y avait un grand gentilhomme de Toscane, qui avait nom monsieur Orland de Chiusi dans le Casentin, lequel, pour les merveilleuses choses qu'il avait ouïes de la sainteté et des miracles de saint François, lui portait grande dévotion, et avait grandissime envie de le voir et de l'ouïr prêcher. Vient saint François à ce castel et entre dedans et s'en va dessus la place où était réunie toute la multitude de ces gentilshommes ; et en ferveur d'esprit monta dessus un petit mur et commença de prêcher, proposant pour thème de son prêche ces paroles en langue vulgaire : Tel est le bien auquel j'aspire, que toute peine m'est plaisir ; et sur ce thème par dictée de l'Esprit Saint prêcha si dévotement et profondément, le prouvant par diverses peines et martyres de saints apôtres et de saints martyrs, et par dures pénitences de saints confesseurs, et par moult tribulations et tentations de vierges saintes et d'autres saints, que toutes gens demeuraient avec les yeux et avec l'esprit suspendus vers lui, et écoutaient comme si un Ange de Dieu eût parlé. Entre lesquels ledit monsieur Orland, touché de Dieu au cœur par la merveilleuse prédication de saint François, se mit au cœur de traiter et discourir avec lui après le prêche des choses de son âme. Dont, achevé le prêche, il tira saint François à part et lui dit : O père, je voudrais traiter avec toi du salut de mon âme. Répondit saint François : Il me plaît moult ; mais va ce matin, et honore tes amis qui t'ont invité à la fête, et déjeune avec eux, et après déjeuner nous parlerons ensemble autant que te plaira. S'en va donc monsieur Orland déjeuner, et après déjeuner retourne à saint François, et traite et dispose avec lui pleinement des choses de son âme. Et enfin dit ce monsieur Orland à saint François : J'ai en Toscane un mont très dévot lequel se nomme le mont de la Verne, lequel est moult

solitaire et sauvage et est trop bien apte à qui voudrait faire pénitence en lieu écarté des gens ou à qui désire vie solitaire. S'il te plaisait, volontiers le donnerais-je à toi et à tes compagnons pour le salut de mon âme. Oyant saint François si libérale offre de cette chose qu'il désirait moult, en eut grandissime allégresse, et louant et remerciant en premier Dieu et puis monsieur Orland, lui dit ainsi : Monsieur, quand vous serez retourné à votre maison, je manderai à vous de mes compagnons et vous leur montrerez ce mont ; et s'il leur paraît apte à oraison et à faire pénitence, dès lors j'accepte votre offre charitable. Et dit cela, saint François se partit, et achevé qu'il eut son voyage, s'en retourna à Sainte Marie des Anges, et monsieur Orland semblablement, achevé qu'il eut la solennité de cette réception, s'en retourna à son castel qui se nomme Chiusi, lequel est à un mille proche de la Verne. Retourné donc saint François à sainte Marie des Anges, il manda deux de ses compagnons audit monsieur Orland ; lesquels venant à lui, furent avec grandissime allégresse et charité de lui reçus. Et voulant leur montrer le mont de la Verne, il manda avec eux bien cinquante hommes armés, afin qu'ils les défendissent des bêtes sauvages. Et ainsi accompagnés ces frères montèrent dessus le mont et cherchèrent diligemment, et à la parfin vinrent à une partie du mont moult dévote et moult apte à la contemplation, dans laquelle partie y avait quelque plaine, et choisirent ce lieu pour leur habitation et celle de saint François. Et ensemble avec l'aide de ces hommes armés qui étaient en leur compagnie firent quelque pauvre cellule de branches d'arbres ; et ainsi acceptèrent et prirent, au nom de Dieu, le mont de la Verne et le logis des frères sur ce mont, et se partirent et retournèrent à saint François. Et arrivés qu'ils furent à lui, lui racontèrent comment et en quelle manière ils avaient pris le logis dessus le mont de la Verne, très apte à l'oraison et à la contemplation. Oyant saint François cette nouvelle, se réjouit moult, et louant et remerciant Dieu parla à ces frères avec visage allègre et

dit ainsi : Fils miens, nous nous approchons de notre carême de saint Michel Archange ; je crois fermement que soit la volonté de Dieu que nous fassions ce carême dessus le mont de la Verne, lequel par divine dispensation nous a été apprêté, afin que, à l'honneur et gloire de Dieu et de sa Mère la glorieuse Vierge Marie et des saints Anges, avec pénitence nous méritions du Christ de consacrer ce mont béni. Et alors, dit cela, saint François prit avec soi frère Massée de Marignan d'Assise, lequel était homme de grand sens et de grande éloquence, et frère Ange Tancrède de Rieti, lequel était moult gentilhomme et avait été chevalier dans le siècle, et frère Léon, lequel était homme de grandissime simplicité et pureté ; pour laquelle chose saint François moult l'aimait et lui révélait quasi tous ses secrets. Et avec ces trois frères saint François se mit en oraison, et puis, finie l'oraison, recommandant soi-même et les susdits compagnons aux oraisons des frères qui demeuraient, se partit avec ces trois au nom de Jésus Christ crucifié pour aller au mont de la Verne. Et se partant saint François, appela un de ces trois compagnons, c'est à savoir frère Massée, et lui dit ainsi : Toi, frère Massée, seras notre gardien et notre prélat en ce voyage, durant que nous irons et demeurerons ensemble, et nous observerons notre usage de dire l'office ou de parler de Dieu ou de tenir silence, et nous ne penserons avant ni au manger ni au boire ni au dormir ; mais quand il sera l'heure de nous héberger, nous mendierons un peu de pain et nous arrêterons et nous reposerons en ce lieu que Dieu nous apprêtera. Alors ces trois compagnons inclinèrent la tête, et se faisant le signe de la croix allèrent outre. Et le premier soir arrivèrent à un couvent de frères et y furent hébergés ; le second soir, tant pour le mauvais temps et parce qu'ils étaient las, ne pouvant arriver à aucun couvent de frères ni à castel ou ville aucune, survenant la nuit avec le mauvais temps, se réfugièrent pour logis en une église abandonnée et inhabitée, et là se mirent à reposer. Et dormant les compagnons, saint François se jeta en oraison, et

persévérant en l'oraison, voici venir sur la première vigile de la nuit une grande multitude de Démons très féroces avec rumeur et vacarme grandissime, et commencèrent de lui donner forte bataille et ennui : dont l'un le prenait de ci et l'autre de là ; l'un le tirait en bas et l'autre en haut ; l'un le menaçait d'une chose et l'autre lui en reprochait une autre : et ainsi en diverses manières s'ingéniaient de le troubler de l'oraison, mais ne pouvaient, parce que Dieu était avec lui. Dont quand saint François eut assez soutenu cette bataille des Démons, il commença de crier à haute voix : O esprits damnés, vous ne pouvez rien sinon quand la main de Dieu vous permet ; et partant, de la part du Dieu tout puissant, je vous dis que vous fassiez dans mon corps ce qui vous est permis par Dieu, pour autant que je le supporte volontiers, parce que je n'ai plus grand ennemi que mon corps ; et partant, si vous faites pour moi vengeance de mon ennemi, vous me faites trop grand service. Et alors les Démons avec grandissime élan et furie le prirent et commencèrent de le traîner par l'église et lui faire trop plus grande molestation et ennui qu'en premier. Et saint François alors commença de crier et de dire : Seigneur mien Jésus Christ, je te remercie de tout l'amour et charité que tu montres envers moi ; pour ce que c'est signe de grand amour quand le Seigneur punit bien son serviteur de tous ses défauts en ce monde, afin qu'il n'en soit puni dans l'autre. Et je suis apprêté à soutenir allègrement toute peine et toute adversité que toi, mon Dieu, me voudras envoyer pour mes péchés. Alors les Démons, confus et vaincus par sa constance et patience, se partirent ; et saint François en ferveur d'esprit sort de l'église et entre en un bois qui était là près, et là se jette en oraison ; et avec prières et avec larmes et avec frappement de poitrine cherche de trouver Jésus Christ, époux et bien aimé de son âme. Et finalement le trouvant dans le secret de son âme, ores lui parlait révérentement comme à son seigneur, ores lui répondait comme à son juge, ores le priait comme un père, ores discourait avec lui

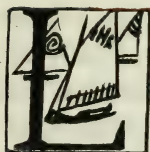
comme avec un ami. En cette nuit et dans ce bois ses compagnons, après qu'ils se furent éveillés, et demeuraient à écouter et à considérer ce qu'il faisait, le virent et ouïrent avec pleurs et avec paroles prier dévotement la divine miséricorde pour les pécheurs. Et d'eux fut encore ouï et vu pleurer à haute voix la Passion du Christ, comme s'il la voyait corporellement. En cette même nuit le virent prier avec les bras recueillis en manière de croix, par un grand espace de temps suspendu et soulevé de terre et entouré d'une nuée resplendissante. Et ainsi en ces saints exercices passa toute cette nuit sans dormir ; et ensuite au matin, connaissant les compagnons que pour la fatigue de la nuit et pour le non dormir saint François était trop débile du corps et malaisément aurait pu cheminer à pied, allèrent à un pauvre laboureur du pays, et lui demandèrent pour l'amour de Dieu son âne en prêt pour saint François leur père, lequel ne pouvait aller à pied. Oyant icelui recorder frère François, leur demande : Êtes-vous des frères de ce frère d'Assise dont on dit tant de bien ? Répondent les frères que oui, et que pour lui vraiment ils demandent la bête de somme. Alors ce bon homme avec grande dévotion et sollicitude apprêta l'âne et le mena à saint François et avec grande révérence le fit monter dessus, et cheminèrent outre, et icelui avec eux derrière son âne. Et après que furent allés outre un bout de chemin, dit le paysan à saint François : Dis-moi si tu es frère François d'Assise. Répondit saint François que oui. Ores fais donc en sorte, dit le paysan, d'être aussi bon que toutes gens le croient, pour ce que moult ont grande foi en toi, et partant je t'admoneste qu'il n'y ait en toi rien autre que ce que les gens en espèrent. Oyant saint François ces paroles, ne s'irrita point d'être admonesté par un paysan, et ne se dit en soi-même : Quelle bête est icelui qui m'admoneste, comme diraient aujourd'hui moult superbes qui portent la chape ; mais incontinent se jeta de l'âne en terre et s'agenouilla devant icelui et lui baisa les pieds ; et le remercia humblement pour ce qu'il avait daigne l'admonester si charitablement. Alors le



paysan ensemble avec les compagnons de saint François le levèrent de terre et le reposèrent dessus l'âne et cheminèrent outre ; et arrivés qu'ils furent peut-être à moitié de la montée du mont, pour ce que la chaleur était grandissime et la montée fatigante, à ce paysan vint grand soif, à tant qu'il commença de crier après saint François : Hélas, que je me meurs de soif, et si je n'ai quelque chose à boire, je m'en vais choir incontinent. Pour laquelle chose saint François descendit de l'âne et se jeta en oraison, et tant demeura à genoux avec les mains levées au ciel, qu'il connut par révélation que Dieu l'avait exaucé, et alors dit au paysan : Cours, va vite à cette pierre, et y trouveras l'eau vive que Jésus Christ à cette heure, par sa misé-

ricorde, a fait issir de la pierre. Court icelui à ce lieu que saint François lui avait montré, et trouve une belle fontaine, par vertu de l'oraison de saint François produite du rocher durissime ; et en but copieusement et fut conforté. Et bien apparut que cette fontaine fût par Dieu produite miraculeusement pour les prières de saint François, pour ce que ni avant ni après ne se vit jamais fontaine d'eau quelconque à grand espace près de ce lieu. Fait cela, saint François ensemble avec les compagnons et avec le paysan remercièrent Dieu du miracle qu'il avait montré, et puis cheminèrent outre. Et s'approchant au pied du rocher même de la Verne, plut à saint François de se reposer un peu sous un chêne qui était dessus la route, et y est encore ; et demeurant sous ce chêne, saint François commença de considérer la disposition du lieu et du pays : et demeurant en cette considération, voici venir une grande multitude d'oiseaux de diverses espèces, lesquels avec chants et battements d'ailes montraient tous grandissime fête et allégresse ; et entourèrent saint François en telle manière, que aucuns se posèrent dessus sa tête, aucuns dessus les épaules et aucuns dessus les bras, aucuns dans le sein et aucuns alentour des pieds. Ce voyant ses compagnons et le paysan et s'émerveillant, saint François tout joyeux en esprit dit ainsi : Je crois, très chers frères, qu'à notre Seigneur Jésus Christ plaît que nous habitions en ce mont solitaire, puisque nos frères et sœurs les oiseaux font telle allégresse de notre venue. Et dites ces paroles, se leva sus et cheminèrent outre, et finalement parvinrent au logis qu'avaient d'abord pris leurs compagnons. Et c'est quant à la première considération, à savoir comment saint François parvint au saint mont de la Verne.

DE LA SECONDE CONSIDÉRATION DES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES.



A seconde considération est de la conversation de saint François avec ses compagnons dessus ledit mont de la Verne. Et quant à icelle est à savoir que, oyant monsieur Orland que saint François avec trois compagnons était monté pour habiter dessus le mont de la Verne, en eut grandissime allégresse; et le jour suivant il se mit en route avec moult de son castel, et vinrent visiter saint François, portant du pain et du vin et des autres choses pour vivre pour lui et pour ses compagnons. Et arrivant là haut, les trouva qui demeuraient en oraison, et s'approchant d'eux, les salua. Alors saint François se dressa, et avec grandissime charité et allégresse reçut monsieur Orland avec sa compagnie; et fait cela, se mirent à discourir ensemble. Et après qu'eurent discouru ensemble, et que saint François l'eut remercié du mont dévot qu'il lui avait donné et de sa venue, le pria qu'il lui fît faire une pauvre cellule au pied d'un hêtre très beau, lequel était éloigné à un jet de pierre du logis des frères; pour ce que icelui lui paraissait lieu moult dévot et apte à l'oraison. Et monsieur Orland incontinent la fit faire, et cela fait, pour ce que le soir s'approchait et était temps de se partir, saint François, devant qu'ils se partissent, leur prêcha un peu; et puis, prêché qu'il leur eut et donné la bénédiction, monsieur Orland se devant partir appela à part saint François et ses compagnons, et leur dit : Frères miens très chers, il n'est pas mon intention que en ce mont sauvage vous souffriez aucune nécessité corporelle, par laquelle vous puissiez moins vous adonner aux choses spirituelles : et partant je veux, et je vous le dis pour toutes les fois, que vous mandiez sûrement chez moi pour tous vos besoins, et si vous faisiez le contraire, je le tiendrais moult à mal de vous. Et dit cela, se partit avec sa compagnie et s'en retourna à son castel. Alors saint

François fit seoir ses compagnons et leur enseigna la manière de vie qu'ils devaient tenir, eux et quiconque veut religieusement vivre dans les ermitages. Et entre autres choses singulièrement leur imposa l'observance de la sainte pauvreté, disant : Ne regardez tant à l'offre charitable de monsieur Orland, que en chose aucune vous n'offensiez notre dame et madame sainte pauvreté. Ayez pour assuré que tant plus nous esquiverons la pauvreté, tant plus le monde nous esquivera et plus nous souffrirons nécessité : mais si nous embrassons bien étroitement la sainte pauvreté, le monde nous suivra et nous nourrira copieusement. Dieu nous a appelés en ce saint Ordre pour le salut du monde, et a mis ce pacte entre nous et le monde, que nous donnions au monde bon exemple, et que le monde nous pourvoie dans nos nécessités. Persévérons donc en la sainte pauvreté, pour ce qu'elle est voie de perfection, et est arrhe et gage des éternelles richesses. Et après moult et belles et dévotes paroles et enseignements de cette matière, conclut en disant : Icelle est la manière de vivre, laquelle j'impose à moi et à vous ; et pour ce que je me vois approcher de la mort, j'entends de demeurer solitaire et me recueillir avec Dieu, et devant lui pleurer mes péchés. Et frère Léon, quand lui semblera, me portera un peu de pain et un peu d'eau, et pour aucune cause ne laissez venir à moi aucun séculier, mais vous, répondez-leur pour moi. Et dites ces paroles, leur donna la bénédiction et s'en alla à la cellule du hêtre ; et les compagnons demeurèrent dans l'ermitage, avec ferme propos d'observer les commandements de saint François. A peu de jours de là, demeurant saint François à côté de ladite cellule et considérant la disposition du mont, et s'émerveillant des grandes fissures et ouvertures de rochers grandissimes, se mit en oraison ; et alors lui fut révélé de Dieu que ces fissures si merveilleuses avaient été faites miraculeusement en l'heure de la Passion du Christ quand, selon que dit l'évangéliste, les pierres se fendirent. Et Dieu voulut que cela singulièrement apparût dessus ce mont de la Verne, pour signifier que

dans ce mont se devait renouveler la Passion de notre Seigneur Jésus Christ dans son âme par amour de compassion, et dans son corps par impression des stigmates. Et quand saint François eut reçu cette révélation, incontinent se renferma en cellule, et se recueillit tout en soi-même, et se disposa à entendre le mystère de cette révélation. Et d'ores en avant saint François par la continuelle oraison commença de savourer plus souvent la douceur de la divine contemplation, par laquelle souventes fois il était si ravi en Dieu, que corporellement il était vu des compagnons élevé de terre et ravi hors de soi. En ces tels ravissements contemplatifs lui étaient révélées de Dieu non seulement les choses présentes et les futures, mais voire les secrets pensers et les appétits des frères, comme en soi-même éprouva frère Léon son compagnon en ce jour. Lequel frère Léon souffrant du Démon une grandissime tentation non corporelle mais spirituelle, lui vint grande envie d'avoir quelque chose dévote écrite de la main de saint François, et pensait que s'il l'avait, cette tentation se partirait ou en tout ou en partie ; et ayant ce désir, par vergogne et par révérence n'était hardi de le dire à saint François. Mais à qui ne le dit frère Léon, le révéla l'Esprit Saint ; dont saint François l'appela à soi et se fit porter l'encrier et la plume et le papier ; et de sa main écrivit une louange du Christ selon le désir du frère, et à la fin fit le signe du Tau et la lui donna en disant : Tiens, très cher frère, ce papier, et jusques à ta mort le garde diligemment ; que Dieu te bénisse et te garde contre toute tentation. Ne t'effraie point pour ce que tu as des tentations ; pour ce qu'alors je te répute plus serviteur et ami de Dieu et plus je t'aime, tant plus tu es combattu des tentations. Vraiment je te dis que nul ne se doit réputer parfait ami de Dieu jusques à tant qu'il ne soit passé par moult tentations et tribulations. Recevant frère Léon cet écrit avec entière dévotion et foi, soudainement toute tentation se partit ; et s'en retournant à l'ermitage, narra aux compagnons avec grande allégresse quelle grâce Dieu lui avait faite à

recevoir cet écrit de la main de saint François; et le reposant et le conservant diligemment, les frères firent ensuite moult miracles avec lui. Et d'ores en avant ledit frère Léon avec grande pureté et bonne intention commença d'observer et considérer soigneusement la vie de saint François ; et par sa pureté il mérita de voir moult et moult fois saint François ravi en Dieu et suspendu de terre, aucune fois à une hauteur de trois brasses, aucune fois de quatre, aucune fois jusques à la cime du hêtre, et aucune fois le vit élevé en l'air si haut et entouré de telle splendeur, que à peine le pouvait-il voir. Et que faisait ce simple frère quand saint François était si peu élevé de terre qu'il le pouvait atteindre ? Allait icelui doucement et lui embrassait et lui baisait les pieds, et avec larmes disait : Mon Dieu, aie miséricorde de moi pécheur, et par les mérites de ce saint homme fais-moi trouver ta grâce. Et une fois entre autres, demeurant ainsi sous les pieds de saint François quand il était tant élevé de terre qu'il ne le pouvait toucher, il vit une cédule écrite de lettres d'or descendre du ciel et se poser dessus la tête de saint François, en laquelle cédule étaient inscrites ces paroles : ICI EST LA GRACE DE DIEU ; et après qu'il l'eut lue, la vit retourner au ciel. Par le don de cette grâce de Dieu qui était en lui, saint François non seulement était ravi en Dieu par contemplation extatique, mais voire aucune fois était conforté de visitation angélique. Dont demeurant un jour saint François et pensant à sa mort et à l'état de son Ordre après sa vie, et disant : Seigneur Dieu, qu'adviendra-t-il après ma mort de ta pauvre petite famille, laquelle par ta bénignité m'as commise à moi pécheur ? qui les confortera ? qui les corrigera ? qui te priera pour eux ? et disant semblables paroles, lui apparut l'Ange mandé par Dieu, et le confortant dit ainsi : Je te dis de la part de Dieu que la profession de ton Ordre ne manquera point jusques au jour du Jugement, et n'y aura nul si grand pécheur que, s'il aime de cœur ton Ordre, il n'obtienne miséricorde de Dieu ; et nul qui par malice persécutera ton Ordre ne pourra longuement vivre. Et

encore, nul moult coupable dans ton Ordre, lequel ne corrigera sa vie, ne pourra moult persévérer dans l'Ordre. Et partant ne te contriste point si dans ton Ordre tu vois aucuns frères mauvais, lesquels n'observent la règle comme ils doivent, et ne pense partant que cet Ordre aille déchoir ; pour ce que toujours y en aura moult et moult lesquels observeront parfaitement la vie de l'Évangile du Christ et la pureté de la règle ; et ceux-là immédiatement après la vie corporelle s'en iront à la vie éternelle sans point passer par le Purgatoire. Quelques-uns l'observeront, mais non parfaitement, et iceux, avant d'aller en Paradis, seront en Purgatoire ; mais le temps de leur purgation te sera confié par Dieu. Mais de ceux qui n'observeront point la règle, n'en aie souci, dit Dieu, pour ce que lui n'en a souci. Et dites ces paroles, l'Ange se partit, et saint François demeura tout conforté et consolé. S'approchant ensuite la fête de l'Assomption de notre Dame, saint François cherche opportunité d'un lieu plus solitaire et secret dans lequel il puisse plus solitairement faire le carême de saint Michel Archange, lequel commençait par ladite fête de l'Assomption. Dont il appelle frère Léon et lui dit ainsi : Va et te tiens dessus la porte de l'oratoire du logis des frères, et quand je t'appellerai retourne à moi. Va frère Léon et se tient dessus la porte, et saint François s'éloigne un petit et appelle fort. Oyant frère Léon qu'il l'appelle, retourne à lui et saint François lui dit : Fils, cherchons un autre lieu plus secret, d'où tu ne me puisses ouïr quand je t'appellerai. Et cherchant, ils virent sur le flanc de la montagne, du côté du midi, un lieu secret et trop bien adapté selon son intention, mais on n'y pouvait aller, pour ce que devant y avait une ouverture de rocher moult horrible et épouvantable : pourquoi avec grande fatigue ils y mirent dessus une planche en manière de pont et passèrent au delà. Alors saint François manda vers les autres frères et leur dit comme il entendait faire le carême de saint Michel en ce lieu solitaire, et partant les pria qu'ils lui fissent là une petite cellule, en sorte que d'aucune manière en criant il ne

pût être ouï par eux. Et faite la petite cellule, saint François leur dit : Allez vous-en à votre couvent et me laissez ici solitaire ; pour ce qu'avec l'aide de Dieu j'entends faire ici ce carême sans agitation ou perturbation d'esprit, et partant que aucun de vous ne vienne à moi. Mais toi, frère Léon, seulement une fois le jour iras à moi avec un peu de pain et d'eau, et la nuit une autre fois à l'heure des matines ; alors iras en silence, et quand tu seras à la tête du pont, tu me diras : Domine labia mea aperies ; et si je te réponds, passe et viens à la cellule, et dirons ensemble les matines, et si je ne te réponds, pars immédiatement. Et ce disait saint François, pour ce que aucune fois il était si ravi en Dieu, que n'oyait ni ne sentait rien avec les sentiments du corps. Et dit cela, saint François leur donna la bénédiction, et ils s'en retournèrent au couvent. Venant donc la fête de l'Assomption, saint François commença le saint carême avec grandissime abstinence et âpreté, macérant le corps et confortant l'esprit avec ferventes oraisons, veilles et disciplines ; et en ces oraisons toujours croissant de vertu en vertu, disposait son âme à recevoir les divins mystères et les divines splendeurs, et le corps à soutenir les batailles cruelles des Démons, avec lesquels souventes fois combattait sensiblement. Et y eut une fois entre autres en ce carême que, sortant un jour saint François de la cellule en ferveur d'esprit, et allant assez près de là demeurer en oraison dans une fosse d'un rocher creux, de laquelle jusqu'en bas de terre y avait une grandissime hauteur et un horrible et épouvantable précipice, soudainement vint le Démon avec tempête et fracas grandissime en forme terrible, et le frappe pour le bouter en bas. Pourquoi saint François, n'ayant où fuir et ne pouvant souffrir l'aspect très cruel du Démon, tout soudain se retourna avec les mains et avec le visage et avec tout le corps au rocher, et se recommanda à Dieu, tâtant avec les mains si à aucune chose il se pouvait accrocher. Mais comme plut à Dieu, lequel ne laisse jamais tenter ses serviteurs plus qu'ils ne peuvent supporter, soudainement par miracle le rocher

auquel il s'accosta se creusa selon la forme de son corps, et le reçut en soi tout comme s'il avait mis les mains et le visage en une cire liquide. Ainsi dans ledit rocher s'imprima la forme du visage et des mains de saint François, et ainsi aidé de Dieu, échappa de devant le Démon. Mais ce que le Démon ne put faire alors à saint François, de le bouter en bas, il le fit ensuite un bon temps après la mort de saint François à un sien cher et dévot frère, lequel en ce même lieu, accommodant aucunes planches afin que sans péril on y pût aller par dévotion de saint François et du miracle qui s'y était fait, un jour le Démon le poussa quand il avait sur la tête une grande planche qu'il voulait accommoder là, et le fit choir en bas avec cette planche sur la tête. Mais Dieu qui avait échappé et préservé saint François de choir, par ses mérites échappa et préserva son dévot frère du péril de la chute : dont chéant le frère, avec grandissime dévotion et à voix haute se recommanda à saint François, et soudainement il lui apparut et le prenant le déposa en bas dessus les rochers, sans aucun heurt ou lésion. Dont ayant ouï les autres frères le cri d'icelui quand il chut, et croyant qu'il fût mort et réduit en miettes pour la haute chute dessus les rochers tranchants, avec grande douleur et pleurs prirent la civière et allaient de l'autre côté du mont, pour rechercher les morceaux de son corps et les enterrer. Et étant descendus en bas du mont, ce frère qui était chu les rencontra avec cette planche sur la tête, avec laquelle il était chu, et chantait le Te Deum laudamus à voix haute. Et s'émerveillant les frères fortement, il leur narra par ordre toute la manière de sa chute, et comment saint François l'avait échappé de tout péril. Alors tous les frères ensemble avec lui s'en vinrent au couvent chantant très dévotement le Te Deum et louant et remerciant Dieu avec saint François du miracle qu'il avait opéré en son frère. Poursuivant donc saint François, comme il a été dit, ledit carême, bien qu'il soutînt du Démon moult batailles, néanmoins recevait de Dieu moult consolations, non seulement par visitations angéliques, mais



voire par oiseaux sauvages : pour autant que en tout ce temps du carême un faucon, lequel nichait là près de sa cellule, chaque nuit un peu avant matines avec son chant et avec ses battements contre sa cellule le réveillait, et ne se partait tant qu'il ne s'était levé sus à dire matines. Et quand saint François était plus las une fois que l'autre, et débile ou infirme, ce faucon, en manière de personne discrète et compatissante, chantait plus tard. Et ainsi de cette hor-

loge saint François prenait grand plaisir ; pour ce que la sollicitude du faucon chassait de lui toute paresse et le sollicitait à prier ; et outre ce, de jour demeurait aucune fois domestiquement avec lui. Finalement, quant à cette seconde considération, étant saint François moult débilité du corps, tant pour l'abstinence grande que pour les batailles du Démon, voulant avec l'aliment spirituel de l'âme conforter le corps, commença de penser à la gloire et joie démesurée des bienheureux dans la vie éternelle, et sur ce commença de prier Dieu que lui concédât la grâce de goûter un peu de cette joie. Et demeurant en ce penser, soudain lui apparut un Ange avec grandissime splendeur, lequel avait une viole dans la main gauche et l'archet dans la droite, et demeurant saint François tout stupéfait à l'aspect de cet Ange, il mena une fois l'archet en haut dessus la viole ; et soudain telle suavité de mélodie adoucit l'âme de saint François et la suspendit de tout sentiment corporel que, selon qu'il raconta depuis aux compagnons, il doutait, si l'Ange avait tiré l'archet en bas, que par intolérable douceur l'âme lui serait partie du corps. Et c'est quant à la seconde considération.

DE LA TROISIEME CONSIDÉRATION DES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES.



VENUS à la troisième considération, c'est à savoir de l'apparition séraphique et impression des stigmates, est à considérer que, s'approchant la fête de la très sainte Croix du mois de septembre, frère Léon alla une nuit au lieu et à l'heure accoutumés, pour dire matines avec saint François ; et disant de l'entrée du pont, comme il avait accoutumé, Domine labia mea aperies, et saint François ne répondant, frère Léon ne retourna en arrière comme saint François lui avait commandé ; mais avec bonne et sainte intention

passa le pont et entra doucement dans sa cellule, et ne le trouvant, pensa qu'il fût en quelque lieu de la forêt en oraison. Pourquoi il sortit dehors, et à la lumière de la lune l'alla cherchant doucement par la forêt : et finalement il ouït la voix de saint François, et s'approchant, le vit demeurer à genoux avec la face et avec les mains levées au ciel, et en ferveur d'esprit disait : Qui es-tu, Dieu mien très doux, et qui suis-je, vermine vilissime et ton inutile serviteur ? Et ces mêmes paroles répétait encore, et ne disait aucune autre chose. Pour laquelle chose frère Léon fortement s'émerveillant, leva les yeux et regarda au ciel, et regardant il vit venir du ciel une flamme de feu très belle et très resplendissante, laquelle descendant se posa sur la tête de saint François ; et de la dite flamme oyait issir une voix laquelle parlait avec saint François ; mais frère Léon n'entendait les paroles. Ce voyant, et se réputant indigne de demeurer ainsi près de ce lieu saint où était cette admirable apparition, et craignant encore d'offenser saint François ou de le troubler de sa contemplation s'il était entendu de lui, se retira doucement en arrière, et demeurant loin attendait de voir la fin. Et regardant fixement, vit saint François étendre trois fois les mains à la flamme ; et finalement après un grand espace de temps il vit la flamme s'en retourner au ciel. Pourquoi il s'en alla tranquille et joyeux de la vision, et s'en retournait à sa cellule. Et comme il s'en allait tranquillement, saint François l'entendit au froissement des pieds sur les feuilles, et lui commanda qu'il l'attendît et point ne bougeât. Alors frère Léon obéissant demeura immobile et l'attendit avec telle peur, que selon qu'il raconta ensuite aux compagnons, en ce point il eût plutôt voulu que la terre l'engloutît, que d'attendre saint François, lequel il pensait être très irrité contre lui ; pour autant qu'avec une extrême diligence il se gardait d'offenser sa paternité, afin que par sa faute saint François ne le privât de sa compagnie. Venant donc à lui saint François, lui demanda : Qui es-tu ? et frère Léon tout tremblant répondit : Je suis frère Léon, mon père ;

et saint François lui dit : Pourquoi es-tu venu çà, frère brebis? ne t'ai-je point dit que tu ne m'ailles observant ? Dis-moi par sainte obéissance si tu as vu ou as ouï rien. Répondit frère Léon : Père, je t'ouïs parler et dire plusieurs fois : Qui es-tu, ô Dieu mien très doux? et qui suis-je, vermine vilissime et ton inutile serviteur ? Et alors frère Léon s'agenouillant devant saint François, dit sa coulpe de la désobéissance qu'il avait faite contre son commandement, et lui demanda pardon avec moult larmes. Et après le pria dévotement qu'il lui exposât ces paroles qu'il avait ouïes, et lui dît celles qu'il n'avait entendues. Alors, voyant saint François qu'à l'humble frère Léon, pour sa simplicité et pureté, Dieu avait révélé ou bien concédé d'ouïr et de voir aucunes choses, condescendit à lui révéler et lui exposer ce qu'il demandait, et dit ainsi : Sache, frère brebis de Jésus Christ, que quand je disais ces paroles que tu ouïs, alors étaient montrées à mon âme deux lumières : l'une de l'intelligence et connaissance de moi-même, l'autre de l'intelligence et connaissance du Créateur. Quand je disais : Qui es-tu, ô Dieu mien très doux ? alors j'étais en une lumière de contemplation, en laquelle je voyais l'abîme de l'infinie bonté et sagesse et puissance de Dieu ; et quand je disais : Qui suis-je, etc., j'étais en une lumière de contemplation, en laquelle je voyais la profondeur déplorable de ma vileté et misère ; et partant disais-je : Qui es-tu, Seigneur d'infinie bonté et sagesse et puissance, qui daignes me visiter, qui suis une vermine vile et abominable? Et en cette flamme que tu vis était Dieu, lequel en cette forme me parlait comme il avait anciennement parlé à Moïse. Et entre autres choses qu'il me dit, me demanda que je lui fisse trois dons, et je lui répondais : Seigneur mien, je suis tout tien : tu sais bien que je n'ai autre chose que la tunique et la corde et les braies, et encore ces trois choses sont tiennes : que puis-je donc offrir et donner à ta majesté ? Alors Dieu me dit : Cherche dans ton sein, et offre-moi ce que tu y trouveras. J'y cherchai, et trouvai une boule d'or et l'offris à Dieu, et ainsi fis trois fois, selon que Dieu trois fois me

le commanda ; et puis m'agenouillai trois fois et bénis et remerciai Dieu, lequel m'avait donné de quoi lui offrir. Et incontinent me fut donné à entendre que ces trois offrandes signifiaient la sainte obéissance, la très haute pauvreté et la très splendide chasteté, lesquelles Dieu par sa grâce m'a concédé d'observer si parfaitement, que de rien ne me reprend ma conscience. Et comme tu me vis mettre les mains dans mon sein et offrir à Dieu ces trois vertus, signifiées par ces trois boules d'or, lesquelles Dieu m'avait mises dans le sein, ainsi Dieu m'a donné cette vertu dans mon âme, que de tous les biens et de toutes les grâces qu'il m'a concédées par sa très sainte bonté, avec le cœur et avec la bouche toujours je l'en loue et magnifie. Icelles sont les paroles lesquelles tu ouïs, en ce lever trois fois les mains que tu vis. Mais garde-toi, frère brebis, que tu ne m'ailles plus observant, et retourne-t'en à ta cellule avec la bénédiction de Dieu, et aie de moi un soin pressant : pour autant que d'ici peu de jours Dieu fera si grandes et si merveilleuses choses dessus ce mont, que tout le monde s'en émerveillera, pour ce qu'il fera aucunes choses nouvelles, lesquelles il ne fit jamais à aucune créature en ce monde. Et dites ces paroles, il se fit porter le livre des Évangiles, pour ce que Dieu lui avait mis dans l'esprit qu'à ouvrir trois fois le livre des Évangiles lui serait montré ce qu'à Dieu plaisait faire de lui. Et porté que lui fut le livre, saint François se jeta en oraison, et achevée l'oraison, se fit trois fois ouvrir le livre par la main de frère Léon, au nom de la très sainte Trinité ; et comme plut à la disposition divine, en ces trois fois toujours se présenta devant lui la Passion du Christ : par laquelle chose lui fut donné à entendre que, comme il avait suivi le Christ dans les actes de sa vie, ainsi le devait suivre et se conformer à lui dans les afflictions et douleurs de la Passion, d'abord qu'il passât de cette vie. Et de ce point en avant saint François commença de goûter et sentir plus abondamment la douceur de la divine contemplation et des divines visitations. Parmi lesquelles il en eut une immédiate, et

préparative à l'impression des sacrés stigmates, en cette forme. Le jour qui vient devant la fête de la très sainte Croix du mois de Septembre, demeurant saint François en oraison secrètement dans sa cellule, lui apparut l'Ange de Dieu et lui dit de la part de Dieu : Je te conforte et t'avertis que tu t'apprêtes et disposes humblement en toute patience à recevoir ce que Dieu voudra faire en toi. Répond saint François : Je suis apprêté à souffrir patiemment toute chose que mon Seigneur me veut faire ; et dit cela, l'Ange se partit. Vient le jour suivant, c'est à savoir le jour de la très sainte Croix ; et saint François le matin quelque temps avant le jour se jette en oraison devant l'huis de sa cellule, tournant la face vers l'orient, et prie en cette forme : O Seigneur mien Jésus Christ, je te prie que tu me fasses deux grâces avant que je meure : la première est que vivant je sente en mon âme et en mon corps, autant qu'est possible, cette douleur que toi, doux Jésus, souffris en l'heure de ta très acerbe Passion ; la seconde est que je sente en mon cœur, autant qu'est possible, cet excessif amour duquel toi, Fils de Dieu, étais enflammé à souffrir volontiers si grande Passion pour nous pécheurs. Et demeurant longuement en cette prière, entendit que Dieu l'exaucerait et que, autant que serait possible à une simple créature, lui serait concédé de sentir les prédites choses. Ayant saint François cette promesse, commença de contempler très dévotement la Passion du Christ et son infinie charité, et tant croissait en lui la ferveur de la dévotion, que se transformait tout en Jésus par amour et par compassion. Et demeurant ainsi et s'enflammant en cette contemplation, en ce même matin il vit venir du ciel un Séraphin avec six ailes resplendissantes et enflammées ; lequel Séraphin d'un vol rapide s'approchant de saint François, ainsi qu'il le pouvait discerner, il connut clairement qu'il avait en soi l'image d'un homme crucifié ; et ses ailes étaient ainsi disposées, que deux ailes s'étendaient sur la tête, deux s'étendaient à voler, et les deux autres couvraient tout le corps. Ce voyant saint François,

fut fortement épouvanté, et ensemble fut plein d'allégresse et de douleur avec admiration. Avait grandissime allégresse au gracieux aspect du Christ, lequel lui apparaissait ainsi familièrement et le regardait ainsi gracieusement, mais de l'autre part, le voyant cloué en la croix, avait démesurée douleur de compassion. Après s'émerveillait moult de si stupéfiante et inusitée vision, sachant bien que l'infirmité de la Passion ne s'accorde avec l'immortalité de l'esprit séraphique. Et demeurant en cette admiration, lui fut révélé par celui qui lui apparaissait, que par divine providence cette vision lui était montrée en telle forme, afin qu'il entendît que non par martyre du corps, mais par incendie de l'âme, il devait être tout transformé en l'expresse similitude du Christ crucifié. En cette apparition admirable paraissait que tout le mont de la Verne ardît de flamme très splendide, laquelle resplendissait et illuminait toutes les montagnes et les vallées d'alentour, comme si ce fût le soleil sur la terre : dont les pâtres qui veillaient dans ces contrées, voyant le mont enflammé et telle lumière alentour, eurent grandissime peur, selon qu'ils narrèrent depuis aux frères, affirmant que cette flamme avait duré sur le mont de la Verne l'espace d'une heure et plus. Semblablement, à la splendeur de cette lumière, laquelle resplendissait dans les auberges de la contrée par les fenêtres, certains muletiers qui allaient en Romagne se levèrent, croyant que fût levé le soleil, et sellèrent et chargèrent leurs bêtes, et cheminant virent ladite lumière cesser, et se lever le soleil matériel. En ladite apparition séraphique, le Christ, lequel apparaissait, parla à saint François de certaines choses secrètes et hautes, lesquelles saint François jamais en sa vie ne voulut révéler à personne, mais après sa vie les révéla, selon que sera démontré plus bas, et les paroles furent icelles : Sais-tu, dit le Christ, ce que je t'ai fait ? Je t'ai donné les stigmates qui sont les signes de ma Passion, afin que tu sois mon gonfalonier. Et comme le jour de ma mort je descendis au Limbe, et toutes les âmes que j'y trouvai, les en tirai en vertu de ces miens stigmates, ainsi je te

concède que chaque année le jour de ta mort tu ailles au Purgatoire, et que tu en tires toutes les âmes de ceux de tes trois ordres, c'est à savoir mineurs, sœurs et continents, et voire des autres qui t'auront été moult dévots, lesquels tu y trouveras, en vertu de tes stigmates, et les mènes à la gloire du Paradis, afin que tu me sois conforme dans la mort comme tu es dans la vie. Disparaissant donc cette vision admirable, après grand espace de temps et secrètes paroles, laissa dans le cœur de saint François une excessive ardeur et flamme d'amour divin, et en sa chair laissa une merveilleuse image et trace de la Passion du Christ. Dont incontinent aux mains et aux pieds de saint François commencèrent d'apparaître les signes des clous en cette manière qu'il avait alors vu au corps de Jésus crucifié, lequel lui était apparu en forme de Séraphin : et ainsi paraissaient les mains et les pieds cloués en leur milieu de clous dont les têtes étaient dans les paumes des mains et dans les plantes des pieds hors des chairs, et leurs pointes ressortaient dessus le dos des mains et des pieds, à tant que paraissaient retordus et rivés, en manière que entre leur rivure et torsion, laquelle ressortait toute sur la chair, aisément eût-on pu mettre le doigt de la main comme en un anneau; et les têtes de clous étaient rondes et noires. Semblablement au côté droit apparut une image d'une plaie de lance, non fermée, rouge et sanglante, laquelle depuis souventes fois jetait le sang de la sainte poitrine de saint François, et lui ensanglantait la tunique et les braies. Dont ses compagnons, devant qu'ils le connussent de lui, s'avisant néanmoins qu'il ne découvrait les mains ni les pieds et qu'il ne pouvait poser en terre les plantes des pieds, aussi trouvant sanglantes la tunique et les braies, quand ils les lui lavaient, certainement comprirent que aux mains et aux pieds et semblablement au côté il avait expressément imprimée l'image et ressemblance de notre Seigneur le Christ crucifié. Et bien que moult il s'ingéniât de cacher et celer ses stigmates glorieux ainsi clairement imprimés en sa chair, et de l'autre part voyant que mal les pouvait celer à ses compagnons

familiers; néanmoins, craignant de publier les secrets de Dieu, fut mis en grand doute s'il devait révéler la vision séraphique et l'impression des saints et sacrés stigmates ou non. Finalement, par aiguillon de conscience, il appela à soi quelques frères plus familiers avec lui, et leur proposant le doute sous des paroles générales, sans point exprimer le fait, leur demanda conseil. Entre lesquels frères y en avait un de grande sainteté, lequel avait nom frère Illuminé. Icelui vraiment illuminé de Dieu, comprenant que saint François devait avoir vu choses merveilleuses, lui répondit : Frère François, sache que non pour toi seul mais voire pour les autres Dieu te montre aucune fois ses secrets, et partant tu as raisonnablement à craindre que, si tu tiens celé ce que Dieu t'a montré pour l'utilité d'autrui, tu ne sois digne de répréhension. Alors saint François, ému par cette parole, avec grandissime crainte leur rapporta toute la manière et la forme de la susdite vision, ajoutant que le Christ, lequel lui était apparu, lui avait dit certaines choses lesquelles il ne dirait onques durant qu'il vivrait. Et bien que ces plaies très saintes, en tant qu'elles lui étaient imprimées par le Christ, lui donnassent au cœur grandissime allégresse, néanmoins à sa chair et aux sens corporels lui donnaient intolérable douleur. Pourquoi, contraint par nécessité, il élut frère Léon entre les autres plus simple et plus pur, auquel il se révéla en tout, et ces saintes plaies lui laissait voir et toucher et bander avec aucuns linges, pour adoucir la douleur et recevoir le sang qui desdites plaies issait et coulait. Lesquels bandages en temps de maladie il se laissait changer souvent, voire chaque jour; excepté que du jeudi soir jusques au samedi matin : pour ce que en ce temps il ne voulait que par nul humain remède ou médecine lui fût point adoucie la douleur de la Passion du Christ, laquelle il portait en son corps ; en lequel temps notre Sauveur Jésus Christ avait été pour nous pris et crucifié, et mort et enseveli. Advint aucune fois que, quand frère Léon lui changeait la bande de la plaie du côté, saint François pour la douleur qu'il sentait en ce tirer de

la bande sanglante, posa la main à la poitrine de frère Léon ; par lequel toucher de ces sacrées mains frère Léon sentait telle douceur de dévotion en son cœur que peu s'en fallait qu'il ne chût à terre évanoui. Finalement, quant à cette troisième considération, ayant saint François achevé le carême de saint Michel Archange, se disposa par divine révélation à retourner à Sainte Marie des Anges. Dont il appela à soi frère Massée et frère Ange, et après moult paroles et saints enseignements, leur recommanda, avec toute l'efficace qu'il put, cette montagne sainte, disant comment lui fallait, ensemble avec frère Léon, retourner à Sainte Marie des Anges. Et dit cela, d'eux prenant congé et les bénissant au nom de Jésus crucifié, condescendant à leurs prières, leur tendit ses très saintes mains, ornées de ces glorieux stigmates, à voir, toucher et baiser, et ainsi, les laissant consolés, se partit d'eux et descendit de la sainte montagne.

S'ENSUIT UNE LETTRE DE FRÈRE MASSÉE A TOUS LES FRÈRES ET FILS DE SAINT FRANÇOIS.

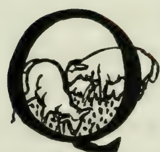


PAX Christi, Jésus, Marie, mon espérance. Frère Massée, pécheur, indigne serviteur de Jésus Christ, compagnon de frère François d'Assise, homme très agréable à Dieu, paix et salut à tous les frères et fils du grand patriarche François, héraut du Christ. Se résolvant le grand patriarche à prendre le dernier adieu de cette sainte montagne le XXX de Septembre MCCXXIIII, le jour de la solennité de saint Jérôme, lui ayant le comte Orland de Chiusi mandé un âne afin qu'il chevauchât dessus, ne pouvant poser les pieds en terre pour les avoir blessés et traversés de clous, le matin de bonne heure ayant ouï la messe à Sainte Marie des Anges selon qu'il avait accoutumé, nous appelant tous dans l'oratoire nous commanda par obéissance de demeurer tous en charité, de vaquer à l'oraison et d'avoir

cure diligente du lieu et d'y officier de jour et de nuit. Davantage recommanda toute la sainte montagne, exhortant tous ses frères tant présents que futurs à ne permettre jamais que ledit lieu soit profané, mais toujours respecté et révéré, donnant sa bénédiction à tous ceux qui y habiteront et à ceux qui lui porteront révérence et respect. Et pour le contraire dit : Soient confondus ceux qui à ce lieu ne seront respectueux, et qu'ils attendent de Dieu le châtiment mérité. Et me dit : Frère Massée, sache que mon intention est que en ce lieu y ait des religieux craintifs de Dieu, et des meilleurs de mon Ordre : que partant les supérieurs s'efforcent d'y mettre des frères les meilleurs. Ah ah ah, frère Massée, je ne dis autre chose. Ordonna et imposa à nous frère Ange, frère Silvestre, frère Illuminé et frère Massée, que eussions spéciale cure du lieu où advint cette grande merveille de l'impression des sacrés stigmates. Cela dit, ajouta : Adieu, adieu, adieu, frère Massée, et puis tourné vers frère Ange dit : Adieu, adieu, adieu, frère Ange, et la même chose dit à frère Silvestre et à frère Illuminé. Restez en paix, fils très chers. Dieu vous bénisse, fils très chers. Adieu, je me pars de vous avec la personne, mais je vous laisse mon cœur. Je m'en vais avec frère brebis de Dieu, et m'en vais à Sainte Marie des Anges, et ici ne ferai plus retour. Je me pars ; adieu, adieu tous, adieu mont, adieu, adieu mont Alverne, adieu mont des Anges, adieu très cher, adieu très cher. Frère faucon, je te remercie de la charité dont usas avec moi. Adieu, adieu, gros rocher, jà n'irai-je plus te visiter, adieu, rocher, adieu, adieu, adieu, rocher, qui dedans tes entrailles me reçus, restant le Démon bafoué, jà plus ne nous reverrons. Adieu, Sainte Marie des Anges, je te recommande ces miens fils, Mère de l'Éternel Verbe. Durant que notre cher père disait ces paroles, nos yeux versaient ruisseaux de larmes ; dont il se partit lui encore pleurant, emportant nos cœurs, et restant nous autres orphelins par le départ d'un tel père. Je frère Massée ai tout écrit.

Dieu nous bénisse.

DE LA QUATRIÈME CONSIDÉRATION DES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES.



UANT à la quatrième considération, est à savoir que, depuis que le vrai amour du Christ eut parfaitement transformé saint François en soi et en la vraie image du Christ crucifié, ayant achevé le carême de quarante jours, en l'honneur de saint Michel Archange, dessus le saint mont de la Verne, après la solennité de saint Michel, l'angélique François descendit du mont avec frère Léon et avec un dévot paysan, dessus l'âne duquel il était assis à cause que pour les clous des pieds il ne pouvait bien aller à pied. Étant donc descendu saint François de la montagne, pour autant que le renom de sa sainteté était jà divulgué par le pays, et que par les pâtres s'était répandu comme ils avaient vu tout enflammé le mont de la Verne, et que c'était signal de quelque grand miracle que Dieu avait fait à saint François ; oyant les gens de la contrée qu'il passait, tous couraient le voir, et hommes et femmes et petits et grands, lesquels tous avec grande dévotion et désir s'ingéniaient de le toucher et de lui baiser les mains. Et ne les pouvant refuser à la dévotion des gens, bien qu'il eût les paumes bandées, néanmoins, pour cacher davantage les sacrés stigmates, les bandait encore et les couvrait avec les manches, et seulement leur présentait à baiser les doigts découverts. Mais combien qu'il s'étudiât à celer et cacher le sacrement des glorieux stigmates, pour fuir toute occasion de gloire mondaine, à Dieu plut de montrer sa gloire par moult miracles par vertu desdits stigmates, singulièrement en ce voyage de la Verne à Sainte Marie des Anges, et depuis moult et moult fois en diverses parties du monde en sa vie et depuis sa glorieuse mort ; afin que leur occulte et merveilleuse vertu et l'excessive charité et miséricorde du Christ envers lui, à qui il les avait merveilleusement donnés, se manifestât au monde par clairs et évidents miracles, desquels nous exposerons

ici quelques-uns. Dont s'approchant alors saint François d'une ville qui était dessus les confins du comté d'Arezzo, s'en vint au devant de lui avec grands pleurs une femme avec un sien fils au bras, lequel avait huit ans et depuis quatre avait été hydropique, et était si énormément enflé au ventre, que se tenant debout, ne se pouvait regarder les pieds. Et cette femme déposant cet enfant devant lui et le priant qu'il priât Dieu pour lui, saint François se mit d'abord en oraison et puis, faite l'oraison, posa ses saintes mains sur le ventre de l'enfant, et soudainement fut résolue toute l'enflure, et fut parfaitement guéri ; et le rendit à sa mère, laquelle le recevant avec grandissime allégresse et le menant chez soi, remercia Dieu et saint François et volontiers montrait son fils guéri à tous ceux de la contrée qui venaient chez elle pour le voir. Le même jour saint François passa par le Bourg Saint Sépulcre, et devant qu'il s'approchât du castel, les gens du castel et des villages s'en vinrent à sa rencontre, et moult d'entre eux lui allaient devant avec des rameaux d'olivier en main, criant fort : Voici le saint, voici le saint ; et par dévotion et envie que les gens avaient de le toucher, faisaient grande foule et presse sur lui. Mais lui allant avec l'esprit élevé et ravi en Dieu par contemplation, malgré qu'il fût par les gens touché ou retenu ou tiré, en manière de personne insensible ne sentit rien de chose qui autour de lui fût faite ou dite, ni même s'avisa qu'il passât par ce castel ni par cette contrée. Dont passé le Bourg, et retournés les gens chez eux, arrivant à une maison de lépreux, à bien un mille en delà du Bourg, et retournant en soi, tout comme s'il venait de l'autre monde, le céleste contemplateur demanda à son compagnon : Quand serons-nous près du Bourg ? Vraiment son âme fixée et ravie en contemplation des choses célestes, n'avait senti nulle chose terrestre, ni diversité de lieux, ni de temps, ni de personnes occurrentes. Et cela plusieurs autres fois advint, selon que par claire expérience éprouvèrent ses compagnons. Arriva ce soir-là saint François au couvent des frères de Mont Casal, dans lequel couvent y avait

un frère si cruellement infirme et si horriblement tourmenté de l'infirmité, que son mal paraissait plutôt tribulation et tourment du Démon qu'infirmité naturelle, pour ce que aucune fois il se jetait tout en terre avec tremblement grandissime, et avec l'écume à la bouche ; ou ensuite se resserraient tous les nerfs de son corps, ou se détendaient, ou se pliaient, ou se tordaient, ou la tête se rejoignait aux talons ; et se jetait en l'air, et incontinent retombait sur le dos. Étant saint François à table, et oyant les frères parler de ce frère si misérablement infirme et sans remède, en eut compassion, et prit une tranche du pain qu'il mangeait, et y fit dessus le signe de la très sainte croix avec ses saintes mains stigmatisées, et l'envoya au frère infirme : lequel, comme il l'eut mangée, fut parfaitement guéri, et jamais plus ne sentit de cette infirmité. Vient le matin suivant, et saint François mande deux de ces frères qui étaient en ce couvent à demeurer à la Verne, et renvoie avec eux le paysan qui était venu avec lui derrière l'âne qu'il lui avait prêté, voulant qu'avec eux il s'en retourne chez lui. Allèrent les frères avec ledit paysan, et entrant dans le comté d'Arezzo, les virent de loin certains de la contrée, et en eurent grande allégresse, pensant que ce fût saint François, lequel y était passé deux jours avant : pour ce qu'une femme de chez eux, laquelle avait été trois jours sur le point d'accoucher, et ne pouvant accoucher, se mourait, ils pensaient de la ravoir guérie et délivrée, si saint François lui mettait ses saintes mains dessus. Mais s'approchant lesdits frères, après qu'iceux eurent connu que n'y était point saint François, en eurent grande mélancolie. Mais là où le saint n'était corporellement, point ne manqua cependant sa vertu, pour ce que ne manqua point leur foi. Admirable chose ! la femme se mourait et jà portait les marques de la mort. Iceux demandent aux frères s'ils n'avaient aucune chose touchée des mains très saintes de saint François. Les frères réfléchissent et cherchent diligemment, et en somme ne se trouve aucune chose que saint François ait touchée avec ses mains, sinon la bride de l'âne dessus lequel il était

venu. Iceux prennent cette bride avec grande révérence et dévotion, et la mettent dessus le corps de la femme enceinte, invoquant dévotement le nom de saint François et se recommandant fidèlement à lui. Et quoi de plus ? Aussitôt que la femme eut sur soi ladite bride, soudainement fut délivrée de tout péril, et enfanta aisément avec joie et avec santé. Saint François, après qu'il fut demeuré quelques jours dans ledit couvent, se partit et alla en la Cité du Castel : et voici venir moult citadins, qui lui menaient devant une femme possédée du Démon depuis longtemps, et le priaient humblement pour sa délivrance ; pour ce que, ores avec douloureux hurlements, ores avec cruelles clameurs, ores avec aboiements canins, elle troublait toute la contrée. Alors saint François, faite d'abord l'oraison, et fait sur elle le signe de la très sainte croix, commanda au Démon qu'il se partît d'elle ; et soudainement se partit, et la laissa saine du corps et de l'intellect. Et se divulguant ce miracle parmi le peuple, une autre femme avec grande foi lui porta un sien enfant gravement malade d'une cruelle plaie, et le pria dévotement que lui plût de le signer avec ses mains. Alors saint François, acceptant sa dévotion, prend cet enfant et lève la bande de la plaie et le bénit, faisant trois fois le signe de la très sainte croix sur la plaie, et puis avec ses mains le rebande, et le rend à sa mère ; et pour ce qu'il était soir, elle le mit incontinent au lit à dormir. Puis icelle va le matin pour tirer l'enfant du lit, et le trouve démaillotté et regarde, et le trouve si parfaitement guéri, comme si onques n'avait eu aucun mal ; excepté que à la place de la plaie la chair y avait crû dessus en manière d'une rose vermeille : et cela plutôt en témoignage du miracle qu'en signe de la plaie ; pour ce que ladite rose demeurant tout le temps de sa vie, souventes fois l'induisait à dévotion de saint François, lequel l'avait guéri. En cette Cité demeura alors saint François un mois, aux prières des dévots citadins, en lequel temps il fit assez d'autres miracles, et puis se partit de là, pour aller à Sainte Marie des Anges avec frère Léon, et avec un bon homme,

lequel lui prêtait son ânon, dessus lequel saint François allait. Advint que, tant pour les mauvais chemins que pour le grand froid, cheminant tout le jour, ils ne purent arriver à aucun lieu où ils pussent être hébergés : pour laquelle chose, contraints par la nuit et par le mauvais temps, ils s'abritèrent sous le rebord d'une roche creusée, pour éviter la neige et la nuit qui survenait. Et demeurant ainsi incommodément, et encore mal couvert le bon homme de qui était l'âne, et ne pouvant dormir pour le froid, et n'y avait moyen de faire point de feu, commença de se lamenter doucement en soi-même, et pleurer, et presque murmurait de saint François, qui l'avait conduit en tel lieu. Alors saint François l'entendant, eut compassion de lui ; et en ferveur d'esprit étend sa main au dos d'icelui, et le touche. Admirable chose ! tout soudain qu'il l'eut touché avec la main enflammée et trouée par le feu du Séraphin, se partit tout le froid, et un tel chaud entra en icelui dedans et dehors, que lui paraissait être près de la bouche d'une fournaise ardente : dont incontinent conforté dans l'âme et dans le corps, il s'endormit, et plus suavement, selon son dire, il dormit cette nuit emmi les rocs et emmi la neige jusques au matin, que n'avait onques dormi en son propre lit. Ils cheminèrent encore l'autre jour, et arrivèrent à Sainte Marie des Anges : et quand ils étaient près, frère Léon lève les yeux en haut, et regarde vers ledit couvent de Sainte Marie des Anges, et voit une croix très belle, en laquelle était la figure du Crucifix, aller devant saint François, lequel lui allait après ; et ainsi conformément allait ladite croix devant la face de saint François, que quand il s'arrêtait, elle s'arrêtait aussi, et quand il allait, elle allait aussi ; et cette croix était de telle splendeur, que non seulement resplendissait en la face de saint François, mais encore illuminait tout le chemin d'alentour, et dura jusques à tant que saint François entra dans le couvent de Sainte Marie des Anges. Arrivant donc saint François avec frère Léon, furent reçus par les frères avec souveraine allégresse et charité. Et d'ores en avant saint François

demeura la plupart du temps en ce couvent de Sainte Marie des Anges, jusques à sa mort. Et continûment se répandait plus et plus par l'Ordre et par le monde le renom de sa sainteté et de ses miracles, malgré que par sa très profonde humilité il celât autant qu'il pouvait les dons et les grâces de Dieu, et s'appelât grandissime pécheur. De quoi s'émerveillant une fois frère Léon, et pensant sottement en soi-même : Voici que icelui s'appelle grandissime pécheur en public ; il est devenu grand dans l'Ordre, et tant est honoré de Dieu, et néanmoins en secret il ne se confesse jamais du péché charnel : serait-il point vierge ? Et sur ce commença de lui venir grandissime désir d'en savoir la vérité, mais n'était assez hardi d'en interroger saint François. Dont il en recourut à Dieu, et le priant instamment qu'il l'assurât de ce qu'il désirait savoir, par ses nombreuses oraisons et les mérites de saint François, fut exaucé, et assuré que saint François était vraiment vierge de corps, par cette vision. Pour ce qu'il vit en vision saint François demeurer en un lieu haut et excellent, auquel nul ne pouvait aller, ni y parvenir ; et lui fut dit en esprit, que ce lieu si haut et excellent signifiait en saint François l'excellence de la chasteté virginale, laquelle raisonnablement se conformait à la chair qui devait être ornée des saints et sacrés stigmates du Christ. Se voyant saint François, à cause des stigmates du Christ, peu à peu diminuer la force du corps, et ne pouvant plus avoir cure de la direction de l'Ordre, hâta le chapitre général : lequel étant tout réuni, humblement il s'excusa devant les frères de l'impuissance par laquelle il ne pouvait plus s'adonner à la cure de l'Ordre, quant à l'exercice du généralat ; bien qu'il ne renonçât à l'office du généralat, pour ce qu'il ne pouvait, depuis qu'avait été fait général par le pape ; et partant il ne pouvait laisser l'office, ni substituer un successeur sans licence expresse du pape ; mais institua son vicaire frère Pierre Cattani, recommandant à lui et aux ministres provinciaux l'Ordre, le plus affectueusement qu'il pouvait. Et cela fait, saint François conforté en esprit, levant les yeux et les mains au ciel, dit

ainsi : A toi, Seigneur Dieu mien, à toi je recommande ta famille, laquelle jusques ores tu m'as confiée, et ores pour mes infirmités, lesquelles tu sais, très doux Seigneur mien, je n'en puis plus avoir cure. Encore je la recommande aux ministres provinciaux, qu'ils soient tenus de t'en rendre raison le jour du Jugement, si aucun frère, par leur négligence, ou par leur mauvais exemple, ou par leur trop âpre correction, périt. Et en ces paroles, comme à Dieu plut, tous les frères du chapitre entendirent qu'il parlait des saints et sacrés stigmates, en ce qu'il s'excusait pour infirmité ; et par dévotion aucun d'eux ne se pouvait tenir de pleurer. Et d'ores en avant laissa toute la cure et direction de l'Ordre aux mains de son vicaire et des ministres provinciaux, et disait : Ores depuis que j'ai laissé la cure de l'Ordre pour mes infirmités, je ne suis tenu désormais sinon de prier Dieu pour notre Ordre, et de donner bon exemple aux frères. Et bien sais-je de vérité, que si mon infirmité me quittait, la plus grande aide que je pourrais faire à l'Ordre serait de prier continûment Dieu pour lui, qu'il le défende et gouverne et conserve. Ores, comme a été dit ci-dessus, combien que saint François s'ingéniât autant que pouvait de cacher les saints et sacrés stigmates, et, après qu'il les eut reçus, allât toujours, ou demeurât avec les mains bandées et avec les pieds chaussés, il ne put faire pourtant que moult frères en diverses façons ne les vissent et les touchassent, et spécialement celui du côté, lequel avec plus grande diligence il s'efforçait de celer. Dont un frère qui le servait une fois l'induisit avec cauteleuse dévotion à se retirer la tunique pour en secouer la poussière, et se la retirant en sa présence, ce frère vit clairement la plaie du côté, et lui mettant la main au sein vélocement, la toucha avec trois doigts, et comprit sa quantité et grandeur ; et par semblable moyen en ce temps la vit son vicaire. Mais plus clairement en fut assuré frère Rufin, lequel était homme de grandissime contemplation ; duquel dit aucune fois saint François que dans le monde il n'y avait plus saint homme que lui, et pour sa sainteté il l'aimait intimement, et lui complaisait en ce qu'il voulait.

Ce frère Rufin par trois moyens assura soi et autrui desdits saints et sacrés stigmates, et spécialement de celui du côté. Le premier fut ainsi, que devant laver les braies, lesquelles saint François portait si grandes que tirant bien dessus il en recouvrait la plaie du côté droit, ledit frère Rufin les regardait et considérait diligemment, et chaque fois les trouvait sanglantes du côté droit, pour laquelle chose il s'avisait sûrement que c'était sang qui lui issait de ladite plaie ; dont saint François le reprenait, quand il s'avisait qu'il dépliait ses linges pour voir ledit signe. Le second moyen fut que ledit frère Rufin une fois grattant le dos à saint François, tout soigneusement glissa la main delà, et mit les doigts dans la plaie du côté, dont saint François, pour la douleur qu'il sentit, cria fort : Dieu te le pardonne, ô frère Rufin, pour ce que tu as fait ainsi. Le troisième moyen fut que une fois il demanda avec grande instance à saint François, par grandissime grâce, qu'il lui donnât sa chape, et prît la sienne par amour de la charité ; à laquelle pétition bien que malaisément condescendant le charitable père, se tira la chape et la lui donna, et prit la sienne ; et alors en ce tirer et remettre, frère Rufin clairement vit ladite plaie. Frère Léon semblablement, et moult autres frères, virent lesdits saints et sacrés stigmates de saint François, tandis qu'il vivait : lesquels frères, bien que pour leur sainteté fussent hommes dignes de foi, et d'être crus sur leur simple parole, néanmoins pour ôter tout doute des cœurs, jurèrent dessus le saint Livre qu'ils les avaient vus clairement. Les virent encore quelques cardinaux, lesquels avaient avec lui grande familiarité, et en révérence desdits saints et sacrés stigmates de saint François, composèrent et firent beaux et dévots hymnes, et antiphones, et proses. Le souverain pontife Alexandre pape, prêchant au peuple, où étaient tous les cardinaux, entre lesquels y avait le saint frère Bonaventure qui était cardinal, dit et affirma qu'il avait vu avec ses yeux les saints et sacrés stigmates de saint François, quand il était vivant. Et madame Jacqueline de Settensoli de Rome, laquelle était la plus grande dame de Rome en son temps,

et était très dévote de saint François, les vit devant qu'il mourût, et après qu'il fut mort les vit et les baisa plusieurs fois avec moult révérence, pour ce qu'elle vint de Rome à Assise pour la mort de saint François, par divine révélation, et ce fut en cette manière. Saint François, quelques jours avant sa mort, demeura malade en Assise au palais de l'évêque avec aucuns de ses compagnons, et malgré toute sa maladie souventes fois il chantait certaines laudes du Christ. Un jour lui dit un de ses compagnons ; Père, tu sais que ces citadins ont grande foi en toi, et te réputent un saint homme ; et partant ils peuvent penser que si tu es celui qu'ils croient, tu devrais en cette tienne maladie penser à la mort, et davantage pleurer que chanter, puisque tu es si gravement malade ; et entends que ton chant et le nôtre que tu nous fais faire est ouï de moult, et du palais et du dehors, pour ce que ce palais est gardé pour toi par moult hommes armés, lesquels d'aventure en pourraient prendre mauvais exemple. Dont je crois, dit ce frère, que tu ferais bien de te partir d'ici, et que nous nous en retournassions tous à Sainte Marie des Anges, pour ce que nous ne sommes pas bien ici entre les séculiers. Répondit saint François : Très cher frère, tu sais qu'il y a ores deux ans, quand nous demeurions à Foligno, Dieu te révéla le terme de ma vie, et ainsi le révéla encore à moi, que d'ici à peu de jours en cette maladie ledit terme s'achèvera : et en cette révélation Dieu me fit sûr de la rémission de tous mes péchés, et de la béatitude du Paradis. Jusques à cette révélation, je pleurai sur la mort, et sur mes péchés ; mais depuis que j'eus cette révélation, je suis si plein d'allégresse, que je ne puis plus pleurer, et partant je chante et chanterai à Dieu, lequel m'a donné le bien de sa grâce, et m'a assuré des biens de la gloire de Paradis. Que nous partions d'ici, j'y consens et il me plaît, mais trouvez moyen de me porter, pour autant que pour la maladie je ne puis aller. Alors les frères le prirent à bras, et le portèrent, accompagnés de moult citadins. Et arrivant à un hôpital qui était sur le chemin, saint François dit à ceux qui le portaient : Posez-moi à terre, et me



tournez vers la cité ; et posé qu'il fut avec la face vers Assise, il bénit la cité de moult bénédictions, disant : Bénie sois-tu de Dieu, cité sainte, pour ce que par toi moult âmes se sauveront, et en toi moult serviteurs de Dieu habiteront, et de toi moult en seront élus au royaume de vie éternelle. Et dites ces paroles, il se fit porter outre à Sainte Marie des Anges. Et arrivés qu'ils furent à Sainte Marie des Anges, le portèrent à l'infirmerie, et là le mirent à reposer. Alors saint François appela à soi un des compagnons, et lui dit : Très cher frère, Dieu m'a révélé que de cette maladie, jusques à tel jour, je passerai de cette vie ; et tu sais que madame Jacqueline de Settensoli, dévote très chère de notre Ordre, si elle savait ma mort, et qu'elle n'y fût présente, elle se contristerait trop ; et partant lui signifie que si elle veut me voir vivant, incontinent vienne ici. Répond le frère : Tu dis trop bien, père, car vraiment pour la grande dévotion qu'elle te porte, il serait moult inconvenant qu'elle ne fût à ta mort. Va donc, dit saint François, et porte-moi l'encrier, et le papier, et la plume, et écriras comme je te dirai. Et quand il l'eut porté, saint

François dicta la lettre en cette forme : A madame Jacqueline, servante de Dieu, frère François, petit pauvre du Christ, salut et compagnie de l'Esprit Saint en notre Seigneur Jésus Christ. Sache, très chère, que le Christ béni par sa grâce m'a révélé la fin de ma vie, laquelle bientôt sera. Et partant, si tu me veux trouver vivant, mets-toi en route, et viens à Sainte Marie des Anges, pour ce que si jusques à tel jour tu ne seras venue, ne me pourras trouver vivant : et apporte avec toi un drap de cilice, dans lequel on enveloppera mon corps, et la cire qu'il faudra pour la sépulture. Je te prie encore que tu m'apportes de ces choses à manger, desquelles tu me soulais donner quand j'étais malade à Rome. Et durant que cette lettre s'écrivait, fut par Dieu révélé à saint François que madame Jacqueline venait à lui et était près du couvent, et portait avec soi toutes ces choses qu'il lui faisait demander par la lettre. Dont ayant eu cette révélation, saint François dit au frère qui écrivait la lettre, qu'il n'écrivît plus outre, puisque n'était besoin, mais reposât la lettre ; de laquelle chose moult s'émerveillèrent les frères, parce qu'il n'achevait la lettre, et ne voulait qu'elle fût mandée. Et demeurant ainsi un bout de temps, la porte du couvent fut heurtée fort, et saint François manda le portier ouvrir, et ouvrant la porte, y avait là madame Jacqueline, très noble dame de Rome, avec deux siens fils sénateurs de Rome, et avec grande compagnie d'hommes à cheval, et entrèrent dedans ; et madame Jacqueline s'en va droit à l'infirmerie et vient à saint François. De la venue de qui saint François eut grande allégresse et consolation, et elle semblablement, le voyant vivant et lui parlant. Alors elle lui exposa comment Dieu lui avait révélé à Rome, elle demeurant en oraison, le bref terme de sa vie, et comme il devait envoyer après elle et lui demander ces choses, lesquelles toutes elle dit qu'elle avait portées avec soi ; et les fit apporter à saint François, et lui en donna à manger, et quand il en eut mangé et se fut moult conforté, cette madame Jacqueline s'agenouilla aux pieds de saint François, et prit ces très saints pieds signés



et ornés des plaies du Christ ; et avec si grand excès de dévotion les lui baisait et baignait de larmes, que aux frères qui se tenaient alentour paraissait voir proprement la Madeleine aux pieds de Jésus Christ, et par aucun moyen ne la pouvaient détacher. Et finalement après grand espace de temps, la levèrent de là et la tirèrent à part ; et lui demandèrent comment elle était venue ainsi à point et ainsi pourvue de toutes ces choses qui étaient de nécessité à la vie et à la sépulture de saint François. Répondit madame Jacqueline que, priant à Rome une nuit, elle ouït une voix du ciel, qui dit : Si tu veux trouver saint François vivant, va sans délai à Assise, et porte avec toi de ces choses que tu lui soulais donner quand il était malade, et ces choses dont il sera besoin pour la sépulture ; et moi, dit-elle, ainsi ai-je fait. Demeura donc là ladite madame Jacqueline jusques à tant

que saint François passa de cette vie, et qu'il fut enseveli ; et à sa sépulture elle fit grandissime honneur avec toute sa compagnie, et fit toute la dépense de ce dont il fut besoin. Et puis s'en retournant à Rome, à peu de temps de là cette gentille dame se mourut saintement ; et par dévotion de saint François se désigna et voulut être portée et ensevelie à Sainte Marie des Anges, et ainsi fut. A la louange du Christ. Amen.

COMMENT MONSIEUR JÉROME TOUCHA ET VIT LES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS, ET AUPARAVANT N'Y CROYAIT PAS.



N la mort de saint François, non seulement ladite madame Jacqueline, et ses fils avec sa compagnie, virent et baisèrent ses glorieux stigmates, mais encore moult citadins d'Assise ; entre lesquels un chevalier moult renommé et puissant homme, qui avait nom monsieur Jérôme, lequel en doutait moult et en était incroyant, comme saint Thomas apôtre de ceux du Christ ; et pour en assurer soi et les autres, hardiment devant les frères et les séculiers remuait les clous des mains et des pieds, et palpait la plaie du côté en manière évidente. Pour laquelle chose depuis il fut constant témoin de cette vérité, jurant dessus le Livre que ainsi était, et ainsi avait vu et touché. Virent encore et baisèrent les glorieux saints et sacrés stigmates de saint François, sainte Claire avec ses nonnes, lesquelles furent présentes à sa sépulture.

DU JOUR ET DE L'ANNÉE DE LA MORT DE SAINT FRANÇOIS.

LE glorieux confesseur du Christ, monsieur saint François, passa de cette vie l'an de Notre Seigneur MCCXXVI, le samedi quatrième jour d'octobre, et fut enseveli le dimanche. Laquelle année

était la vingtième année de sa conversion, à savoir quand il avait commencé de faire pénitence, et était la seconde année depuis l'impression des saints et sacrés stigmates, et était la quarante-cinquième année de sa naissance.

DE LA CANONISATION DE SAINT FRANÇOIS.

PUIS fut canonisé saint François, en MCCXXVIII, par le pape Grégoire neuvième, lequel vint personnellement à Assise pour le canoniser. Et cela suffira pour la quatrième considération.

DE LA CINQUIÈME ET ULTIME CONSIDÉRATION DES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES.



A cinquième et ultime considération est de certaines apparitions et révélations et miracles que Dieu fit et montra depuis la mort de saint François, à confirmation des saints et sacrés stigmates, et à notification du jour et de l'heure que le Christ les lui donna. Et quant à cela, est à penser que en l'année du Seigneur MCCLXXXII, le... jour du mois d'octobre, frère Philippe, ministre de Toscane, par commandement de frère Jean Bonnegrâce, ministre général, requit par sainte obéissance frère Mathieu de Castillon Arétin, homme de grande dévotion et sainteté, qu'il lui dît ce qu'il savait du jour et de l'heure en laquelle les saints et sacrés stigmates furent par le Christ imprimés dans le corps de saint François, pour ce qu'il entendait qu'il en avait eu révélation. Lequel frère Mathieu, contraint par la sainte obéissance, lui répondit ainsi : Demeurant en famille à la Verne, cette année passée au mois de mai, je me mis un jour en oraison dans la cellule qui est au lieu où l'on croit que fut cette

apparition séraphique. Et en mon oraison, je priai Dieu très dévotement que lui plût de révéler à quelque personne le jour et l'heure et le lieu auquel les saints et sacrés stigmates furent imprimés dans le corps de saint François. Et persévérant en oraison et en cette prière plus outre que le premier somme, m'apparut saint François avec grandissime lumière, et me dit : Fils, de quoi pries-tu Dieu ? Et je lui dis : Père, je le prie de telle chose. Et il me dit : Je suis ton père François : me connais-tu bien ? Père, dis-je, oui. Alors il me montra les saints et sacrés stigmates des mains et des pieds et du côté, et dit : Le temps est venu que Dieu veut que se manifeste à sa gloire ce que les frères par ensuite n'ont eu cure de savoir. Sache que celui qui m'apparut ne fut Ange, mais fut Jésus Christ en figure de Séraphin ; lequel m'imprima avec ses mains dans mon corps ces cinq plaies, comme il les reçut dans son corps dessus la croix ; et ce fut en cette manière, que le jour avant l'Exaltation de la sainte Croix, vint à moi un Ange et me dit de la part de Dieu que je m'apprêtasse à patience et à recevoir ce que Dieu me voulait mander. Et je répondis que j'étais apprêté à recevoir et à supporter toute chose qui fût au plaisir de Dieu. Puis le matin suivant, à savoir le matin de la sainte Croix, laquelle était cette année un vendredi, à l'aurore je sortis de cellule en grandissime ferveur d'esprit, et allai me tenir en oraison en ce lieu où tu es ores, auquel lieu souventes fois je priais. Et moi priant, voici que dans les airs descendait du ciel un jouvenceau crucifié, en forme de Séraphin avec six ailes, et avec grande impétuosité : au merveilleux aspect duquel je m'agenouillai humblement, et commençai de contempler dévotement le démesuré amour de Jésus Christ crucifié, et la démesurée douleur de sa Passion, et son aspect engendra en moi telle compassion, que me paraissait proprement sentir cette Passion dans mon corps ; et à sa présence tout ce mont resplendissait comme un soleil, et ainsi descendant vint proche de moi. Et demeurant devant moi, me dit certaines paroles secrètes, lesquelles je n'ai encore révélées à personne, mais le temps s'approche

qu'elles se révéleront. Puis après quelque espace, le Christ se partit et retourna au ciel, et je me trouvai signé ainsi de ces plaies. Va donc, dit saint François, et dis ces choses sûrement à ton ministre ; pour ce que icelle est opération de Dieu, et non d'homme. Et dites ces paroles, saint François me bénit, et se retourna au ciel avec une grande multitude d'Anges très resplendissants. Toutes ces choses ledit frère Mathieu dit avoir vues et ouïes, non dormant, mais veillant. Et ainsi jura corporellement avoir dit audit ministre, à Florence dans sa cellule, quand il le requit de ce par obéissance.

COMMENT UN SAINT FRÈRE, LISANT LA LÉGENDE DE SAINT FRANÇOIS AU CHAPITRE DES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES, TANT PRIA DIEU DES SECRÈTES PAROLES, LESQUELLES DIT LE SÉRAPHIN A SAINT FRANÇOIS QUAND LUI APPARUT, QUE SAINT FRANÇOIS LES LUI RÉVÉLA.



NE autre fois un frère dévot et saint, lisant la légende de saint François au chapitre des saints et sacrés stigmates, commença avec grande anxiété d'esprit de penser quelles pouvaient avoir été ces paroles si secrètes, lesquelles saint François dit qu'il ne révélerait à personne tant qu'il vivrait, lesquelles le Séraphin lui avait dites, quand lui apparut. Et disait ce frère en soi-même : Ces paroles, saint François ne les voulut dire à personne en sa vie : mais ores depuis sa mort corporelle peut-être les dirait, s'il en était prié dévotement. Et d'ores en avant commença le dévot frère de prier Dieu et saint François, que leur plût de révéler ces paroles ; et persévérant ce frère huit années en cette prière, la huitième année mérita d'être exaucé en cette manière. Car un jour après manger, dites les grâces dans l'église, demeurant icelui en oraison en quelque partie de l'église, et de ce priant Dieu et saint François plus dévotement que ne soulait faire, et avec moult larmes, il fut appelé par un autre

frère, et lui fut commandé de la part du gardien qu'il l'accompagnât à la cité pour le service du couvent. Pour laquelle chose, ne doutant que l'obéissance est plus méritoire que l'oraison, incontinent qu'il eut ouï le commandement du prélat, il laissa l'oraison humblement, et alla avec ce frère qui l'appelait. Et comme plut à Dieu, icelui en cet acte de prompte obéissance mérita ce que par long temps d'oraison n'avait mérité. Dont aussi tôt comme ils furent hors de la porte du couvent, ils se rencontrèrent avec deux frères étrangers, lesquels paraissaient venir de lointains pays ; et l'un d'eux paraissait jeune, et l'autre âgé et maigre, et par le mauvais temps étaient tout fangeux et mouillés. Dont cet obéissant frère, ayant d'eux grande compassion, dit au compagnon avec qui il allait : O frère mien très cher, si l'affaire pour laquelle nous allons se peut retarder un peu, pour autant que ces frères étrangers ont grand besoin d'être reçus charitablement ; je te prie que tu me laisses en premier aller leur laver les pieds, et spécialement à ce frère âgé qui en a plus grand besoin, et vous pourrez les laver à ce plus jeune, et puis nous irons pour les affaires du couvent. Alors condescendant ce frère à la charité du compagnon, retournèrent dedans, et recevant ces frères étrangers moult charitablement, les menèrent en cuisine au feu se réchauffer et se sécher ; auquel feu se réchauffaient huit autres frères du couvent. Et demeurés qu'ils furent un petit au feu, les tirèrent à part pour leur laver les pieds, selon qu'ensemble avaient ordonné. Et lavant ce frère obéissant et dévot les pieds à ce frère plus âgé, et en levant la fange, pour ce qu'ils étaient moult fangeux, et regardant, il vit ses pieds signés des saints et sacrés stigmates, et tout soudain par allégresse et stupeur l'embrassant étroitement, commença de crier : Ou tu es le Christ, ou tu es saint François. A cette voix et à ces paroles se levèrent sus les frères qui étaient au feu, et allèrent là voir avec grand tremblement et révérence ces glorieux stigmates. Et alors ce frère âgé à leurs prières permet que clairement ils les voient et touchent et baisent. Et eux s'émerveil-

lant encore plus par l'allégresse, il leur dit : Ne doutez et ne craignez, frères très chers et fils ; je suis votre père, frère François, lequel, selon la volonté de Dieu, fondai les trois Ordres. Et pour autant que j'ai été prié, il y a jà huit ans, par ce frère lequel me lave les pieds, et aujourd'hui plus fervemment que ne fit onques les autres fois, que je lui révèle ces paroles secrètes que me dit le Séraphin quand me donna les stigmates ; lesquelles paroles je ne voulus onques en ma vie révéler ; aujourd'hui par commandement de Dieu, pour sa persévérance et pour sa prompte obéissance, par laquelle il laissa la douceur de sa contemplation, je suis mandé par Dieu à lui révéler devant vous ce qu'il demande. Et alors se tournant saint François vers ce frère, dit ainsi : Sache, très cher frère, que étant dessus le mont de la Verne, tout absorbé dans la mémoire de la Passion du Christ en cette apparition séraphique, je fus par le Christ ainsi stigmatisé en mon corps, et alors me dit le Christ : Sais-tu ce que je t'ai fait ? Je t'ai donné les signes de ma Passion, afin que tu sois mon gonfalonier. Et comme le jour de ma mort je descendis au Limbe, et en vertu de mes stigmates en tirai toutes les âmes que j'y trouvai, et les menai au Paradis, ainsi je te concède depuis cette heure, afin que tu me sois ainsi conforme dans la mort, comme tu me l'as été dans la vie, que, après que tu seras passé de cette vie, chaque année le jour de ta mort tu ailles au Purgatoire, et toutes les âmes de tes trois Ordres, à savoir mineurs, sœurs et continents, et, outre ce, celles de tes dévots lesquelles tu y trouveras, les en tires en vertu de tes stigmates que je t'ai donnés, et les mènes au Paradis. Et ces paroles je ne dis onques, durant que je vécus au monde. Et dites ces paroles, saint François et son compagnon soudain disparurent. Moult frères depuis ouïrent cela de ces huit frères, qui furent présents à cette vision et à ces paroles de saint François.

COMMENT SAINT FRANÇOIS ÉTANT MORT APPARUT A FRÈRE JEAN DE LA VERNE, ÉTANT EN ORAISON.



ESSUS le mont de la Verne apparut une fois saint François à frère Jean de la Verne, homme de grande sainteté, comme il était en oraison, et demeura et parla avec lui un très grand espace de temps, et finalement se voulant partir, dit ainsi : Demande-moi ce que tu veux. Dit frère Jean : Père, je te prie que tu me dises ce que j'ai longtemps désiré de savoir, c'est à dire ce que vous faisiez, et où vous étiez, quand vous apparut le Séraphin. Répondit saint François : Je priais en ce lieu où est la chapelle du comte Simon de Battifolle, et demandais deux grâces à mon Seigneur Jésus Christ. La première était, qu'il me concédât en ma vie que je sentisse en mon âme et en mon corps, autant que fût possible, toute cette douleur qu'il avait sentie en soi-même au temps de sa très acerbe Passion. La seconde grâce que je lui demandai était que semblablement je sentisse dans mon cœur cet excessif amour duquel il s'enflammait à souffrir si grande Passion pour nous pécheurs. Et alors Dieu me mit au cœur qu'il me concèderait de sentir l'une et l'autre, autant que fût possible à simple créature ; laquelle chose bien me fut accomplie dans l'impression des stigmates. Alors frère Jean lui demanda si ces paroles secrètes que lui avait dites le Séraphin avaient été en cette sorte que racontait ce saint frère susdit, lequel affirmait que les avait ouïes de saint François en présence de huit frères. Répondit saint François que la vérité était tout ainsi que ce frère avait dit. Alors frère Jean prit hardiesse de demander, pour la libéralité du donateur, et dit ainsi : O père, je te prie très instamment que tu me laisses voir et baiser tes glorieux saints et sacrés stigmates, non pour que je n'en doute du tout, mais seulement pour ma consolation, pour ce que je l'ai toujours désiré. Et saint François

librement les lui montrant et les lui présentant, frère Jean clairement les vit et toucha et baisa. Et finalement lui demanda : Père, quelle consolation eut votre âme, voyant le Christ béni venir à vous pour vous donner les signes de sa très sainte Passion ? Ores voulût Dieu que je sentisse un peu de cette suavité ! Répondit alors saint François : Vois-tu ces clous ? Dit frère Jean : Père, oui. Touche une autre fois, dit saint François, ce clou qui est en ma main. Alors frère Jean avec grande révérence et crainte touche ce clou, et soudainement en ce toucher telle odeur en issit, comme un jet de fumée, en manière d'encens, et entrant par le nez de frère Jean, emplit de telle suavité son âme et son corps, que incontinent il fut ravi en extase et devint insensible ; et demeura ainsi ravi de cette heure, qui était l'heure de tierce, jusques à vêpres. Et cette vision et parler familier avec saint François frère Jean ne les dit onques à autres que à son confesseur, sinon quand il vint à mourir ; mais étant proche de la mort, les révéla à plusieurs frères.

D'UN SAINT FRÈRE, QUI VIT UNE ADMIRABLE VISION D'UN SIEN COMPAGNON ÉTANT MORT.



DANS la province de Rome, un frère moult dévot et saint vit cette admirable vision. Un très cher frère son compagnon étant mort une nuit, et enterré le matin devant l'entrée du chapitre, le jour même se recueillit ce frère après déjeuner en un coin du chapitre, à prier Dieu et saint François dévotement pour l'âme de ce frère mort son compagnon. Et persévérant en oraison avec prières et avec larmes, à midi, quand tous les autres frères étaient allés dormir, voici qu'il entendit un grand train par le cloître ; dont soudainement avec grand peur il dirige les yeux vers le sépulcre de ce sien saint compagnon, et là, voit se tenir dessus



l'entrée du chapitre saint François, et derrière lui une grande multitude de frères alentour dudit sépulcre. Il regarde plus outre, et voit dans le milieu du cloître un feu de flamme grandissime, et dans le milieu de la flamme se tenir l'âme de ce sien compagnon mort. Il regarde alentour du cloître, et voit Jésus Christ aller alentour du cloître avec grande compagnie d'Anges et de saints. Regardant ces choses avec grande stupeur, il voit que quand le Christ passe devant le chapitre, saint François avec tous ces frères s'agenouille, et dit ainsi : Je te prie, mon très cher Père et Seigneur, par cette inestimable charité que tu montras à l'humaine génération en ton Incarnation, que tu aies miséricorde de l'âme de ce mien frère, lequel ard en ce feu ; et le Christ ne répond rien, et passe

outre. Et retournant la seconde fois et passant devant le chapitre, saint François encore s'agenouille avec ses frères comme en premier, et le prie en cette forme : Je te prie, pitoyable Père et Seigneur, par la démesurée charité que tu montras à l'humaine génération, quand tu mourus dessus le bois de la croix, que tu aies miséricorde de l'âme de ce mien frère ; et le Christ semblablement passait, et ne l'exauçait point. Et faisant route alentour du cloître, retournait la tierce fois, et passait devant le chapitre ; et alors saint François s'agenouillant comme en premier, lui montra ses mains et ses pieds et sa poitrine, et dit ainsi : Je te prie, pitoyable Père et Seigneur, par cette grande douleur et grande consolation que j'éprouvai, quand tu imposas ces stigmates en ma chair, que tu aies miséricorde de l'âme de ce mien frère, qui est en ce feu de Purgatoire. Admirable chose ! étant prié le Christ cette tierce fois par saint François au nom de ses stigmates, incontinent arrête le pas, et regarde les stigmates, et exauce la prière, et dit ainsi : A toi, François, je concède l'âme de ton frère. Et en cela pour sûr voulut honorer et confirmer les glorieux stigmates de saint François, et ouvertement signifier que les âmes de ses frères qui vont au Purgatoire, ne peuvent en aucune façon plus aisée que par la vertu de ses stigmates être délivrées des peines, et menées à la gloire du Paradis, selon les paroles que le Christ en les lui imprimant dit à saint François. Dont soudainement, dites ces paroles, ce feu du cloître s'évanouit, et le frère mort s'en vint à saint François, et ensemble avec lui et avec le Christ, toute cette bienheureuse compagnie s'en alla au ciel. De laquelle chose ce frère son compagnon qui avait prié pour lui, le voyant délivré des peines et mené au Paradis, eut grandissime allégresse, et puis narra aux autres frères par ordre toute la vision, et ensemble avec eux loua et remercia Dieu.

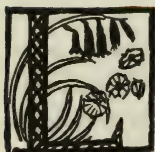
COMMENT UN NOBLE CHEVALIER DÉVOT DE SAINT FRANÇOIS FUT ASSURÉ DE LA MORT ET DES SAINTS ET SACRÉS STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS.



N noble chevalier de Massa de Saint Pierre, qui avait nom monsieur Landolfe, lequel était très dévot de saint François, et finalement par ses mains reçut l'habit du tiers Ordre, fut en cette manière assuré de la mort de saint François, et de ses glorieux saints et sacrés stigmates. Étant saint François proche de la mort, en ce temps entra le Démon dedans une femme dudit castel, et cruellement la tourmentait, et avec ce la faisait parler par lettre si subtilement qu'elle vainquait tous les savants hommes et lettrés qui venaient disputer avec elle. Advint que se partant d'elle le Démon la laissa libre deux jours, et le tiers jour retournant en elle, l'affligeait trop plus cruellement qu'en premier. Laquelle chose oyant monsieur Landolfe, s'en va à cette femme, et demande au Démon qui habitait en elle, quelle était la cause qu'il s'était parti d'elle deux jours, et puis retournant la tourmentait plus âprement que d'abord. Répondit le Démon : Quand je la laissai, ce fut que je avec tous les miens compagnons qui sont de ces côtés, nous réunîmes ensemble et allâmes en grande force à la mort du mendiant François, pour disputer avec lui et prendre son âme : mais puisqu'elle était entourée et défendue d'une plus grande multitude d'Anges que nous n'étions, et par eux fut portée droit au ciel, nous sommes partis confus : en sorte que je restitue et rends à cette misérable femme ce que en ces deux jours j'ai laissé. Et alors monsieur Landolfe le conjura de la part de Dieu, qu'il dût dire ce qui etait la vérité de la sainteté de saint François, lequel disait qu'était mort, et de sainte Claire qui était vivante. Répondit le Démon : Je t'en dirai, que je le veuille ou non, ce qui est vrai. Dieu le Père était tant indigné contre les péchés du monde, que bientôt paraissait que voulût donner contre

les hommes et contre les femmes la définitive sentence, et les exterminer du monde, s'ils ne se corrigeaient. Mais le Christ son Fils, priant pour les pécheurs, promit de renouveler sa vie et sa Passion en un homme, à savoir en François pauvre et mendiant, par la vie et doctrine duquel il ramènerait de tout le monde moult à la voie de la vérité et à pénitence. Et ores pour montrer au monde ce qu'il avait fait en saint François, a voulu que les stigmates de sa Passion, lesquels il lui avait imprimés dans son corps en sa vie, fussent maintenant vus de moult et touchés en sa mort. Semblablement la Mère du Christ promit de renouveler sa pureté virginale et son humilité en une femme, à savoir en sœur Claire, de telle sorte que par son exemple elle tirât moult milliers de femmes de nos mains. Et ainsi apaisé par ces promesses, Dieu le Père différa sa sentence définitive. Alors monsieur Landolfe, voulant savoir sûrement si le Démon, qui est camarade et père du mensonge, en ces choses disait vrai, et spécialement de la mort de saint François, manda un sien fidèle damoiseau à Assise, à Sainte Marie des Anges, pour savoir si saint François était vivant ou mort : lequel damoiseau arrivant là sûrement trouva, et ainsi retournant rapporta à son seigneur que précisément le jour et l'heure que le Démon avait dit, saint François était passé de cette vie.

COMMENT LE PAPE GRÉGOIRE NEUVIÈME, DOUTANT DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS, EN FUT ÉCLAIRÉ.



AISSANT tous les miracles des saints et sacrés stigmates de saint François, lesquels se lisent dans sa Légende, pour conclusion de cette cinquième considération est à savoir que au pape Grégoire neuvième, doutant un peu de la plaie du côté de saint François, selon qu'ensuite lui-même raconta, saint François

apparut une nuit, et levant un peu haut le bras droit découvrit la blessure du côté, et lui demanda une fiole ; et il la fit apporter, et saint François se la fit mettre sous la blessure du côté, et parut vraiment au pape qu'elle s'emplissait jusques au sommet de sang mêlé d'eau, qui issait de ladite blessure, et d'ores en avant se partit de lui toute doutance. Et depuis, sur le conseil de tous les cardinaux, il approuva les saints et sacrés stigmates de saint François, et de ce donna aux frères privilège spécial avec le sceau, et ce fit-il à Viterbe, l'onzième année de son pontificat, et puis, la douzième année, en donna un autre plus copieux. Et encore le pape Nicolas troisième et le pape Alexandre en donnèrent de copieux privilèges, par lesquels quiconque niât les saints et sacrés stigmates de saint François, pourrait être procédé contre lui, tout ainsi que contre un hérétique. Et cela suffira quant à la cinquième considération des glorieux saints et sacrés stigmates de notre père saint François, de qui Dieu nous donne grâce de suivre si bien la vie en ce monde, que par vertu de ses stigmates glorieux nous méritions d'être sauvés avec lui en Paradis. A la louange de Jésus Christ et du petit pauvre saint François.





TABLE DES CHAPITRES

Pages

Préface.. v

Au nom de notre Seigneur Jésus Christ crucifié, et de sa Mère la Vierge Marie, en ce livre sont contenues certaines petites fleurs, miracles et dévots exemples du glorieux petit pauvre du Christ, monsieur saint François, et de quelques siens saints compagnons. A la louange de Jésus Christ. Amen .. 3

De frère Bernard de Quinteval, premier compagnon de saint François.. 4

Comment saint François, pour une mauvaise pensée qu'il eut contre frère Bernard, commanda audit frère Bernard que trois fois lui marchât avec les pieds sur la gorge et sur la bouche.. 8

Comment l'Ange de Dieu proposa une question à frère Élie, gardien d'un couvent du val de Spolète, et parce que frère Élie lui répondit superbement, partit et s'en alla sur le chemin de saint Jacques, où il trouva frère Bernard, et lui dit cette histoire.. 11

Comment le saint frère Bernard d'Assise fut par saint François mandé à Bologne, et là il prit logis 15

Comment saint François bénit le saint frère Bernard, et le laissa son vicaire, quand il vint à passer de cette vie.. 18

Comment saint François fit un carême dans une île du lac de Pérouse, où jeûna quarante jours et quarante nuits, et ne mangea plus d'un petit pain 20

Comment faisant chemin saint François avec frère Léon, lui exposa ces choses qui sont joie parfaite 22

Comment saint François enseignait à frère Léon de répondre, et ne put jamais dire sinon le contraire de ce que saint François voulait 25

Comment frère Massée, en manière de plaisanterie, dit à saint François que tout le monde lui allait derrière ; et il répondit que c'était pour la confusion du monde et la grâce de Dieu 27

Comment saint François fit tourner frère Massée plusieurs fois sur lui-même, et puis alla à Sienne 28

Comment saint François mit frère Massée à l'office de la porte, de l'aumône et de la cuisine ; puis à la prière des autres frères l'en retira 30

Comment saint François et frère Massée posèrent dessus une pierre auprès d'une fontaine le pain qu'ils avaient mendié, et saint François moult loua la pauvreté ; puis pria Dieu et saint Pierre et saint Paul que lui missent en amour la sainte pauvreté ; et comment lui apparurent saint Pierre et Paul. 32

Comment saint François demeurant avec ses frères à parler de Dieu, il apparut au milieu d'eux 35

Pages

Comment sainte Claire mangea avec saint François et avec les frères ses compagnons à sainte Marie des Anges. 36

Comment saint François reçut le conseil de sainte Claire et du saint frère Silvestre, qu'il dût en prêchant convertir moult gens ; et prêcha aux oiseaux, et fit demeurer coites les hirondelles 39

Comment saint François priant de nuit, un très jeune frère novice vit le Christ, la Vierge Marie et moult autres saints parler avec lui.. 43

Du merveilleux chapitre que tint saint François à sainte Marie des Anges, où furent plus de cinq mille frères 44

Comment de la vigne du prêtre de Riète, dans la maison de qui priait saint François, par la grande foule qui venait à lui furent arrachés et cueillis les raisins ; et puis miraculeusement fit plus de vin que jamais, comme saint François lui avait promis. Et comment Dieu révéla à saint François qu'il aurait paradis à sa mort 48

D'une moult belle vision que vit un jeune frère, lequel avait en telle abomination le froc, qu'il était disposé à laisser l'habit, et sortir de l'Ordre 50

Du très saint miracle que fit saint François, quand il convertit le très féroce loup d'Agobbio 52

Comment saint François domestiqua les tourterelles sauvages 56

Comment saint François délivra le frère qui était en péché avec le Démon. .. 57

Comment saint François convertit à la foi le Soudan de Babylone, et la ribaude qui le requit de péché.. 58

Comment saint François miraculeusement guérit le lépreux de l'âme et du corps, et ce que lui dit l'âme allant au ciel 61

Comment saint François convertit trois larrons homicides, et se firent frères ; et de la noble vision que vit l'un d'eux, lequel fut très saint frère 63

Comment saint François convertit à Bologne deux écoliers, et se firent frères, et puis à l'un d'eux enleva une grande tentation 70

D'un ravissement qui vint à frère Bernard ; dont il demeura de matines jusques à none sans qu'il se sentît.. 73

Comment le Démon en forme de Crucifix apparut plusieurs fois à frère Rufin, lui disant qu'il perdait le bien qu'il faisait, pour ce qu'il n'était des élus de la vie éternelle. De quoi saint François par révélation de Dieu fut averti, et fit reconnaître à frère Rufin l'erreur à laquelle il avait cru.. 75

Du beau prêche que firent en Assise saint François et frère Rufin quand ils prêchèrent nus.. 78

Comment saint François connaissait les secrets des consciences de tous ses frères un par un 80

Comment frère Massée obtint du Christ la vertu de son humilité 82

Comment sainte Claire, par commandement du Pape, bénit le pain qui était sur la table : dont en chaque pain apparut le signe de la sainte Croix.. 83

Pages

Comment saint Louis roi de France personnellement, en habit de pèlerin, alla à Pérouse visiter le saint frère Gilles 84

Comment sainte Claire, étant malade, fut miraculeusement portée, la nuit de Pâques de Noël, à l'église de saint François, et là ouït l'office. 87

Comment saint François expliqua à frère Léon une belle vision qu'il avait vue. 88

Exemple de frère Léon, comment saint François lui commanda qu'il lavât la pierre. 89

Comment frère Léon vit une terrible vision en songe 89

Comment Jésus Christ béni, à la prière de saint François, fit convertir et entrer dans l'Ordre un riche et gentil chevalier, lequel avait fait grand honneur et offrandes à saint François 91

Comment saint François connut en esprit que frère Élie était damné et devait mourir hors de l'ordre : ce pourquoi, à la prière de frère Élie, fit oraison au Christ pour lui et fut exaucé 94

Du merveilleux prêche, lequel fit saint Antoine de Padoue, frère mineur en consistoire 96

Du miracle que Dieu fit quand saint Antoine, étant à Rimini, prêcha aux poissons de la mer 97

Comment le vénérable frère Simon délivra d'une grande tentation un frère, lequel pour cette cause voulait sortir hors de l'ordre 100

Des beaux miracles que fit Dieu par les saints frères, frère Bentivoglio, frère Pierre de Monticelle et frère Conrad d'Offida : et comment frère Bentivoglio porta un lépreux quinze milles en très peu de temps, et à l'autre parla saint Michel, et à l'autre vint la Vierge Marie lui mettre son fils dans les bras . 103

Comment frère Conrad d'Offida convertit un jeune frère qui molestait les autres frères. Et comment ledit jeune frère, à sa mort, apparut audit frère Conrad, le priant qu'il fît oraison pour lui ; et comment il le délivra par son oraison des peines grandissimes du Purgatoire 105

Comment à frère Conrad apparut la Mère du Christ et saint Jean Évangéliste ; et lui dirent lequel d'entre eux souffrit plus grande douleur de la Passion du Christ 107

De la conversion et vie et miracles et mort du saint frère Jean de la Penna .. 109

Comment frère Pacifique, étant en oraison, vit l'âme de frère Humble son frère aller au ciel 113

De ce saint frère à qui la Mère du Christ apparut, quand il était malade, et lui apporta trois boîtes d'électuaire 114

Comment frère Jacques de la Massa vit tous les frères mineurs du monde en la vision d'un arbre, et connut la vertu et les mérites et les vices de chacun .. 117

Comment le Christ apparut à frère Jean de la Verne 120

Comment, disant messe le jour des Morts, frère Jean de la Verne vit moult âmes délivrées du Purgatoire 125

Pages

Du saint frère Jacques de Fallerone; et comment, après qu'il fut mort, il apparut à frère Jean de la Verne 126

De la vision de frère Jean de la Verne, où il connut tout l'ordre de la très sainte Trinité 128

Comment, disant la messe, frère Jean de la Verne chut comme s'il fût mort .. 129

De la première considération des saints et sacrés stigmates 135

De la seconde considération des saints et sacrés stigmates 143

De la troisième considération des saints et sacrés stigmates.. 151

S'ensuit une lettre de frère Massée à tous les frères et fils de saint François .. 159

De la quatrième considération des saints et sacrés stigmates. 161

Comment monsieur Jérôme toucha et vit les saints et sacrés stigmates de saint François, et auparavant n'y croyait pas 173

Du jour et de l'année de la mort de saint François.. 173

De la canonisation de saint François 174

De la cinquième et ultime considération des saints et sacrés stigmates 174

Comment un saint frère, lisant la légende de saint François au chapitre des saints et sacrés stigmates, tant pria Dieu des secrètes paroles, lesquelles dit le Séraphin à saint François quand lui apparut, que saint François les lui révéla 176

Comment saint François étant mort apparut à frère Jean de la Verne étant en oraison. 179

D'un saint frère, qui vit une admirable vision d'un sien compagnon étant mort. 180

Comment un noble chevalier dévot de saint François fut assuré de la mort et des saints et sacrés stigmates de saint François 183

Comment le pape Grégoire neuvième, doutant des stigmates de saint François, en fut éclairé 184

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 5 OCTOBRE MCMXX
SUR LES PRESSES
DE L'ART CATHOLIQUE, PARIS